Gilles Pronovost

Que faisons-nous de notre temps ?

Vingt-quatre heures dans la vie des Québécois

Comparaisons internationales

Presses de l'Université du Québec

Collection TLC Temps libre & culture

Sous la direction
de Chantal Royer
et Michel de la Durantaye

Bien qu'une vie sociale et culturelle très riche prenne place dans le temps libre, ce champ d'étude, pourtant central aux cultures contemporaines, est négligé. La collection « Temps libre et culture » a comme objectif une meilleure compréhension des multiples facettes du temps libre et de la culture. La diversité et la pluralité de leurs usages, ainsi que leurs pratiquants et leurs agents, fluctuent dans un contexte fortement marqué par les temps sociaux, qui déterminent l'évolution du temps libre.

Les ouvrages de cette collection traitent des fondements scientifiques du loisir contemporain, des pratiques du temps libre, des modes, des tendances et des univers d'activités, des valeurs et des significations ainsi que des grands acteurs (l'État, les villes, les organisations et les associations, par exemple). Leurs auteurs s'intéressent également aux politiques ainsi qu'aux tendances en matière de gestion, d'animation et de participation dans ce domaine en s'attardant par exemple à la démocratie culturelle, à la participation sociale et au développement culturel et socioculturel.

Que faisons-nous de notre temps ?

Membre de L'ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

Presses de l'Université du Québec
Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450, Québec (Québec) G1V 2M2
Téléphone : 418 657-4399 *Télécopieur :* 418 657-2096
Courriel : puq@puq.ca *Internet :* www.puq.ca

Diffusion / Distribution :

Canada Prologue inc., 1650, boulevard Lionel-Bertrand, Boisbriand (Québec) J7H 1N7
Tél. : 450 434-0306 / 1 800 363-2864

France AFPU-D – Association française des Presses d'université
Sodis, 128, avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 77 403 Lagny, France – Tél. : 01 60 07 82 99

Belgique Patrimoine SPRL, avenue Milcamps 119, 1030 Bruxelles, Belgique – Tél. : 027366847

Suisse Servidis SA, Chemin des Chalets 7, 1279 Chavannes-de-Bogis, Suisse – Tél. : 022 960.95.32

DANGER LE PHOTOCOPILLAGE TUE LE LIVRE

La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des ventes de livres et compromettant la rédaction et la production de nouveaux ouvrages par des professionnels. L'objet du logo apparaissant ci-contre est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit le développement massif du « photocopillage ».

Gilles Pronovost

Que faisons-nous de notre temps ?

Vingt-quatre heures dans la vie des Québécois

Comparaisons internationales

Presses de l'Université du Québec

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Pronovost, Gilles

Que faisons-nous de notre temps ? : vingt-quatre heures dans la vie des Québécois : comparaisons internationales

(Collection Temps libre & culture ; 13)

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-7605-4289-1

1. Budgets temps – Québec (Province). 2. Familles – Budgets temps – Québec (Province). 3. Horaires de travail – Québec (Province). 4. Loisirs – Québec (Province). I. Titre. II. Collection : Collection Temps libre & culture ; 13.

HD69.T54P76 2015 650.1'109714 C2015-940339-1

Les Presses de l'Université du Québec reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada et du Conseil des Arts du Canada pour leurs activités d'édition.

Elles remercient également la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour son soutien financier.

Conception graphique
Richard Hodgson

Image de couverture
Fernand Léger (1881-1955)
La grande parade (état définitif), 1954, huile sur toile, 299 × 400 cm
© Succession Fernand Léger / SODRAC (2015)

Mise en pages
Interscript

Dépôt légal : 3e trimestre 2015
› Bibliothèque et Archives nationales du Québec
› Bibliothèque et Archives Canada

© 2015 – Presses de l'Université du Québec
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

Imprimé au Canada

LE SITE WEB ASSOCIÉ

Cet ouvrage est disponible en format papier et en format numérique aux Presses de l'Université du Québec. Il est accompagné de renseignements complémentaires disponibles sur le site Web suivant :

<http://www.uqtr.ca/tempslibre>

Comme cet ouvrage s'appuie sur plusieurs enquêtes et afin d'éviter d'y présenter un trop grand nombre de tableaux et de figures, le site Web associé a été développé afin de fournir aux lecteurs éventuellement intéressés une série de données additionnelles. Le site comprend des fiches de synthèse ainsi que des renseignements complémentaires pour chacun des chapitres. Quelques précisions d'ordre méthodologique ont également été ajoutées.

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage a été réalisé grâce au soutien financier de la Direction du sport, du loisir et de l'activité physique du ministère québécois de l'Éducation, du Loisir et du Sport. Je remercie tout particulièrement Benjamin Robinson pour sa fidélité à mes travaux et sa constance dans son engagement à mon égard.

J'ai aussi bénéficié du soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, programme d'aide à la diffusion des connaissances. De plus, de nombreuses analyses présentées dans ce livre s'appuient sur des travaux de recherche subventionnés par le même Conseil entre 2004 et 2010.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements IX

Liste des figures et des tableaux XV

Introduction 1

Chapitre 1 Une perspective sociologique sur le temps 5

La genèse du temps industriel 8
La régularisation du travail 8
La division du travail 9
La discipline du temps de travail 9

Les systèmes temporels des sociétés contemporaines . . . 10
La légitimité et la valeur du temps 10
La mesure du temps 13
Les stratégies temporelles 15
L'horizon temporel 17

Conclusion : la civilisation du temps abstrait ? 19

Chapitre 2 La mesure du temps 23

Nos perceptions du temps sont-elles fiables ? 23

Un bref historique des études d'emploi du temps 26

Les principales critiques 27

Les études d'emploi du temps au Canada, en France et aux États-Unis 29
Les enquêtes canadiennes 30
Les enquêtes françaises 31
Les enquêtes menées aux États-Unis 31

Annexe : enquêtes sur l'emploi du temps 32

Chapitre 3 Travaillons-nous plus ou moins ? 35

Les études d'emploi du temps et la mesure du temps de travail 35
Les composantes du travail rémunéré 36
L'accroissement du temps de travail en Occident 37
Une définition culturelle des autres composantes du temps de travail 38

Les études, l'âge et le genre 39

L'évolution des horaires de travail 41

Le temps de travail comme temps pivot 42

La mesure du stress temporel 44

Conclusion 45

Chapitre 4 Le temps parental sous tension 47

Le temps des mères et le temps des pères 47

Le temps parental et le temps familial 51

Quels scénarios pour l'avenir ? 55
Le scénario noir des parents débordés 55
Le scénario gris des parents réalistes 56
Le scénario des parents engagés 56

Conclusion 56

Chapitre 5 Une pause dans l'évolution du temps de loisir 59

La mesure du temps de loisir dans les études d'emploi du temps 61

L'évolution du temps consacré au loisir : essai de comparaison internationale 64

La vie associative : une partition anglophones-francophones, une mesure sans doute imprécise 65

Le déclin du temps de loisir hebdomadaire parmi la population active 66

La part relative du temps consacré à la participation sportive 69

Le loisir et le travail : une équation constante 70

Conclusion 72

Chapitre 6 Le déclin du temps consacré à la culture ? 73

Chaque jour… 74

L'indéniable déclin du temps consacré à la culture 76

Le temps consacré à la lecture 78

La télévision toujours omniprésente 80

Les différences selon l'âge et le genre 81
Une féminisation en demi-teinte 82
L'importance de l'âge et de la scolarité 83

Conclusion 83

Chapitre 7 Le numérique change-t-il la donne ? 87

Un accès généralisé à Internet et une utilisation moindre dans le temps libre 88

L'incidence de l'utilisation d'Internet sur le temps libre 90

Les jeux vidéo et Internet 94
Une question de mesure. 94
Les jeux vidéo : après l'engouement, une certaine stabilité 94
Les jeux vidéo et le temps libre. 95
Conclusion 96

Chapitre 8 Ce que nous faisons vraiment de notre temps 97
La flèche du temps 98
La flèche du temps de travail 98
La flèche du temps de loisir 99
Sommeil, quand tu nous tiens 101
Les tâches domestiques : les inégalités réduites, mais persistantes. 102
Les soins aux enfants : une parité sous tension 102
La chute marquée des activités de socialisation : être de plus en plus seul 103
Où sommes-nous pendant tout ce temps ? 104
Conclusion 104

Conclusion 109
Bibliographie 113

LISTE DES FIGURES ET DES TABLEAUX

Figure 2.1	Sous-estimation et surévaluation du temps consacré au travail, selon la durée réelle de la semaine de travail, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 2010	25
Figure 3.1	Temps hebdomadaire consacré au travail – toutes activités liées au travail –, population active âgée entre 18 et 64 ans et population étudiante – Québec, 1986-2010	40
Figure 4.1	Rapport femmes/hommes des parents sur le marché du travail, âgés de 18 à 64 ans, pour certains groupes d'activités – Québec, 1986-2010	50
Figure 5.1	Part du temps consacrée à l'activité physique dans l'ensemble du temps de loisir (hors vie associative), population sur le marché du travail âgée de 18 à 64 ans	70
Figure 6.1	Pourcentage de la population âgée de 15 ans et plus participant quotidiennement à au moins une activité culturelle – Québec, 1986-2010	76

Figure 6.2	Temps quotidien consacré à la culture, ensemble de la population âgée de 15 ans et plus – Québec, France, États-Unis, diverses années	77
Figure 6.3	Temps hebdomadaire consacré à la lecture, en heures et fractions d'heure, ensemble de la population âgée de 15 ans et plus – Québec, France, États-Unis, diverses années	79
Figure 6.4	Temps hebdomadaire consacré à la télévision, à titre d'activité principale, en heures et fractions d'heure, ensemble de la population âgée de 15 ans et plus – Québec, France, États-Unis, diverses années	81
Figure 8.1	La flèche du temps de travail – Québec, 1986-2010	98
Figure 8.2	La flèche du temps de loisir – Québec, 1986-2010	100
Figure 8.3	Évolution du temps consacré aux associations, selon l'âge – Québec, 1998-2010	101

Tableau 1.1	Certaines attitudes à l'égard du temps – Québec, 1992, 1998, 2005 et 2010	13
Tableau 2.A	Enquêtes d'emploi du temps – Statistique Canada	32
Tableau 3.1	Composantes de la durée du temps de travail, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, Canada hors Québec, États-Unis, France, quelques années choisies	37
Tableau 3.2	Horaires de travail, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1998-2010	42
Tableau 3.3	Échange de temps, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1998-2010	43
Tableau 3.4	Personnes les plus marquées par le manque de temps	45

Tableau 4.1 Budget-temps hebdomadaire chez les mères, quelques grands groupes d'activités, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1986-2010 48

Tableau 4.2 Budget-temps hebdomadaire chez les pères, quelques grands groupes d'activités, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1986-2010 48

Tableau 4.3 Temps parental consacré aux enfants et temps familial en heures par semaine et selon le sexe, population active sur le marché du travail âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1986-2010 54

Tableau 5.1 Temps hebdomadaire consacré à la vie associative, en heures et fractions d'heure, population active âgée de 18 à 64 ans – Canada, Québec, États-Unis, France, diverses années 66

Tableau 5.2 Temps hebdomadaire consacré au loisir, hors vie associative, en heures et fractions d'heure, population active âgée de 18 à 64 ans – Canada, Québec, États-Unis, France, diverses années 67

Tableau 5.3 Temps hebdomadaire consacré à l'activité physique, en heures et fractions d'heure, population active âgée de 18 à 64 ans – Canada, Québec, États-Unis, France, diverses années 69

Tableau 6.1 Chaque jour au Québec en 2010… 75

Tableau 6.2 Temps quotidien consacré à diverses activités culturelles, selon le genre, en minutes, participants à l'activité seulement – Québec, 2010 82

Tableau 7.1 Temps hebdomadaire consacré à Internet, en heures et fractions d'heure – Québec, 1998, 2005 et 2010 89

Tableau 7.2 Temps hebdomadaire consacré à certaines activités selon la durée d'utilisation d'Internet – Québec, 2010 92

Tableau 7.3 Temps hebdomadaire consacré à la télévision et à la lecture, en heures et fractions d'heure, selon la durée d'utilisation d'Internet – Québec, 2010 92

Tableau 7.4 Temps hebdomadaire passé seul, en famille ou entre amis, en heures et fractions d'heure, selon la durée d'utilisation d'Internet – Québec, 2010 93

Tableau 7.5 Temps hebdomadaire consacré à des jeux vidéo, en heures et fractions d'heure – Québec, 1992, 1998, 2005 et 2010 94

Tableau 7.6 Temps hebdomadaire consacré à diverses activités, en heures et fractions d'heure, par les seuls amateurs de jeux vidéo, selon leur durée d'utilisation – Québec, 2010. 95

Tableau 8.1 Emploi du temps quotidien, selon le type de rapports sociaux – Québec, 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010 103

Tableau 8.2 Emploi du temps selon le lieu, en heures et fractions d'heure par semaine – Québec, 2005 et 2010. 105

Tableau 8.3 Budget-temps hebdomadaire, en heures et fractions d'heure, population âgée de 15 ans et plus – Québec, 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010 106

Tableau 8.4 Budget-temps hebdomadaire, population active âgée de 15 ans et plus, en heures et fractions d'heure – Québec, 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010 107

INTRODUCTION

Ce livre est le fruit d'un constat : nous peinons à bien évaluer le temps que nous consacrons à nos diverses activités quotidiennes. Nous surestimons notre temps de travail, le chapitre 2 de cet ouvrage en fera la démonstration. En raison d'un certain discrédit accordé au temps consacré au petit écran, nous le sous-estimons systématiquement (même si celui-ci est reparti à la hausse). Nous n'osons pas dire que nous lisons de moins en moins. Avoir trop de temps libre n'est pas toujours bien vu. Les conjoints surestiment le temps qu'ils consacrent aux tâches domestiques et sous-estiment celui de leur partenaire… Bref, nos vingt-quatre heures de la journée gonflent ou rétrécissent au gré de nos humeurs ; nos perceptions les déforment.

Il existe pourtant une tradition de recherche quasi centenaire qui a fait le pari de mesurer de manière crédible le temps qui passe : ce sont les études d'emploi du temps (on dit aussi de budget-temps). Elles remontent au premier tiers du XX^{e} siècle. Au moins une centaine de pays à travers le monde en ont déjà fait l'expérience. Au fil des ans, la méthodologie s'est raffinée, les spécialistes se sont concertés, des comparaisons internationales sont depuis longtemps possibles. Très souvent d'ailleurs, ce sont les instituts nationaux d'enquête qui les réalisent de manière régulière (Statistique Canada, le Département américain des statistiques

du travail, l'Institut français des études économiques et statistiques, etc.). Des congrès scientifiques se tiennent tous les ans, des revues scientifiques spécialisées y font écho.

C'est d'une telle tradition de recherche dont il sera question dans cet ouvrage. Dans un langage accessible et néanmoins rigoureux, tout en respectant les principes méthodologiques usuels, je souhaite présenter un portrait de ce que font réellement les Québécois des vingt-quatre heures de leur journée ou des sept jours de leur semaine. Je ferai appel à cinq enquêtes canadiennes réalisées entre 1986 et 2010, s'étalant ainsi sur presque 25 ans. Des comparaisons sont même possibles avec des données du même type recueillies en France et aux États-Unis, ce qui permettra de relativiser certaines tendances et d'indiquer dans quelle mesure nous formons ou non une société distincte. Disons-le tout de suite : nos usages du temps ne nous distinguent pas vraiment des autres pays occidentaux.

Les divers chapitres qui composent cet ouvrage tentent de répondre aux questions suivantes. La génération actuelle travaille-t-elle davantage que la précédente ? Quelle est la véritable ampleur du stress temporel dont un grand nombre se dit affecté et qui en sont les plus touchés ? Les parents consacrent-ils plus de temps ou moins de temps à leurs enfants ? Où en sommes-nous réellement en matière de partage des tâches domestiques ? La civilisation du loisir serait-elle un mythe ? Le temps consacré à la culture est-il oui ou non en déclin ? Les nouvelles technologies ont-elles bouleversé la structure des temps sociaux ? Le titre donné aux divers chapitres est explicite par rapport aux tentatives de réponse que permettent les données tirées des enquêtes d'emploi du temps.

Naturellement, il faut consacrer un chapitre aux aspects méthodologiques : le chapitre 2 y fait office, dans un langage accessible. J'ai aussi souhaité faire précéder le tout par un chapitre, disons plus théorique dans lequel je propose un cadre d'analyse sociologique du temps. Car il m'apparaissait que l'on ne pouvait faire l'économie d'une entrée en matière sur nos manières contemporaines de penser le temps : pourquoi accordons-nous tant d'importance à des mesures de plus en plus précises du temps, quand, il y a quelques siècles à peine, le retour des saisons, voire les phases du soleil suffisaient ? Quelles sont les racines sociohistoriques de ce décompte journalier du temps en travail, loisir, repos, du divorce introduit entre le temps personnel et les autres temps sociaux ? Comment expliquer l'importance des représentations du présent et de l'avenir alors qu'autrefois notre maître était le passé ? Nos conceptions actuelles du temps, dont nous avons beaucoup de peine à nous distancier, sont le produit de l'histoire de nos sociétés. Il vaut la peine de s'y arrêter quelque peu. Tel est l'objet du premier chapitre.

Pour éviter d'inonder la lecture d'une émeute de chiffres, j'ai allégé au maximum la présentation de tableaux et de graphiques. Le lecteur intéressé pourra se reporter en tout temps au site Web qui accompagne ce livre. Ce site présente pour chacun des chapitres un grand nombre de tableaux et graphiques additionnels, il met à jour les références scientifiques. Les données de la prochaine enquête canadienne y seront intégrées. De plus, diverses annexes techniques peuvent y être consultées, par exemple la codification utilisée dans les diverses enquêtes auxquelles j'ai fait appel ainsi que les regroupements auxquels j'ai procédé.

Chapitre 1

UNE PERSPECTIVE SOCIOLOGIQUE SUR LE TEMPS

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus.
(Saint Augustin, 1960, p. 195)

Le temps est aussi bien que l'espace une forme de l'expérience universelle.
(Alain, 1963, p. 83)

Les définitions ne sont faites que pour désigner les choses que l'on nomme, et non pas pour en montrer la nature.
(Pascal, cité dans Gonord, 2001, p. 85)

Si les horloges et les calendriers nous sont devenus familiers, il n'en fut pas toujours ainsi. Pour le dire de manière quelque peu caricaturale, les sociétés anciennes avaient développé une conception **cyclique** du temps : l'univers avait pu avoir un commencement mythique, ou pouvait avoir existé de toute éternité, mais les humains ne pouvaient faire autrement que de répéter inlassablement les mêmes gestes et rituels. Il n'y a pas de véritable fin des temps, plutôt la recherche d'un retour incessant aux gestes des ancêtres, ou encore la volonté de respecter les mythes et les traditions qui ont assuré la survie d'un peuple. À la limite, le présent représente une sorte de déchéance par rapport à un passé mythique primordial, la mort nous en délivre par un retour au paradis des ancêtres et des dieux.

Si on prend l'exemple des conceptions chrétiennes du temps, qui nous sont plus familières, un dieu, qui existe de toute éternité, a créé l'univers en sept jours. Un peuple élu erre pendant de nombreux siècles. Puis un sauveur vient annoncer le salut éternel et la fin des temps. Jusqu'au Moyen Âge, une telle conception prédominait ; la vie sur Terre n'était que larmes et malheurs dans l'attente de la mort bienheureuse qui mènerait au paradis ceux qui auraient respecté les préceptes divins. Il était donc impératif de mener une vie attentive aux préceptes évangéliques, le reste importait si peu.

Mais peut-être à cause de l'invention du purgatoire, les choses ont commencé à changer dans cette conception chrétienne du temps. Jacques Le Goff (1977, 1999), grand spécialiste du Moyen Âge, en a traité avec érudition. Dans la tradition chrétienne, après la mort, il n'y avait que le ciel pour les baptisés ayant mené une vie saine, et l'enfer pour les damnés de la Terre. Mais seuls les saints accédaient directement à la droite de Dieu, le jugement dernier, considéré comme imminent, départagerait bientôt tous les autres. Mais en attendant leur entrée au paradis, que faire de ces pauvres gens qui ont certes péché, mais seront un jour dignes du jugement céleste ? Entre le ciel et l'enfer, on avait déjà inventé les limbes, lieux de séjour des enfants mort-nés et non baptisés. Il fallut quelques siècles pour que s'impose un nouveau lieu intermédiaire : le purgatoire, où l'on achevait la purification de ses péchés avant d'accéder au salut éternel. Le temps que l'on y passerait dépendait de l'importance des fautes commises ici-bas. Un calcul du temps nécessaire s'est mis progressivement en place, d'autant plus que, par des prières, des aumônes et des gestes charitables, on pouvait gagner des indulgences permettant de raccourcir ce passage obligé. On sait que l'Église catholique s'est adonnée à un véritable trafic d'indulgences, qui l'a considérablement enrichie : on pouvait diminuer la période d'attente au purgatoire en achetant du temps en espèces sonnantes et trébuchantes.

Par ailleurs, la fin des temps se laissait attendre. Au passage du premier millénaire, perçu comme annonçant l'apocalypse, rien ne se produisit. Il devenait de plus en plus évident que l'ère terrestre risquait de se prolonger pour une durée indéterminée. Au temps religieux et sacré, menant de la vie à la mort et au jugement dernier, fait de prières et de saintes actions, s'est imposé progressivement un autre temps, profane, pendant lequel on pouvait faire des affaires, c'est-à-dire commercer, négocier, produire, acheter et vendre : le capitalisme en est issu.

C'est ainsi que l'on a commencé à mesurer le temps avec de plus en plus de précision, d'abord ce temps soigneusement compté de purgatoire gagné par les indulgences et les bonnes actions ; puis, grâce notamment aux cloches du village ou au beffroi, les périodes de travail et celles des

activités religieuses, les jours profanes et ceux consacrés à Dieu. Jusqu'alors d'ailleurs, il n'était pas permis de s'enrichir en prêtant de l'argent contre remboursement avec intérêts, car le temps appartient à Dieu ; mais peu à peu, on en est venu à l'idée que les intérêts sur prêts d'argent étaient acceptables dans le temps profane, si c'était pour permettre à quelqu'un disons de se procurer des biens permettant d'accroître sa récolte ou pour faire commerce. Le temps profane est celui du commerce et des affaires ; le temps religieux est consacré aux choses divines ; entre les deux, il y a « séparation essentielle et rencontre contingente » écrit Le Goff (1977). Par exemple, on pourra se faire pardonner quelques péchés commis dans le temps profane grâce au temps religieux consacré aux confessions et à la prière. Un geste interdit commis dans le temps profane (p. ex. l'un des sept péchés capitaux) pourra être effacé par l'aumône ou l'achat d'indulgences dans le temps religieux.

Un tel processus de différenciation de temps sociaux (profane, religieux, mais les distinctions seront de plus en plus développées) s'est poursuivi tout au long de la Renaissance. Il a abouti aux formes actuelles d'organisation et de conception du temps. On connaît la suite. Puisque le passage du chrétien sur Terre ne consistait plus simplement à attendre la fin des temps, mieux valait utiliser cette période de l'existence pour des bonnes œuvres, à la fois relevant du domaine sacré et de celui de la vie ordinaire, et ce, d'autant plus que les réalisations d'ici-bas pouvaient être le signe de la bénédiction divine. Le commerçant menant une vie honnête, l'industriel engageant de nombreux ouvriers, le propriétaire foncier faisant sagement fructifier ses avoirs ne pouvaient que croire à leur bonne destinée. C'est la thèse Max Weber (2002) sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme : le capitalisme est né du calcul du temps appliqué aux affaires, dorénavant distinctes du temps religieux. Plus encore, un groupe religieux particulier, les calvinistes, voyait dans la recherche du profit, rationnel, calculé, ainsi que la bonne fortune qui en découle éventuellement, le signe d'une prédestination à la gloire éternelle, conférant le statut de condamné ou d'élu. Les interrogations quant au salut éternel sont à la source d'un éthos favorable au développement du capitalisme industriel. Weber fait de cet esprit du capitalisme un concept historique, c'est-à-dire, précise-t-il, « un complexe de relations qui existent dans la réalité historique et à partir duquel nous forgeons une unité conceptuelle en l'abordant du point de vue de sa signification pour une culture donnée » (p. 85-86). L'exemple typique est le capitalisme américain et la figure de proue, Benjamin Franklin, déclarant explicitement que « le temps, c'est de l'argent », on ne doit surtout pas passer ses journées à vagabonder[1].

1. La thèse de Weber est beaucoup plus nuancée, il va sans dire.

LA GENÈSE DU TEMPS INDUSTRIEL[2]

Tenant pour acquis un tel processus qui a mené à la formation du temps industriel, l'hypothèse la plus couramment évoquée pour décrire la rupture des temps sociaux observable dans les sociétés occidentales est celle qu'a longuement étayée E.P. Thompson dans son étude sur la genèse historique de la révolution industrielle britannique (1979, 1988). À cet égard, Thompson distingue :

- une mesure du temps orientée par la tâche, telle qu'on peut l'observer dans les sociétés traditionnelles ; un tel temps est qualitatif et est structuré autour des activités à accomplir, telles la chasse, la récolte, etc. ; il s'agit d'un temps à la fois religieux, festif et passager ;
- une tâche de travail mesurée par le temps ; « ce qui est déterminant », cette fois, « ce n'est pas la tâche, mais la valeur du temps converti en argent. Le temps est devenu monnaie » (1979, p. 10), au point que le temps de travail devient de plus en plus réglementé et chronométré, devient monnaie d'échange, objets de calculs économiques ; on ne travaille plus pour imiter les ancêtres, refaire les gestes mythiques, mais, plus prosaïquement, pour un employeur qui versera le salaire.

Ainsi, on a assisté à un mouvement progressif, mais lent et irrégulier, de synchronisation du travail en usine. Il ne faut pas croire cependant que le mouvement s'est effectué spontanément, sans heurt et sans difficulté. Le processus de structuration du temps industriel implique l'introduction de trois aspects majeurs : la régularisation du travail, la division du travail et la discipline du temps de travail.

La régularisation du travail

Pour ce qui est de la régularisation du travail, elle implique que l'entreprise peut parvenir à synchroniser l'approvisionnement, les sources d'énergie nécessaires, le rythme de la production, l'appel à différentes catégories de main-d'œuvre (femmes, enfants, ouvriers, à l'intérieur et à l'extérieur de l'usine), ce qui ne semble pas avoir été aisé. Dans les débuts du temps industriel, on constate de nombreux cas de retards de production causés, par exemple, par les aléas techniques, il y a souvent alternance de chômage et de production étant donné le peu de planification face à la demande. Les ouvriers subissent les contrecoups des aléas de la production, travaillant sans relâche en période de pointe, pour se retrouver en chômage

2. Voir Pronovost, 1996, p. 30 et suivantes (chapitre 2).

quelques jours plus tard. La semaine et la journée pouvaient être tout autant irrégulières. On pouvait travailler tous les soirs, ou le samedi, selon les situations. Les heures de début et de fin du travail ont varié ; même pendant les heures de travail, des témoignages illustrent qu'on quittait parfois l'usine tout simplement pour aller se chauffer chez soi quand il faisait trop froid ou bien plus souvent quand le manque de travail obligeait à prendre quelques heures de congé forcé. Il semble aussi que les ouvriers ne commencent pas toujours à travailler à l'heure fixée par le patron, surtout si le mauvais temps, l'hiver par exemple, gêne les déplacements. Ce n'est que progressivement que le temps de travail a été régularisé, sur le plan des conditions de production tout autant que sur le plan des mentalités. Car, en référence aux modèles de temps observables dans les sociétés préindustrielles, il n'allait pas de soi que l'on se représente comme normale une conception du travail mesuré par le temps qu'on y consacre. La division du temps en périodes synchronisées par rapport au rythme du travail industriel n'a pas pu s'implanter qu'en se substituant progressivement au temps traditionnel. En réalité, ce n'est que progressivement que le travail a été organisé dans les formes qu'il prendra au XX^e^ siècle, il aura fallu sans doute plus d'un demi-siècle pour y parvenir.

La division du travail

La division du travail est relativement bien documentée. Elle prend la forme d'une différenciation de plus en plus marquée des diverses étapes de production, de manipulations nombreuses, et d'une organisation de l'entreprise en sous-espaces de travail correspondant aux différentes opérations ; elle accompagne la disparition progressive des artisans et l'engagement de travailleurs non spécialisés. L'embauche de femmes et d'enfants, l'appel à la sous-traitance à l'extérieur de l'usine (notamment le travail à domicile) marquent également un tel processus.

La discipline du temps de travail

Quant à la discipline du temps de travail, elle a été introduite par les procédés usuels des brimades, amendes, cachot et règlements d'usine. Au XIX^e^ siècle, on verrouillait même l'usine pour empêcher les ouvriers de quitter avant l'heure, ou encore on retardait la remise de la paie à la dernière heure de travail le samedi. Cette discipline du temps renvoie à une nouvelle conception du temps, structuré par rapport au travail et, plus fondamentalement, par la transformation de la structure des rapports sociaux ; dans les sociétés occidentales en voie d'industrialisation, les rapports au temps renvoient aux rapports sociaux de production.

LES SYSTÈMES TEMPORELS DES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES[3]

Chaque type de société se caractérise par un rapport particulier au temps. L'hypothèse qui prédomine ici est que, dans les sociétés contemporaines, à la suite du processus de l'industrialisation, en continuité avec les transformations dans les rapports entre les temps sociaux, on peut observer des rapports spécifiques au temps, relativement différents de ceux que l'on observe dans les sociétés dites traditionnelles. Encore ici, il est acquis que chacune des cultures et des sociétés contemporaines possède des caractéristiques propres quant à ses rapports au temps ; de même, on peut observer de profondes différences selon les classes sociales, les groupes d'âge, etc., mais il est néanmoins possible de dégager certains traits communs.

Les conceptions et représentations actuelles du temps s'articulent au minimum selon quatre dimensions centrales qui peuvent être résumées ainsi : légitimité et valeur du temps ; la mesure du temps ; les stratégies temporelles ; l'horizon temporel.

La légitimité et la valeur du temps

La valeur du temps

II n'est pas difficile d'imaginer que, dans nos sociétés, le temps a acquis une plus grande valeur que dans les sociétés traditionnelles. Dans nos sociétés, le temps s'inscrit dans le système des valeurs globales des sociétés contemporaines au même titre par exemple que le travail, la santé, la famille, etc.

Il est relativement facile de mesurer empiriquement cette dimension, et l'on a tôt fait de rappeler les adages usuels : le temps, c'est de l'argent, le temps est précieux, le temps perdu ne se rattrape pas, etc.

La rareté du temps

Un autre aspect central de nos conceptions modernes du temps est celui de la rareté du temps ; en corollaire de ce qui précède, le temps est représenté comme une ressource rare, que l'on peut sauver, gaspiller, perdre ou gagner. Il y a toujours eu le même nombre d'heures dans une journée, mais dans nos sociétés, les questions de rareté et de disponibilité du temps font partie intégrante de nos conceptions du temps en raison notamment

3. Voir Pronovost, 1996, p. 51 et suivantes (chapitre 3).

de la diversité et de la complexité des activités et des aspirations. Si l'entreprise moderne en est le prototype, d'autres institutions sont pratiquement fondées sur les mêmes principes, dont l'école au premier chef.

Il s'ensuit une généralisation de l'usage de la montre, des horloges et des réveils ; le développement de la technique de l'agenda y est aussi généralisé. Une autre manifestation du même phénomène est l'importance accordée à la précision et à la ponctualité des rencontres, c'est-à-dire à l'exactitude de la coordination des actions de deux ou plusieurs individus dans le temps (il s'agit d'ailleurs de l'un des aspects qui déroutent le plus des hommes d'affaires ou des touristes quand ils vont dans des pays où l'on n'attache pas une si grande importance à la précision des rencontres, mais bien au fait que tôt ou tard la rencontre aura lieu).

La perte du temps

Le corollaire de cette valeur sociale du temps est la notion de temps perdu. Le temps doit être conquis, mérité. Dans nos sociétés, le temps est représenté selon une échelle utilitaire en vertu de laquelle perdre son temps représente nettement un comportement dévalorisé. Une telle expression est d'ailleurs fortement associée à trois notions distinctes : celle d'oisiveté, celle d'improductivité et enfin celle de désintérêt. Dans ce dernier cas, les études sur les chômeurs ont illustré comment, paradoxalement, l'abondance de temps amène une nette dévalorisation de celui-ci ; car, pouvoir perdre son temps est le privilège de celui qui en a peu et a préalablement consacré une partie de son temps précieux en activités considérées comme productives. Il existe de fortes pressions temporelles dans le déroulement des activités. Le sentiment d'être pressé est typiquement occidental. Les « réglés » comptent leur temps, sont plus sensibles aux dérangements et aux imprévus, manifestent plus souvent le sentiment d'être dérangés, voire bousculés[4].

On peut dégager trois niveaux hiérarchiques dans la représentation contemporaine de la perte du temps ; le premier niveau fait en sorte que la conception dominante est celle du temps comme une ressource rare qu'on ne saurait impunément gaspiller, il y a dans nos sociétés une sorte d'éthique du temps sinon une morale du temps. Le deuxième niveau est celui en vertu duquel l'abondance de temps est déconsidérée, s'il n'existe pas un pôle complémentaire de temps actif à partir duquel la perte de temps pourrait tirer sa légitimité. Le troisième niveau réfère à ces quelques

4. Voir les travaux pionniers de William Grossin sur le sujet, 1969 et 1974.

moments précieux, durement mérités, que l'on se permet de laisser couler, sans but précis, pour le seul plaisir de la détente, du changement de rythme et que l'on associe souvent au loisir, aux vacances ou au farniente.

Il y a cependant des différences importantes selon les types de temps qui seront distingués ultérieurement. La valorisation ou la dévalorisation du temps ne prend pas la même intensité, non plus que les mêmes formes, selon qu'il s'agit du temps de travail, du temps scolaire ou du temps consacré au loisir. Il y a aussi des différences importantes selon les groupes et classes sociales. Par exemple, c'est sans doute pendant le temps de travail et le temps scolaire que les aspects qui viennent d'être soulignés sont les plus prégnants : forte pression de productivité, culpabilisation de la flânerie et des longues pauses-café, mécanismes de défense telles les normes informelles des équipes de travail, temps scolaire ponctué par la cloche ou les rythmes hebdomadaires, etc.

À titre d'illustration de cette valeur du temps, j'ai reproduit au tableau 1.1 les résultats d'enquêtes menées par Statistique Canada de 1992 à 2010 concernant certaines perceptions du temps[5]. La réponse la plus fréquente porte sur le sentiment de se sentir tendu par manque de temps (environ la moitié des répondants), mais on remarquera également qu'entre le quart et le tiers des répondants se déclarent un bourreau de travail, avouent manquer de temps pour s'amuser et réduisent même leurs heures de sommeil à l'occasion. La situation socioéconomique demeure déterminante pour expliquer certaines différentes entre diverses catégories de population quant aux conceptions et perceptions du temps. On ne sera pas étonné que ceux qui ont un emploi se déclarent davantage des bourreaux de travail, se sentent plus tendus (avec les étudiants) et regrettent de ne pouvoir être plus souvent seuls ou avec leur famille. Les horaires de travail constituent également des déterminants majeurs : les travailleurs en semaine comprimée, ou encore sur des horaires rotatifs, espèrent ralentir leurs activités (environ un tiers de plus que la moyenne des travailleurs), déclarent davantage – on s'en doute – couper leur temps de sommeil, se sentent insatisfaits par rapport au temps qu'ils peuvent consacrer à leur famille et constituent les catégories de population les plus tendues.

Pour les plus âgés et les retraités, les rapports au temps sont naturellement bien différents. À ce cycle de la vie, la pression temporelle est moins forte, on ne se sent plus tendu, la famille ne crée pratiquement plus de pression temporelle. Mais le sentiment de routine demeure assez fort, le sentiment de solitude également. L'enquête de Statistique Canada met

5. Ces données sont tirées des enquêtes de Statistique Canada sur l'emploi du temps dont il sera question aux chapitres suivants.

TABLEAU 1.1
Certaines attitudes à l'égard du temps – Québec, 1992, 1998, 2005 et 2010

	1992	1998	2005	2010
Planifier ralentir au cours des prochaines années	21,9	24,3	20,0	18,2
Se considérer comme un bourreau de travail	35,4	34,3	28,9	26,2
Devoir réduire ses heures de sommeil	39,4	44,6	40,4	39,0
Se sentir tendu par manque de temps	45,4	56,9	50,9	51,4
Sentir que l'on n'a pas accompli dans la journée tout ce que l'on voulait accomplir	52,8	46,3	45,8	42,5
Se sentir tendu parce que l'on veut en faire davantage	37,6	35,8	29,1	30,9
Se sentir pris dans une routine quotidienne	46,3	46,9	44,2	42,2
Manquer de temps pour s'amuser	31,8	38,9	31,6	28,7
Ne pas consacrer assez de temps à sa famille ou à ses amis	28,1	34,8	34,7	32,3

Source : Adapté des Enquêtes sociales générales de Statistique Canada.

au jour des données qui confirment des résultats classiques des études gérontologiques. Signalons enfin que les rapports au temps différencient également les hommes et les femmes. Si ces dernières sont aussi nombreuses à se déclarer des bourreaux de travail, à se sentir aussi sinon davantage tendues, elles déclarent davantage ralentir leur rythme d'activités, se sentir prisonnières de la routine quotidienne et manquer de temps pour être seules ou pour se divertir ; elles ne déclarent pas davantage que les hommes manquer de temps pour leur famille. On constate ainsi que les femmes expriment davantage un rapport au temps qui est moins fonction du travail que de la recherche d'une personnalisation de leurs activités quotidiennes, que de la privatisation du temps, que de l'insistance sur les temps personnels. Signalons encore que, dans la même enquête, entre le tiers et le quart des répondants déclarent avoir le sentiment de manquer de temps quotidiennement.

La mesure du temps

De ce qui précède, il découle naturellement que l'on observe une insistance marquée sur la dimension quantitative du temps et que, conséquemment, on cherche à le mesurer. La méthode des études d'emploi du temps, dont il sera question dans les chapitres suivants, en est directement issue. Nous avons ainsi développé des instruments de mesure du temps telles l'horloge

et les montres. C'est dans le travail que la mesure et la gestion du temps ont été les plus poussées. Les sociétés contemporaines reposent sur une conception quantitative et linéaire du temps héritée de l'époque de Newton, une conception de plus en plus abstraite du temps, dira Elias. Les premiers sociologues se sont d'ailleurs vivement opposés à cette notion exclusivement quantitative du temps, dans leur défense et dans l'illustration des dimensions proprement sociales du temps ; mais on peut dire qu'il s'agit en fait de l'un des aspects de nos conceptions sociales actuelles du temps aux nombreuses conséquences sociologiques et pratiques. En d'autres termes, la notion de quantité fait partie intégrante des conceptions sociales du temps.

Le rythme du temps et les régularités temporelles

Le temps chronométré, mesuré, conduit à la constitution progressive d'intervalles, de périodes, de séries temporelles plus ou moins continues. En fait, la mesure du temps mène à la synchronisation des activités. C'est ainsi que, dans nos sociétés, on observe une très forte intégration dans l'organisation et le déroulement des activités : travail, ouvertures des commerces, école, etc. Il est d'ailleurs très difficile d'échapper à ce type d'organisation du temps. Nous avons des horaires, des agendas, des programmes. L'une des conséquences, comme nous le verrons dans le cas du temps de travail, c'est que l'on observe une sorte de continuum qui va de la synchronisation à la désynchronisation des activités quotidiennes.

Le caractère symbolique du déroulement du temps

Un autre aspect qui en découle est que le temps est représenté comme étant réparti selon des séquences et des rythmes variés. Il en résulte que nous nous représentons le temps selon différents caractères symboliques liés aux modalités de déroulement du temps : linéarité, répétition, monotonie, continuité-discontinuité, synchronisme-asynchronisme, etc. L'insistance sur les aspects mesurables du temps mène à l'utilisation d'attributs largement associés à des notions de linéarité, mais aussi de périodicité, d'intensité, de monotonie et de tempo ; nous faisons tous l'expérience de temps dits morts, ou encore de temps forts, de tels qualificatifs faisant référence à l'intensité ou au caractère dilué de l'activité qui y prend place. Ce genre de caractère symbolique attribué au temps est fonction de plusieurs facteurs, notamment le type de temps (travail, loisir, par exemple), la nature et la signification de l'activité, son emplacement dans le temps.

Les points de repère et les marqueurs

Une autre conséquence est que l'on observe l'existence de points de repère dans le temps, de marqueurs du temps : il peut s'agir des repères des horaires prescrits, de signaux qui sont donnés pour indiquer le rythme ou la nature des activités dans lesquelles un individu est engagé (un changement de vêtements, par exemple), du déplacement dans d'autres lieux pour exercer une activité, d'un changement de ton de la conversation, etc. Les repères et les marqueurs délimitent notamment :

- le type de cadre temporel dans lequel une ou plusieurs activités sont inscrites ou encore le choix d'un emplacement temporel privilégié pour certains types d'activités ; des activités peuvent être légitimes ou illégitimes dépendant du contexte temporel. Ainsi, le fait de jouer une partie de tennis en semaine pendant la matinée dénote une signification différente selon que l'on est chômeur ou cadre d'une grande entreprise ; dans le premier cas, l'activité prend place dans un temps fortement dévalorisé alors que, pour le cadre, il s'agit d'un moment valorisé, chronométré et inséré dans ses activités quotidiennes ; ou encore les études de budget-temps ont montré que certaines tâches ont tendance à être localisées à certaines périodes de la journée plutôt qu'à d'autres, tels les travaux domestiques, localisés ordinairement en matinée ;
- le passage entre divers cadres temporels des activités quotidiennes, les transitions et parfois les ruptures : horodateur au travail, changements d'apparats, autre type de conversation, caractère formel ou informel de l'interaction, etc.

Car il est très important que les acteurs sociaux puissent reconnaître mutuellement dans quel contexte temporel se situe le déroulement de leurs activités puisque les règles qui les régissent peuvent varier grandement. Les études sur des institutions où abonde le temps (p. ex. les hôpitaux) ont décrit comment certains patients élaborent des stratégies pour ordonner leur journée autour de repères temporels (p. ex. les heures de repas et de sieste ou certains programmes à la radio ou à la télévision), se donner l'image qu'ils sont malgré tout occupés alors que d'autres ont pratiquement abdiqué et laissent couler le temps.

Les stratégies temporelles

Une autre dimension importante de nos conceptions actuelles du temps est celle de la stratégie. Cette notion renvoie à la recherche de la maîtrise de la durée, du déroulement du temps. Dans les sociétés traditionnelles,

les stratégies temporelles ne sont certes pas absentes, mais, comme cela été souligné, elles s'inspirent des modèles du passé, et s'inscrivent dans une représentation cyclique du déroulement du temps. Dans nos sociétés, de telles stratégies sont plutôt généralement tournées vers le futur, l'avenir, quoiqu'il faille se prémunir de trop grandes généralisations en ce domaine. Elles sont corollaires de la dimension suivante : l'horizon temporel. La notion de stratégie réfère au fait que, dans nos sociétés, le temps est aménagé, programmé, planifié. Dans la mesure du possible, on ne laisse pas le temps se dérouler au hasard, on cherche à le maîtriser. La notion de stratégie est tout le contraire du fatalisme associé aux imprévus, du sentiment d'impuissance face aux événements, de l'idée de vivre au jour le jour.

La prévision

La maîtrise de la durée s'effectue principalement par la prévision, c'est-à-dire l'aménagement de voies et moyens pour atteindre certains objectifs sociaux ou économiques. La notion de prévision implique celle d'étalement des activités dans le temps, ainsi que celle de perspective temporelle à court, moyen et long terme ; elle est corollaire d'une perspective temporelle orientée vers le futur. La prospective, l'anticipation du futur, la définition de projets en sont partie intégrante. Il est à noter qu'une telle notion s'oppose à une vision fataliste ou eschatologique de l'avenir : le futur n'est que la conséquence inéluctable d'un changement bien planifié.

La planification

Un autre élément inséparable des stratégies temporelles est la planification du temps. Il s'agit essentiellement de fixer des objectifs à atteindre, d'établir des séquences de gestes ou activités à entreprendre, et de fixer un cheminement critique. On peut distinguer divers niveaux de planification : sur le plan sociétal, il y a bien sûr les plans de développement et les stratégies économiques ; sur le plan des organisations et des institutions, il y a les procédés de programmation, d'élaboration de politiques, de synchronisation des activités et de gestion ; sur le plan personnel, il y a les agendas, les rendez-vous, les délégations de responsabilités, la pratique régulière d'activités, la gestion personnelle du temps. Sur le plan économique, comme on le sait, cette notion se traduit par les procédés d'investissement, par le développement de l'épargne et du crédit.

Les différentes stratégies temporelles selon les classes sociales

La notion de stratégie est indissociable de celle de légitimité et valeur accordées au temps. II est relativement facile d'établir empiriquement une telle corrélation. Il importe également de mentionner que les notions de légitimité et de stratégie sont fortement différenciées selon les classes sociales. Ce que l'on peut appeler la culture du temps n'est pas également intériorisé selon les différents milieux. Par exemple, ce sont dans les milieux moins scolarisés, ou chez les chômeurs, que l'on peut davantage observer la présence d'aspects contraires à la stratégie : sentiment d'impuissance face au cours des événements, fatalisme, plus grande routine dans le déroulement des activités. Les plus scolarisés comptent leur temps, pensent davantage à l'avenir, manifestent plus fortement le sentiment de posséder leur temps et ont plus souvent le sentiment d'être dérangés. Par ailleurs, cette plus forte valorisation des stratégies amène des conséquences remarquables : la perception de contraintes dans le déroulement des activités personnelles est plus forte, la pression du temps est plus vivement ressentie (puisqu'on cherche à maîtriser le temps, on a en quelque sorte établi des points de repère dans le déroulement du temps), l'adaptation aux imprévus et aux changements est également plus forte puisqu'il y a une sorte d'attitude d'ouverture à l'avenir qui n'est pas faite que de crainte ou de fatalisme.

Mais les enquêtes, quelles qu'elles soient, corroborent le fait que l'équipement culturel des individus, les opportunités sociales, la sécurité économique, la régularité dans la coulée du temps (la prévisibilité) et le moment atteint par les personnes dans leur cycle de vie sont des variables clés pour rendre compte des perspectives de la durée dans une société donnée.

L'horizon temporel

L'horizon temporel des sociétés modernes est bien entendu inséparable de la valeur et de la stratégie par rapport au temps ; il désigne à la fois l'échelle et l'orientation selon lesquelles s'organise l'expérience temporelle individuelle ou collective ; il se structure comme un ensemble de tensions ou d'ajustements par rapport au passé ou à l'avenir, dépendant de la définition qui est donnée de la situation actuelle et des potentialités qu'elle recèle aux yeux du sujet. On peut relever les aspects suivants.

Les projets

Les projets sont l'expression d'objectifs à atteindre par un ensemble de moyens spécifiques et selon un horizon déterminé ; ils supposent une représentation de chances raisonnables de réussite (un sentiment de maîtrise du temps), la présence de stratégies d'action à court et moyen terme, voire à long terme, ainsi qu'une perspective d'avenir ; en ce sens, ils sont constitutifs des conceptions occidentales du temps.

Les sociétés occidentales de l'après-guerre ont été des sociétés par excellence de projets ; elles ont fait du progrès et du développement certains de leurs leitmotive essentiels. De nombreux écrits de la deuxième moitié du XX^e^ siècle ont raisonné comme si la civilisation du loisir était à nos portes, nous avons pensé la société sous l'angle des processus, de transformation et de mutation.

Les projets peuvent emprunter plusieurs formes : sur le plan sociétal, il peut s'agir par exemple d'objectifs économiques et sociaux à moyen ou long terme ; sur le plan des organisations, la planification stratégique fait partie de la culture de l'entreprise ; sur le plan individuel, à l'échelle de la semaine, c'est souvent la planification des congés et des week-ends qui se manifeste ; à l'échelle de l'année, ce sont souvent les vacances, mais il y a aussi les plans de carrière, la représentation de la retraite.

Les projets ne sont pas également accessibles à tous les groupes sociaux. Chez les marginaux, par exemple, chez les chômeurs et chez les moins scolarisés, en raison de la dépendance face aux événements, l'idée d'ordonner l'avenir est illusoire, l'horizon est en quelque sorte rétréci et s'identifie au présent précaire.

Les représentations de l'avenir

Daniel Mercure (1995, chapitre 4) conclut que la hiérarchie des représentations de l'avenir est fondée sur la représentation de la maîtrise à long terme du temps et est fortement modulée selon les classes sociales. Il distingue entre une perspective dominante de conquête, et une perspective dominante de conservation. La première suppose un sentiment de sécurité et de contrôle relatif face à l'avenir, ainsi que ce qu'il appelle un plan de vie à savoir la représentation d'un tracé de projets, d'un itinéraire à emprunter. La seconde suppose un sentiment d'insécurité, une impression dominante d'absence de contrôle sur le cours des événements, et bien entendu l'absence de projets. Sur la base de ces distinctions, il distingue dès lors cinq types dominants de représentation de l'avenir : le possibilitiste, l'étapiste, le continuiste, le prévoyant et le fataliste. En fait, comme il a été

souligné à de multiples reprises, les sociétés modernes sont davantage tournées vers l'avenir ; c'est l'avenir qui sert de modèle au présent. Il n'y a pas de vision cyclique, mais linéaire du temps. Il y a cependant plusieurs formes de vision de l'avenir, comme toujours fortement modulées selon les classes sociales. Ainsi, chez les populations moins scolarisées, on observe cependant une certaine primauté accordée au présent alors que, chez les chômeurs, prédomine le fatalisme, et ainsi de suite.

De nouvelles attitudes face à la durée ?

Si la perspective dominante est celle de l'avenir, on constate également une certaine valorisation du présent, de la jouissance de l'immédiat. Les conceptions contemporaines du temps oscillent entre le temps présent et des représentations de l'avenir. La valorisation du présent serait devenue une valeur postmoderne. Une telle situation s'accompagne d'une connotation hédoniste, faite de la préférence accordée au loisir, aux relations d'amitié ou aux relations amoureuses, à la privatisation des activités. Les jeunes en constituent les représentants typiques.

CONCLUSION : LA CIVILISATION DU TEMPS ABSTRAIT ?

Norbert Elias (1992) et de nombreux anthropologues se sont opposés à la typologie qui vient d'être présentée. La tentation évolutionniste et occidentocentriste est évidente. La simplification à laquelle il faut nécessairement procéder est sujette à caution. Néanmoins, les propos forcément rapides qui précèdent visent à éclairer le débat sur une véritable sociologie du temps et les pièges auxquels elle ne doit pas succomber, de même que la question fondamentale de la spécificité des conceptions contemporaines du temps.

Toute temporalité renvoyant à des phénomènes physiques ou naturels est nécessairement intégrée dans un système culturel plus vaste. Ainsi, une division du temps centré sur des phénomènes célestes ou climatiques s'inscrit dans une perspective plus vaste faisant appel à des mythes et des croyances. L'usage actuel de la montre, du calendrier et des agendas, c'est-à-dire l'appel à des objets mécaniques, suppose un même type de rapport culturel aux objets techniques. Mais quelle que soit la typologie utilisée pour décrire la situation qui prévaut dans les sociétés traditionnelles, elle permet de conclure à des différences profondes dans les manières dont l'homme moderne pense le temps, à des systèmes de valeurs et de pensée non pas opposés, mais autres.

Quelles seraient fondamentalement de telles différences et qui renverraient à la spécificité de notre mode contemporain d'être au temps ? Des éléments de contenu, de valeur, d'attitudes à l'égard de la nature et de la société sont indéniablement engagés. Des procédés différents de mesure sont également à l'œuvre. La sociologie du temps constitue ainsi au premier chef une sociologie de la connaissance. Penser le temps renvoie à une modalité de connaissance sociale d'une réalité dont il n'est pas toujours facile de se distancier pour qui veut emprunter la voie des concepts sociologiques. On le voit bien à la difficulté à établir des différences ou des ressemblances d'avec les sociétés d'autrefois qui ne sont pas uniquement sur le mode négatif ou triomphant, qui échappent à une sorte d'ethnocentrisme occidental des conceptions du temps.

Un des arguments majeurs d'Elias est dans le sens que le processus de civilisation des mœurs se caractérise aussi par la tentative de réconcilier une notion de plus en plus abstraite du temps avec son utilisation comme mode de régulation des rapports sociaux. Toutes les sociétés, pour subsister et survivre, doivent établir leurs propres repères temporels, leurs propres répertoires de durée et de changement. « Ce que nous appelons le "temps" représente un cadre de référence auquel font appel des individus, des groupes, l'humanité tout entière permettant de reconnaître des repères à l'intérieur de séquences continues de changement, ou encore de comparer une phase d'une séquence comparativement à une autre, ou selon diverses autres manières » (Elias, 1992, p. 73 ; traduction libre).

Ce qui caractérise les sociétés occidentales, c'est une capacité croissante de trouver des manières de plus en plus abstraites de transmettre aux générations une interprétation de l'ordre, de la durée et du changement. Le temps exprime le cadre culturel de référence pour la mesure de la durée des choses, du changement et de l'ordre social. Dans certains types de sociétés, les paramètres sont plus ou moins précis, ils peuvent varier d'un extrême à l'autre, mais tel n'est pas l'aspect le plus important. Ce qui est vraiment décisif, que partagent toutes les sociétés humaines, c'est l'inscription du changement ou de la stabilité dans les représentations culturelles, ainsi que les modalités symboliques et pratiques pour les repérer. Le temps social exprime ainsi des fonctions régulatrices fondamentales de la réalité, des fonctions explicites de connaissance sociale portant notamment sur l'établissement de normes de compréhension entre ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Or ajoute Elias, c'est le caractère de plus en plus abstrait qui marque vraiment les conceptions sociales actuelles du temps. Ce qui caractérise les sociétés occidentales, c'est non seulement les manifestations bien connues de grande valorisation du temps mais aussi une capacité croissante de trouver des manières de plus en plus

abstraites de transmettre aux générations une interprétation de l'ordre, de la durée et du changement. Prenons comme exemple la mesure des origines d'un individu en particulier : une date suffit maintenant, alors qu'autrefois un événement, le nom d'un ancêtre étaient nécessaires, la précision du jour importait peu quand elle n'était pas ignorée. De nos jours, nous utilisons la même notion pour parler de la naissance d'un individu et celle de l'univers. Le monde physique et le monde social sont pensés selon des procédés analogues de mesures du temps.

Une autre caractéristique fondamentale des conceptions actuelles du temps, c'est la différenciation des orientations temporelles. Ce que nous appelons maintenant le passé, le présent et l'avenir sont communément pensés en eux-mêmes et peuvent mener à toutes les distinctions possibles, y compris l'affirmation ou le refus de tout lien entre eux, contrairement à ce qu'autorisent les mythologies. De même, en vertu du processus historique de différenciation entre les temps sociaux, notamment l'introduction du temps industriel dont il a été question antérieurement, il est maintenant devenu familier pour tout sujet contemporain de renvoyer à une diversité de cadres temporels pour ses propres activités quotidiennes alors que, dans les sociétés traditionnelles, le temps renvoie à une conception globale, permet moins les distinctions de frontières entre les temps sociaux.

De tout cela, la sociologie s'est nourrie, prenant d'abord comme point d'appui la distinction entre le sacré et le profane, chez Durkheim (1960), par exemple, pour établir la notion sociale du temps, puis s'attardant à des mesures abstraites, par exemple dans le cas des études d'emploi du temps, ou encore renvoyant à des études spécialisées sur une orientation temporelle (la mémoire, le passé, les perspectives d'avenir, etc.) ou un type particulier de temps social (temps de travail, temps scolaire, etc.). Elle a donc évolué en fonction de nos propres conceptions du temps, ce dont de nombreux chercheurs n'ont pas été suffisamment conscients. Alors que les travaux d'anthropologie s'attardaient essentiellement à établir plus clairement la complexité et la diversité des conceptions temps dans les sociétés anciennes, les sociologues ont eu plutôt tendance à tenter de définir ce qu'on appellerait les attributs proprement sociologiques du temps, lesquels de toute évidence ont emprunté les chemins de l'histoire de la tradition sociologique elle-même.

En bout de piste, ce que révèle une étude même sommaire des conceptions contemporaines du temps, c'est d'abord la relation étroite entre la sociologie de la connaissance et la sociologie du temps. À cet égard, deux aspects sont fondamentaux. Le premier renvoie, comme l'ont toujours fait les sociologues et anthropologues du temps, à la mise en perspective d'une mesure quantitative, abstraite du temps, dans une référence plus globale

aux manières de penser et de mesurer, aux formes culturelles fondamentales d'établir l'ordre et le changement dans les sociétés contemporaines. Le second aspect, moins souligné, renvoie au désenchantement du temps, pour paraphraser Max Weber. Non seulement y a-t-il eu « chute dans le temps », comme le rappelait Eliade, mais encore l'homme moderne se trouve seul avec ses instruments de mesure du temps ; l'horloge atomique a remplacé Chronos. Ce faisant, l'homme moderne retrouve une des propriétés fondamentales des phénomènes sociaux : leur caractère arbitraire. La mesure du temps est une construction, comme le sont tous les phénomènes sociaux. La représentation et la mesure du temps qui passe n'ont de justification que culturelle.

Chapitre 2

LA MESURE DU TEMPS

Notre appétit de comprendre, notre nostalgie de l'absolu
ne sont explicables que dans la mesure où justement nous
pouvons comprendre et expliquer beaucoup de choses.
Il est vain de nier absolument la raison.
Elle a son ordre dans lequel elle est efficace.
(Camus, 1964, p. 55)

Les enquêtes quantitatives sont en fin de compte à la sociologie
un peu ce que le scanner est à la médecine.
(Boudon, 2012, p. 150)

D'emblée une précision s'impose : dans ce chapitre ainsi que dans tous ceux qui suivent, il n'est nullement question de temps psychologique (p. ex. les travaux de Piaget sur la notion de temps chez l'enfant, les travaux sur la mémoire ou les émotions), non plus que de temps économique (p. ex. les cycles économiques), ni de temps proprement philosophique. On traitera uniquement de la mesure du *temps social*, c'est-à-dire l'organisation du temps selon les conceptions propres à une société donnée, selon les groupes sociaux et les cycles de vie. La notion de temps social renvoie aux rythmes du temps propre à des groupes, des institutions ou des sociétés et aux diverses manières de l'aménager et le mesurer.

NOS PERCEPTIONS DU TEMPS SONT-ELLES FIABLES ?

De nombreuses études ont montré que la plupart des individus peinent à donner une information exacte quant au temps qu'ils consacrent à telle ou telle activité. Ainsi, dans un couple, les conjoints tendent à sous-estimer

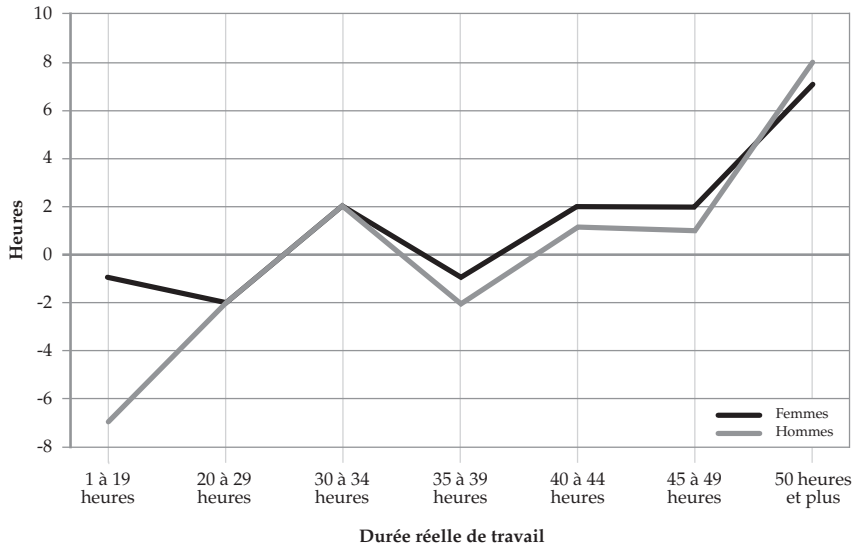
le temps que leur partenaire consacre à des tâches domestiques et aux soins aux enfants… et à surestimer le leur. En raison d'un certain discrédit, on sous-estime systématiquement le temps passé devant le petit écran, alors que l'inverse est observé dans le cas d'activités plus nobles telle la lecture ou l'activité physique.

On peut prendre l'exemple du temps de travail en s'appuyant sur les données de l'enquête canadienne de 2010 sur l'emploi du temps, dont la méthodologie sera décrite plus loin dans ce chapitre. Outre la mesure du temps consacré au travail rémunéré, auquel le chapitre suivant sera consacré, l'enquête comporte, dans une autre section, une question portant sur le nombre d'heures habituellement travaillées par semaine. On peut donc aisément comparer le nombre d'heures déclarées par rapport au nombre d'heures réellement travaillées. Les résultats sont présentés à la figure 2.1. On peut y lire que les personnes effectuant entre 20 et 29 heures de travail par semaine évaluent bien à quelques heures près leur temps effectif. Mais en deçà, on observe une sous-estimation systématique ; au-delà, c'est la surévaluation. Ces résultats reproduisent à peu de chose près de nombreuses autres observations, tout particulièrement celles que John Robinson a observées constamment à partir des enquêtes américaines ou internationales (Robinson et Godbey, 1999, p. 88 ; Robinson *et al.*, 2011, p. 49).

Au moins deux interprétations peuvent être données à une telle situation. La première pourrait faire appel à ce qui semble être devenu une norme sociale en Occident : il est normal qu'une personne sur le marché du travail consacre entre 30 et 45 heures à cette activité et sans doute le chiffre de 35-40 heures représente la principale référence. Ainsi, en deçà de cette norme, soit que l'on tende à valoriser le fait que l'on peut se permettre d'échapper à cette norme (dans le cas, par exemple, d'un jeune parent ayant choisi pour un temps le travail à temps partiel ou d'une personne en situation de préretraite), soit qu'une telle situation soit perçue comme insupportable au point d'en accentuer le trait. Dans un ouvrage récent, Paul Bouffartigue (2012) évoque pour sa part une norme fordiste du temps de travail proprement dit, norme du compromis fordien déterminant les durées socialement acceptables, conventions permettant de cibler les équilibres sociaux à respecter (entre travail, loisir, vie familiale et vie personnelle). C'est bien ce dont il s'agit ici, puisqu'il est question de la détermination du temps de la vie active (normes d'entrée et de sortie, normes de congé, de retraites, etc.).

Une deuxième interprétation, plus prosaïque, serait que les personnes ayant une durée hebdomadaire normale de travail bénéficient de conditions favorables, notamment des heures plus fixes, ce qui leur permet de mieux

FIGURE 2.1
Sous-estimation et surévaluation du temps consacré au travail, selon la durée réelle de la semaine de travail, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 2010



Note : Les personnes travaillant 50 heures et plus surestiment d'environ huit heures leur temps effectif consacré au travail.
Source : Adapté de Statistique Canada (2010).

en évaluer la durée. Les autres seraient par contre plus susceptibles d'avoir des heures moins régulières, plus courtes ou plus longues, voire coupées et, en conséquence, l'évaluation du temps de travail est, à juste titre, plus difficile. Cela pourrait renvoyer à deux autres normes temporelles qu'évoque Bouffartigue : la norme flexible hétéronome (la forte flexibilité du temps de travail est imposée, par exemple dans l'industrie de la restauration) et la norme flexible autonome, observable notamment chez les cadres qui peuvent mieux maîtriser les variations de leur temps de travail.

C'est pourquoi, exception faite d'activités fortement institutionnalisées (comme la durée du travail dans le cas d'horaires relativement fixes), de nombreux travaux en sont arrivés à la conclusion que la seule solution fiable pour la mesure des temps de la vie quotidienne est bien la méthodologie des études d'emploi du temps (Chenu et Lesnard, 2006 ; Robinson et Godbey, 1999 ; Robinson, 2011).

UN BREF HISTORIQUE DES ÉTUDES D'EMPLOI DU TEMPS[1]

Il faut remonter aux années 1980 pour voir apparaître les premières enquêtes de budget-temps, en URSS, avec l'étude pionnière de S.G. Strumilin réalisée en 1922 ; comme le souligne Jiri Zuzanek :

> Trois préoccupations centrales ont mené à la mise en place des premiers travaux soviétiques sur les budgets-temps ; 1) une préoccupation pour les conditions et les niveaux de vie de la population ouvrière, 2) l'organisation et la gestion du travail, et 3) les questions de la révolution culturelle, c'est-à-dire l'élévation du niveau de compétence technique, d'éducation et d'intérêts culturels d'une population largement encore analphabète (Jiri Zuzanek, 1980, p. 8 ; traduction libre).

Les études de budget-temps en URSS faisaient partie d'un ensemble plus vaste de travaux sur les conditions de vie, cherchant à mesurer les conséquences de la révolution d'Octobre sur la vie sociale et culturelle ; « les données tirées des études de budget-temps ont été utilisées pour mesurer le temps consacré à l'étude, à la participation sociopolitique, à la consommation culturelle, au sport et au repos » (*ibid.*). Dès 1928 d'ailleurs, une *Commission des statistiques du travail* décide d'inclure des données de budget-temps dans les statistiques officielles, ce qui donnera lieu à un grand nombre d'études du genre, abandonnées en 1936 avec la montée du stalinisme ; elles ne reprendront qu'en 1957. Aux États-Unis cette fois, on peut signaler l'étude de Sorokin et Berger publiée en 1939 dans la lancée des études de temps menées pendant la crise auprès des fermiers et des chômeurs ; en fait, Sorokin a été l'élève de Strumilin, mais, chassé de Russie, il reprit ses travaux à Harvard. À la même époque, Lundberg *et al*. (1969) ont aussi réalisé une étude importante de budget-temps à l'intérieur de leurs études sur le temps de loisir. Mais c'est surtout après la Seconde Guerre mondiale que ces travaux prennent une grande ampleur, particulièrement en Europe et au Japon. En URSS, les études reprennent modestement en 1957, mais entre 1958 et 1968, on compte au-delà d'une centaine d'études du genre. La première recherche comparative internationale sur les budgets-temps, lancée en 1964 par Alexander Szalai, marque une étape importante : douze pays y ont participé ; les résultats ont été publiés en 1972 (Szalai, 1972). Depuis lors, on ne compte plus les enquêtes du genre. Signalons les enquêtes de De Grazia (1962) vers la fin des années 1950 aux États-Unis, celles conduites par John Robinson et celles réalisées en France, en Grande-Bretagne, au Japon et en Australie.

1. Voir Pronovost, 1996, p. 79-80 (chapitre 5).

Il existe même des centres de recherche recueillant systématiquement les données de telles enquêtes. De grandes séries statistiques relativement comparables sont maintenant disponibles ; elles ont donné lieu à quelques analyses de tendances, dont l'ouvrage le plus connu est celui de Gershuny (2000). De plus, une association internationale consacrée à l'analyse de ces données tient un congrès annuel et dispose de sa propre revue scientifique[2].

LES PRINCIPALES CRITIQUES

Les principales critiques adressées à de telles études sont généralement d'ordre théorique ou méthodologique. Sur le plan théorique, on a insisté surtout sur le fait que les études de budget-temps sont essentiellement de nature descriptive, parfois rudimentaires dans leur contenu et fort peu distantes du vocabulaire de sens commun dont elles ne constituent parfois qu'une transcription littérale : c'est la critique sociologique la plus courante. De telles études laissent peu entrevoir la richesse et la densité des activités quotidiennes, ne tiennent pas compte d'aspects aussi fondamentaux que les représentations et les valeurs, etc. ; il s'agit de données purement statiques, impuissantes à révéler les processus sociaux, les conflits latents, la trame de la dynamique sociale. Les résultats portent sur les aspects manifestes ou explicites de la réalité sociale, avec peu ou pas d'analyse approfondie du discours des acteurs. De plus, les informations additionnelles disponibles ne portent généralement que sur quelques aspects sociodémographiques presque rudimentaires. Sur le plan méthodologique, on s'est interrogé sur le degré de fragmentation ou de raffinement souhaitable dans la cueillette des données. Ainsi, la simple nomenclature de travail rémunéré laisse échapper un très grand nombre de sous-activités, de micro-événements qui se déroulent pendant le travail (conversations, pauses, rêveries, etc.). En règle générale, les études de budget-temps s'en sont tenues à des descriptions plutôt rudimentaires et superficielles du déroulement des activités quotidiennes, voire à une simplification parfois excessive (ce qu'imposaient de toute façon les limites de temps auxquelles sont contraintes les enquêtes du genre). On se doute bien que la classification même des activités a aussi fait l'objet de nombreuses critiques ; on y reviendra dans les chapitres suivants.

2. Signalons, pour référence : la Multinational Time Use Study, (MTUS), précisément mise en place par Jonathan Gershuny, <http://www.timeuse.org/mtus> ; le site de *Electronic International Journal of Time Use Research*, <http://www.eijtur.org/> ; le site de l'International Association on Time Use Research, <http://www.iatur.org/>.

Certains champs d'activité humaine sont plus détaillés que d'autres ; certains sont très faiblement couverts (on verra que tel est bien le cas pour la mesure du temps culturel). Les autres données recueillies ont aussi été critiquées, non seulement les données de nature démographique (qui ont fait l'objet, il faut le reconnaître, de raffinements nombreux), mais encore celles touchant au lieu et aux partenaires ; en règle générale, par exemple, le lieu est décrit dans les termes mêmes de l'informateur (à la maison, au travail, à l'extérieur), ce qui contraint l'analyste à des distinctions peu subtiles ainsi qu'à un travail d'interprétation et de classification ultérieures fondé sur des catégories de sens commun. La fiabilité des données recueillies a elle aussi fait l'objet de questionnements ; ainsi le découpage temporel effectué par un informateur est généralement imprécis, surtout dans le cas d'une période hebdomadaire de référence ou encore quand le format même du questionnaire n'impose aucune période fixe. De plus, les activités mentionnées sont généralement les plus significatives, les plus importantes psychologiquement ou socialement, de sorte qu'un très grand nombre de menues activités ou d'activités déviantes ou répréhensibles sont oubliées (prendre un verre de vin, se bercer calmement, par exemple). Le capital culturel d'un informateur a un effet certain, non seulement sur son habileté à énumérer des activités précises mais aussi sur la sélection et la diversité de celles qu'il mentionnera.

Avec les précautions habituelles qui s'imposent, les données recueillies n'en demeurent pas moins d'une richesse et d'un intérêt théorique et pratique tels que la plupart des pays occidentaux n'ont pas hésité à financer de manière plus ou moins régulière des études de budget-temps, et cela, malgré la taille requise pour les échantillons et les coûts qui en résultent. Pour ce qui est de la méthode employée, si elle est généralement restée la même, on l'a toutefois raffinée, notamment pour la cueillette des données, par l'utilisation sophistiquée de logiciels d'analyse et par l'uniformisation des classifications, ce qui a permis des comparaisons internationales comme on en retrouve peu dans la recherche sociologique. On a aussi procédé, particulièrement aux États-Unis, à des études de validité et de fiabilité, ce qui a été confirmé par les analyses sophistiquées de Juster et Stafford (1985). On a aussi utilisé des techniques parallèles de cueillette de données, comme la méthode dite du *beeper* (un informateur porte sur lui un récepteur, et on lui demande d'inscrire ses activités au moment précis où on lui lance au hasard et de temps à autre un signal sonore). Or,

> [d]ans l'ensemble, les trois études de validité que nous avons menées nous permettent de conclure à une forte correspondance entre, d'une part, ce que rapportent les sujets dans des questionnaires utilisant

> la méthode agrégée du carnet quotidien et, d'autre part, l'apparente distribution de leurs comportements que l'on peut observer en utilisant des méthodes présumées plus fidèles (Juster et Stafford, 1985, p. 39 ; traduction libre).

Quant à la précision dans la mesure de la durée effective consacrée à telle ou telle activité, les analyses permettent de conclure qu'il y a surestimation dans les cas où l'on demande une évaluation globale (« Combien d'heures par semaine consacrez-vous à la pratique sportive ? » par exemple, ce qui est très rarement le cas des études de budget-temps), et qu'il y a imprécision, voire erreur quand la période de complétion du carnet est trop grande (p. ex. pour une semaine entière). La méthode des budgets-temps, au contraire, quand elle utilise la technique dite du jour précédent ou suivant, ne produit presque pas de biais majeurs d'évaluation : dans ce cas, les informateurs sont invités à reconstituer leur emploi du temps la journée précédent le sondage ou à compléter un carnet d'emploi du temps un jour précis de la semaine.

LES ÉTUDES D'EMPLOI DU TEMPS AU CANADA, EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS

Rappelons en premier lieu qu'une étude sur l'emploi du temps consiste à reconstituer les vingt-quatre heures d'une journée typique. Comme je viens de le mentionner, de nombreuses études ont démontré que nos perceptions du temps ne sont pas toujours très fiables puisque l'on a généralement tendance à sous-estimer ou à surestimer de nombreuses activités quotidiennes selon la valeur qu'on leur accorde. Les études d'emploi du temps procèdent autrement : généralement, on reconstitue avec un informateur les vingt-quatre heures de la journée précédant le sondage, en commençant par la première activité éveillée, jusqu'à la journée complète. Si, par exemple, Statistique Canada procédait à un tel sondage ce jour même, on peut raisonnablement conclure que chacun d'entre nous se rappelle les grandes lignes de ses activités de la veille ; nous nous rappelons à quelle heure nous nous sommes levés hier, ce que nous avons fait ensuite, l'heure de notre éventuel départ pour le travail, l'heure du retour, l'heure du repas du soir, l'heure du coucher, etc. Le total auquel on en arrive doit toujours demeurer le même (soit vingt-quatre heures). Si on déclare plusieurs fois la même activité (p. ex. les trois repas de la journée), c'est l'ordinateur qui procède au calcul, non l'individu lui-même, à partir des informations portant sur le début et la fin de chacune des activités.

L'information recueillie est relativement standardisée ; elle est inscrite dans une séquence appelée « épisode » ou « période » : l'activité principale pratiquée, l'heure du début, sa fin marquant le début d'une autre activité, le lieu, les personnes éventuellement en présence ; on y ajoute parfois une activité complémentaire à l'activité principale (p. ex. manger en regardant la télévision). À la différence d'un sondage usuel, l'unité d'analyse est non pas chacun des répondants, mais chacun des épisodes, puisque l'on peut déclarer un nombre variable d'activités dans la journée. Par la suite, chacun de ces épisodes peut être regroupé selon différentes catégories (travail, soins personnels, etc.). Les échantillons sont considérables et s'étendent généralement sur une année entière, de manière à éviter les biais saisonniers ou ceux liés à une journée particulière (p. ex. les week-ends), de sorte que les résultats sont généralement valables pour une journée particulière de la semaine, pour la fin de semaine ou pour un mois ou une saison, etc.

C'est pourquoi d'ailleurs les comparaisons internationales sont plus faciles, à condition de ne pas chercher des correspondances trop fines, mais de s'en tenir à quelques grands groupes d'activités : travail, sommeil, loisir, soins personnels, travaux ménagers, etc. Les données ne portent pas sur des perceptions (p. ex. « En moyenne combien de temps consacrez-vous à telle ou telle activité ? »), ou encore sur des déclarations (p. ex. déclarer que l'on pratique souvent telle ou telle activité). L'horizon temporel est fixe, c'est celui de la journée. Le temps hebdomadaire est obtenu en faisant la moyenne sur sept jours. On se référera aux données plus techniques en annexe à ce chapitre.

Les enquêtes canadiennes

À ce jour, Statistique Canada a réalisé cinq enquêtes sur l'emploi du temps en 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010. L'échantillon canadien est considérable (au-delà de 15 000 répondants dans la dernière enquête) ; il compte plus de 2 200 répondants au Québec dans la dernière enquête, à peu près autant dans la plupart des enquêtes précédentes. Les données sont pondérées pour redresser l'échantillon afin qu'il respecte les caractéristiques démographiques de la population québécoise du moment. Statistique Canada utilise un regroupement standard des épisodes en plus de 250 catégories différentes d'activités (certaines ne comptant que pour quelques minutes par jour). Des tables de correspondances ont été produites pour toutes les enquêtes.

À des fins de comparaisons, j'utiliserai également les données recueillies dans deux autres cas : les États-Unis et la France ; je traiterai aussi à l'occasion des résultats pour le Canada hors Québec. Ces cas ont été choisis

pour des raisons pratiques : les données américaines sont facilement accessibles ; je dispose des données originales des enquêtes françaises que j'ai eu l'occasion d'analyser à quelques reprises.

Les enquêtes françaises

Les trois dernières enquêtes réalisées en France comportent approximativement 15 000 répondants chacune ; le responsable institutionnel est l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques), l'équivalent de Statistique Canada, qui a réalisé les enquêtes canadiennes. Les activités sont codées selon une nomenclature qui utilise 144 activités quotidiennes différentes. Au lieu d'un sondage portant sur les vingt-quatre heures de la journée précédant l'enquête (comme dans le cas des enquêtes canadiennes et américaines), on a procédé par la méthode d'un carnet quotidien à compléter ; dans le cas de l'enquête réalisée en 2009-2010, chacune des activités déclarées s'est vu accorder une durée minimum de dix minutes. Les résultats sommaires de ces trois enquêtes françaises sont cités en annexe.

Les enquêtes menées aux États-Unis

Les enquêtes américaines pour leur part sont menées annuellement depuis 2003 par le Bureau of Labor Statistics du gouvernement fédéral américain ; l'échantillon varie entre 13 000 et 17 000 répondants selon les années. La codification fait appel à un peu plus de 400 codes différents d'activités (Horrigan et Herz, 2004). Les données sont facilement accessibles sur le site du BLS avec toutes les informations d'usage concernant la codification.

Dans tous les cas, les organismes ont produit des documents explicatifs ou des fichiers de traitement de données permettant une comparaison fine entre les diverses enquêtes qu'ils ont réalisées, de même que les informations techniques nécessaires pour la pondération. Je dispose bien entendu des documents pertinents. Rappelons que les résultats présentés dans les chapitres suivants proviennent du traitement des données originales de chacune de ces enquêtes.

La référence de tous les rapports techniques publiés, avec parfois un sommaire des résultats, est donnée en annexe à ce chapitre.

ANNEXE : ENQUÊTES SUR L'EMPLOI DU TEMPS

TABLEAU 2.A
Enquêtes d'emploi du temps – Statistique Canada

	N au Québec (non pondéré)*
1986	2396
1992	1880
1998	2054
2005	3800
2010	2277

* Pour le traitement des données, celles-ci sont pondérées par Statistique Canada pour tenir compte des variables démographiques usuelles ainsi que de l'effet de plan. Les variables de pondération sont fournies avec le fichier de données.
Source : Adapté de Statistique Canada.

Documents reliés aux diverses enquêtes utilisées

Canada

CANADA (1986). *Enquête sociale générale, 1986 – cycle 2. Emploi du temps, mobilité sociale et langue*, Ottawa, Statistique Canada.

CANADA (1992). *Enquête sociale générale, 1992 – cycle 7. L'emploi du temps*, Ottawa, Statistique Canada.

CANADA (1999). *Aperçu sur l'emploi du temps des Canadiens en 1998*, Ottawa, Statistique Canada, 21 p., catalogue 12F0080X1F, <http://www.statcan.ca/>.

CANADA (2006). *Enquête sociale générale sur l'emploi du temps. Aperçu sur l'emploi du temps des Canadiens en 2005*, Ottawa, Statistique Canada, 70 p., catalogue 12F0080X1F, <http://www.statcan.ca/>.

CANADA (2011a). *Enquête sociale générale. Cycle 24 : Bien-être et stress lié au manque de temps – Fichier de microdonnées à grande diffusion, document et guide de l'utilisateur*, Ottawa, Statistique Canada, 817 p., catalogue 12M0024, <http://www.statcan.ca/>.

CANADA (2011b). *Enquête sociale générale. Enquête sociale générale. Aperçu sur l'emploi du temps des Canadiens*, Ottawa, Statistique Canada, 817 p., catalogue 89-647-X, <http://www.statcan.ca/>.

France

DUMONTIER, Françoise et Jean-Louis PAN KÉ SHON (1999). *En 13 ans, moins de temps contraints et plus de loisirs*, Paris, INSEE, coll. « INSEE Première », nº 675.

DUMONTIER, Françoise et Jean-Louis PAN KÉ SHON (2000). *Enquête emploi du temps 1998-1999. Description des activités quotidiennes*, Paris, INSEE, coll. « Consommation et modes de vie », 324 p.

ENQUÊTE EMPLOI DU TEMPS 2009-2010, <http://www.cmh.ens.fr/greco/enquetes/XML/lil-0695.xml>.

RICROCH, Layla et Benoît ROUMIER (2011). « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet », *INSEE PREMIÈRE,* Paris, INSEE, nº 1377, novembre, <http://www.insee.fr>.

États-Unis

AMERICAN TIME USE SURVEY, <http://www.bls.gov/tus/home.htm>.

HORRIGAN, Michael et Diane HERZ (2004). « Planning, designing and executing the BLS American Time-Use Survey », *Monthly Labor Review*, octobre, p. 3-19.

Chapitre 3

TRAVAILLONS-NOUS PLUS OU MOINS ?

Le temps est un mode de penser
servant à l'explication de la durée.
La durée est un attribut de l'existence,
mais non de l'essence
(Spinoza, cité dans Gonord, 2001, p. 130)

On s'interroge régulièrement au Québec au sujet de la durée du temps de travail. Au dire de certains, les Québécois travailleraient moins d'heures que la moyenne canadienne ; on a frôlé les accusations de paresse au travail. D'autres insistent sur le stress au travail et son impact sur la santé mentale. À ce sujet, les études d'emploi du temps permettent de donner un éclairage précis et sur une longue durée. Ce chapitre est consacré à la mesure du temps réellement consacré au travail. Comme les données disponibles et comparables s'étendent sur près de trois décennies (entre 1986 et 2010), on pourra y discerner les grandes tendances sur plus d'un quart de siècle. De plus, je vais procéder à des comparaisons avec la France et les États-Unis.

LES ÉTUDES D'EMPLOI DU TEMPS ET LA MESURE DU TEMPS DE TRAVAIL

Dans les études d'emploi du temps, dont la méthodologie a été décrite au chapitre précédent, on peut répartir la mesure du temps de travail selon trois composantes :

– le temps directement consacré au travail rémunéré, incluant les heures supplémentaires ou un emploi secondaire ;

– le temps total consacré aux déplacements du domicile au travail, trajets aller et retour ;

– toute autre activité liée au travail : pauses, attentes, entrevues, recherche d'emploi, etc.

C'est l'intérêt des études d'emploi du temps que de pouvoir donner une image relative non seulement de la durée du travail rémunéré mais aussi de toutes les activités connexes qu'il engendre. Rappelons à nouveau que les données sont tirées non pas d'une évaluation (forcément subjective) par un travailleur du temps qu'il estime consacrer au travail, mais du calcul de l'ensemble du temps quotidien qu'il y consacre sur les vingt-quatre heures de la journée pour laquelle il a été sondé. Le tableau 3.1 donne les résultats pour des années choisies. De nombreux enseignements peuvent être tirés de ce tableau. Signalons en premier lieu, comme il a été établi antérieurement, que la durée moyenne du travail rémunéré au Québec en 2010 est surestimée de deux heures parmi la population active, mais que le total des heures consacrées de manière directe ou indirecte au travail est sous-estimé.

Les composantes du travail rémunéré

Si on s'en tient aux seules heures consacrées au travail rémunéré, on constate une stabilité remarquable aux États-Unis, alors qu'en France et au Canada, celles-ci font l'objet d'importantes fluctuations, tout particulièrement en France, sans doute sous l'effet des politiques relatives à la semaine de 35 heures. Les études d'emploi du temps ont permis de conclure à des changements lents et graduels des temps sociaux (sommeil, tâches domestiques, temps consacré à la culture, etc.), ce qui n'est manifestement pas le cas pour ce qui est du travail au Canada et en France.

On notera également que la durée réelle du temps consacré au travail s'accroît de près de 20 % au Québec et en France si l'on tient compte des activités connexes et du temps de déplacement. Au Québec par exemple, en 2010, la semaine réelle de travail était de 45,9 heures par semaine. Autrement dit, la charge travail qu'impose un travail rémunéré implique environ 20 % de temps additionnel pour pouvoir exercer cette activité, tout particulièrement en déplacements. Il s'agit d'une donnée peu souvent évoquée, mais qui donne une image plus juste du poids du travail dans l'ensemble des temps sociaux.

TABLEAU 3.1
Composantes de la durée du temps de travail, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, Canada hors Québec, États-Unis, France, quelques années choisies

	1986	1992	1998	2005	2010
QUÉBEC					
Travail rémunéré	37,8	34,2	34,2	36,4	38,9
Autres activités liées au travail	4,3	4,9	3,8	3,4	2,5
Déplacements	4,2	3,4	3,5	4,0	4,5
TOTAL	46,3	42,5	41,5	43,8	45,9
CANADA (hors Québec)					
Travail rémunéré	37,5	39,5	38,5	40,2	38,4
Autres activités liées au travail	4,4	3,8	3,6	3,0	2,6
Déplacements	3,8	37	3,9	4,3	4,4
TOTAL	45,7	47,0	46,0	47,6	45,5
FRANCE					
Travail rémunéré	29,3		34,8		33,5
Autres activités liées au travail	4,5		1,3		1,7
Déplacements	3,7		3,9		4,9
TOTAL	37,3		40,0		40,1
			2003	**2005**	**2010**
ÉTATS-UNIS					
Travail rémunéré			36,8	36,7	36,8
Autres activités liées au travail			0,4	0,3	0,3
Déplacements			3,2	3,1	3,2
TOTAL			40,3	40,3	40,4

L'accroissement du temps de travail en Occident

Une donnée sur laquelle il y a un débat important à entreprendre porte sur l'accroissement de la durée réelle du travail à l'aube du XXIe siècle dans de nombreux pays occidentaux. Le Québec ne fait pas exception à la règle. Gershuny (2011), grand spécialiste de cette question, l'a mis en évidence en analysant la situation dans onze pays ; il pense que la situation est sans

doute temporaire et est liée à l'accroissement du travail féminin. Chenu et Herpin (2002) ont montré que, dans le cas de la France, la situation s'explique en grande partie par l'accroissement du temps de travail chez les professionnels et chez les cadres ; Gershuny fait d'ailleurs la même constatation. La situation québécoise est tout à fait typique : le saut dans le XXIe siècle a été douloureux pour l'ensemble de la population active, car pour la première fois depuis près d'un demi-siècle, le temps consacré au loisir a diminué (en fait, on en est revenu à la situation du début des années 1980), en très grande partie en raison de l'accroissement important du temps consacré au travail, ce qui a également induit, jusqu'en 2005, une diminution du temps parental et du temps familial et des niveaux jamais atteints auparavant de stress temporel ; on y reviendra dans les deux prochains chapitres.

Travaillons-nous plus ou moins ? Les études d'emploi du temps permettent de conclure qu'effectivement, au siècle dernier, entre 1992 et 2005, les Québécois travaillaient en moyenne environ quatre heures de moins que les Canadiens (hors Québec), tant pour la seule durée du travail rémunéré que pour l'ensemble des activités liées au travail (incluant les déplacements, etc.). Mais depuis lors, les Québécois travaillent davantage et sont les champions du travail rémunéré, devançant même les États-Unis. Leur charge totale de travail est d'ailleurs de cinq heures de plus par semaine que celle des travailleurs français ou américains.

Une définition culturelle des autres composantes du temps de travail

Dans les activités connexes au travail rémunéré, le temps de déplacement peut raisonnablement faire l'objet d'une mesure fiable. On y observe que, parmi les trois cas étudiés, les travailleurs américains consacrent généralement une heure de moins par semaine à cette composante, et même une heure et demie de moins que les travailleurs français. Mais comment se fait-il que la population américaine déclare neuf fois moins de temps que la population québécoise pour toute activité connexe hors déplacements (cinq fois moins qu'en France) ? La nomenclature utilisée ne peut être mise en cause, car les répondants n'en sont pas informés ; il s'agit d'une classification a posteriori que l'on a raffinée progressivement pour des besoins de mesures plus précises de certains aspects du temps de travail[1]. La

1. C'est tout le contraire qui se produit dans le cas des sondages portant sur la participation culturelle. Par exemple, il est évident qu'une question générale posée sur la fréquentation muséale donnera des taux plus faibles que si l'on pose plusieurs questions portant sur divers types de musées, en y ajoutant par exemple les sites historiques. Mais dans le cas des études d'emploi du temps, on ne demande pas aux informateurs s'ils ont fait une pause au travail, s'ils ont eu du temps d'attente, etc. On ne fait que catégoriser a posteriori, ordinairement à l'aide d'un logiciel assisté, les diverses réponses données.

définition culturelle du travail représente une explication possible. En résumant sommairement, on peut dire que lorsqu'un Américain se trouve sur les lieux de travail, quelle que soit l'activité précise à laquelle il s'astreint, celle-ci renvoie généralement à son travail rémunéré : ses pauses, ses attentes, ses repas sont compris dans sa représentation du travail pour lequel il est payé, alors que sans doute, pour un Québécois ou un Français, des distinctions s'imposent. En France, par exemple, il s'agit du seul des trois cas où les grèves et les activités syndicales font l'objet d'une catégorie distincte associée au travail, de même que *les pots*, alors que les enquêtes américaines parlent de « *eating and drinking as a part of job* ». Les institutions nationales de sondage se font ainsi en grande partie le relais de la représentation du travail rémunéré dominante.

LES ÉTUDES, L'ÂGE ET LE GENRE

Des différences importantes s'observent dans la durée du temps de travail selon que l'on est étudiant ou retraité, homme ou femme. Ainsi, malgré la généralisation du travail rémunéré chez les femmes, celles-ci consacrent en moyenne 12 % moins de temps que les hommes à cette activité, essentiellement à cause de leur surreprésentation dans le travail à temps partiel : c'était 20 % en 1992. Toutes les enquêtes d'emploi du temps illustrent le fait que la structure des temps sociaux diffère selon le genre. La situation québécoise est particulièrement significative de ce mouvement de quasi-généralisation de la présence des femmes sur le marché du travail, que l'on explique en partie par des politiques familiales et sociales parmi les plus généreuses en Amérique du Nord (congés parentaux, services de garde d'enfants à tarif réduit). Entre 1998 et 2010, les femmes ont connu une hausse de près de cinq heures de temps de travail, mais ont subi une chute de près de quatre heures de temps libre. Elles ont compensé l'impact du temps de travail par une diminution de leur temps libre et du temps consacré aux tâches domestiques, ce qui leur a permis de maintenir la durée de leur temps personnel et même d'accroître légèrement le temps de soins aux enfants.

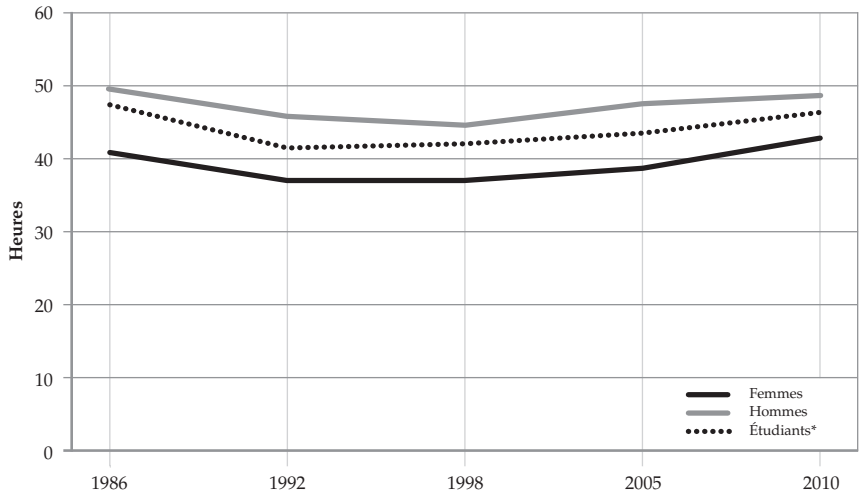
De toutes les catégories de population, ce sont les parents sur le marché du travail qui subissent le plus fortement les contrecoups de la hausse du temps de travail. Qu'on en juge : les mères actives consacrent environ 42 heures par semaine au travail, toutes activités confondues, soit cinq heures de plus qu'en 1998 ; elles jouissent maintenant du plus faible temps de loisir jamais mesuré dans les enquêtes canadiennes. Quant aux pères actifs, leur semaine de travail s'est stabilisée à environ 50 heures par semaine (toujours toutes activités confondues) et eux aussi jouissent du

plus faible temps de loisirs jamais mesuré. Si le fait d'avoir des enfants pouvait induire une certaine réduction du temps de travail au siècle dernier, ce n'est manifestement plus le cas en ce début de XXIe siècle.

Les étudiants ne sont pas en reste puisque si l'on cumule travail rémunéré et études, leur semaine de travail est même légèrement supérieure à celle de la seule population active, à raison d'environ 35 heures de temps consacrées aux études et de 11 heures consacrées au travail rémunéré en 2010. Il y a une vingtaine d'années, la durée réelle du temps d'étude était pratiquement identique, mais on consacrait 50 % moins au travail. La conclusion qui s'impose : les étudiants sont de plus en plus occupés non pas parce qu'ils étudient davantage, mais parce qu'ils travaillent davantage dans des emplois rémunérés.

Les personnes âgées de 55 à 64 ans consacrent maintenant 25 % de plus de temps au travail qu'il y a deux décennies. D'ailleurs, le taux d'activité est nettement à la hausse chez les personnes âgées entre 60 et 64 ans. Les données de Statistique Canada ne permettent pas une mesure satisfaisante de l'évolution du temps de travail en fonction de la scolarité puisque celle-ci fait appel à des catégories difficiles à transposer au Québec.

FIGURE 3.1
Temps hebdomadaire consacré au travail – toutes activités liées au travail –, population active âgée entre 18 et 64 ans et population étudiante – Québec, 1986-2010



* Pour les étudiants, il s'agit du cumul du travail rémunéré et des études.

Cependant, la plupart des travaux sur l'emploi du temps qui se sont penchés sur ce sujet précis en arrivent à la conclusion que l'accroissement du temps de travail s'est surtout porté vers les populations les plus scolarisées. Comme l'écrit Gershuny (2011, p. 209), « *most of the national groups with university-level education have increased the lenght of their working days* », ajoutant qu'il s'agit là d'une des principales tendances de nature socio-économique observable dans les comparaisons internationales. Les études menées à partir des données françaises en arrivent à la même conclusion (Chenu et Herpin, 2002).

L'ÉVOLUTION DES HORAIRES DE TRAVAIL

Les études d'emploi du temps permettent également de mesurer l'évolution des horaires de travail. Ceux-ci sont-ils de plus en plus irréguliers comme certains le pensent ? Le travail de nuit est-il en progression ? A-t-on de plus en plus d'heures brisées ? Or, contrairement à une idée largement répandue, la population sur le marché du travail qui bénéficie d'un horaire de jour est en progression depuis une dizaine d'années ; c'est d'ailleurs le fait de plus des trois quarts de la population active. Les horaires rotatifs sont même en légère régression ; dans ce dernier cas, on doit cependant faire remarquer que la majorité des travailleurs sur les quarts ont un horaire dit rotatif, soit environ 7 % de cette population, le quart de soir représentant présentement environ 4 % des travailleurs, le quart de nuit 2 %. Ce sont les plus jeunes qui travaillent le moins le jour ou sur des horaires flexibles. Les femmes sont moins nombreuses que les hommes à bénéficier d'horaires flexibles, mais ce sont également elles qui travaillent le moins sur les quarts de travail. Dans la même veine, les études de l'Institut de la statistique du Québec indiquent une tendance à la baisse des emplois dits atypiques depuis une vingtaine d'années[2].

Dans ces circonstances, étant donné la situation minoritaire des employés qui ne bénéficient pas d'un horaire normal de jour, on comprend que leur condition est jugée anormale et fait l'objet d'un stress important. Et ce, d'autant plus que la norme fordiste du temps de travail, telle qu'évoquée au chapitre précédent, fait en sorte que les durées socialement acceptables se doublent également d'une représentation des horaires considérés comme normaux. Mais au total, on peut conclure que, sur la longue durée, les horaires de travail demeurent relativement stables ; or, en considérant

2. Institut de la statistique du Québec, *Flash info*, octobre 2014, vol. 15, n° 3, 20 p.

TABLEAU 3.2
Horaires de travail, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1998-2010

	1998	2005	2010
Horaire de jour	73	74	77
Quarts ou horaire rotatif*	14	15	13
Autre**	13	11	10
Dont : horaire flexible	37	35	40

* Quart de soir, de nuit ou quart rotatif

** Heures brisées, travail occasionnel, horaire irrégulier

que le nombre total de personnes sur le marché du travail est en déclin, il est fort possible que les déplacements d'horaire n'affectent pas les mêmes catégories de travailleurs ni les mêmes champs d'activité.

LE TEMPS DE TRAVAIL COMME TEMPS PIVOT

Un autre intérêt des études d'emploi du temps est de pouvoir mesurer l'ensemble des temps sociaux de la vie quotidienne et d'établir à la fois la hiérarchie effective entre divers temps et l'influence de l'un sur l'autre. En effet, puisque l'on dispose d'une mesure standardisée des vingt-quatre heures de la journée, on peut observer les mouvements du temps. À leur manière, les études d'emploi du temps peuvent contribuer au débat sur la centralité du travail, sur la place relative qu'il occupe dans la vie quotidienne et sur l'éthos du travail (Mercure et Vultur, 2010), de manière limitée, il va sans dire, mais complémentaire et très significative. La situation observable au Québec sur près de vingt-cinq années nous servira d'exemple.

Ainsi, on peut observer que, entre 1986 et 2010, au total, il y a à peine 0,2 heure par semaine qui a été échangée, il en est de même pour la période comprise entre 1998 et 2010 pendant laquelle pourtant temps de travail et temps de loisir ont suivi des mouvements inverses très importants. C'est qu'au jeu des échanges de temps, seuls le temps de travail et le temps consacré à des soins personnels ont fait des gains hebdomadaires significatifs, le grand perdant étant le temps de loisir dans une proportion pratiquement équivalente à l'accroissement de travail. Le temps consacré aux tâches ménagères a connu un certain recul et, dans une moindre mesure, le temps consacré aux courses diverses et à la vie associative (tableau 3.3). On a bien l'illustration ici de la très grande sensibilité des temps sociaux par rapport au temps de travail.

TABLEAU 3.3
Échange de temps, population active âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1998-2010

	Les gagnants	Les perdants
Travail	4,4	
Soins personnels	1,5	
Soins aux enfants	0,2	
Éducation	0,1	
Associations		–0,5
Achats et services		–0,7
Tâches ménagères		–1,1
Loisirs		–4,1

Note : Entre 1998 et 2010, on consacre 4,4 heures de plus au travail et 4,1 heures de moins au loisir.

La littérature sociologique traitant des rapports entre le travail et les loisirs, tout particulièrement, a mis de l'avant un certain nombre d'hypothèses à ce sujet. Que ce soit celle de l'autonomie croissante des sphères du travail et du loisir[3], ou celle de l'indépendance finale du temps de loisir par rapport au temps de travail (Parker, 1983), celle du loisir comme compensation par rapport à un travail aliénant (on songe ici aux travaux de Georges Friedmann [1967]), ou celle, bien connue, de Joffre Dumazedier sur le loisir comme source de créations de valeurs nouvelles (1988). Sur la longue durée, il semble bien que cette diversité de rapports reflète bien l'évolution et la diversification mêmes qu'ont connues les sociétés contemporaines dans la structure des temps sociaux. Selon le niveau de vie, le cycle de vie ou le type d'emploi, par exemple, les rapports au travail et au loisir différeront et pourront être de l'ordre de la compensation ou de l'autonomie. Les études d'emploi du temps ne permettent toutefois qu'une mesure indirecte de l'évolution de ces rapports. Elles indiquent que quelle que soit la situation d'un individu, une partie des vingt-quatre heures de la journée est bien tributaire du temps pivot du travail. Mais elles mesurent très mal les rapports de signification et de valeurs qui en résultent, tout comme elles ont de la difficulté à rendre compte d'un phénomène de plus en plus marqué : la porosité des temps sociaux, l'effacement de certaines frontières entre travail, vie personnelle, vie familiale et temps libre (voir Pronovost, 1997, p. 325-331).

3. Il faut citer ici les travaux pionniers, majeurs et souvent cités de Harold Wilensky, 1960, 1964.

LA MESURE DU STRESS TEMPOREL

L'une des conséquences des analyses qui précèdent est la présence marquée de stress temporel. L'expression utilisée dans la littérature anglophone est *time crunch*. On a vu au chapitre premier (tableau 1.1) que la moitié de la population québécoise se déclarent tendues par manque de temps, que le quart de cette même population se considèrent comme des bourreaux de travail ; le tiers des répondants affirment même devoir réduire leurs heures de travail.

On y apprend aussi que les deux principales sources de stress sont, dans l'ordre, le travail et la famille, ce qui renvoie, comme j'en ferai état en conclusion, à deux grands ordres de préoccupation en matière d'aménagement du temps : l'organisation des horaires de travail et la demande de temps familial. D'ailleurs, sur dix questions se rapportant au temps (celles présentées au tableau 1.1), le tiers des répondants ont répondu de manière positive sur deux à quatre questions, autant de quatre à sept questions : telle est la mesure du *time crunch,* la contraction du temps. Sur la base d'un tel indice, on peut ainsi conclure qu'à peine 15 % de la population québécoise n'expriment aucune difficulté par rapport au temps, que le tiers des répondants semblent en léger stress temporel, autant peuvent être classés dans la catégorie des moyennement stressés et un peu plus de 30 % dans la catégorie des très stressés.

Ce ne sont pas seulement les adultes qui se déclarent en manque de temps. Dans une enquête auprès de jeunes de 11 à 15 ans que j'ai menée en 2005 (Pronovost, 2007, p. 31-32), un peu plus de la moitié d'entre eux répondaient « *quelquefois* » et « *souvent* » à la question « T'es-tu senti tendu par manque de temps ? ». Autant répondent qu'ils sont portés à réduire leurs heures de sommeil. Ces sentiments augmentent d'ailleurs avec l'âge. Les pourcentages que j'ai obtenus sont très près des résultats de l'enquête canadienne menée auprès de la population âgée de 15 ans et plus. Au jeu du temps, les adultes sont comme les enfants, ou vice-versa.

Il y a un noyau dur de 40 % à 50 % de la population qui expérimente dans toute son ampleur le stress du temps, qui crie famine. Cette population est relativement bien ciblée : bien scolarisée, en situation de mobilité professionnelle ascendante, aux postes de gestion. Les données indiquent que 6 % de plus de femmes que d'hommes se déclarent parmi les personnes les plus stressées, que l'on est beaucoup moins stressé si l'on a moins de 24 ans ou plus de 55 ans (dans une proportion qui va du simple au double) et que les actifs sont bien entendu les plus stressés. Au palmarès des personnes marquées plus fortement par le manque de temps, il faut ajouter les travailleurs du secteur des services, et tout particulièrement ceux dans

TABLEAU 3.4
Personnes les plus marquées par le manque de temps*

	%
Femmes	35
Hommes	29
Mères actives de 18 à 64 ans	45
avec enfants de 0-4 ans	61
Pères actifs de 18 à 64 ans	35
avec enfants de 0-4 ans	52
Âgés de 25 à 34 ans	46
Âgés de 35 à 44 ans	53
Actifs	40
Étudiants**	39
Retraités	6
Diplôme universitaire	38

* 31,9 % de la population dans un indice de stress temporel
** Taux plus élevé pour les étudiants de maîtrise et de doctorat
Source : Adapté de l'Enquête sociale générale 2010, cycle 24, de Statistique Canada.

le domaine de la santé, les professionnels ainsi que les gestionnaires. Mais ce sont surtout les parents sur le marché du travail avec de jeunes enfants qui sont les plus stressés parmi les stressés, à raison d'un taux deux fois supérieur à la moyenne générale.

CONCLUSION

En arriver à une mesure fiable de la durée réelle du temps consacré au travail pose des défis méthodologiques importants. Les perceptions se révèlent souvent approximatives, les mesures institutionnelles ne sont pas exemptes de biais méthodologiques voire culturels. Ce chapitre a cherché à illustrer que les études d'emploi du temps pouvaient procurer des mesures complémentaires significatives et apporter une certaine contribution à des débats importants : le temps de travail serait-il reparti à la hausse dans les pays industrialisés ? La civilisation des loisirs serait-elle en déclin ? Les activités connexes au travail, tels les déplacements, n'alourdissent-elles pas la charge réelle du travail ? Au vu de l'importance

du temps que les parents consacrent au travail, faut-il s'étonner des enjeux actuels autour de la question de la conciliation entre le travail, la famille et les activités personnelles ?

Bien entendu, les études d'emploi du temps ne mesurent que des quantités de temps consacrées au travail et à ses diverses composantes, elles ne peuvent faire l'économie d'études qualitatives sur le contenu des tâches, la satisfaction au travail, les représentations et les normes, les rapports entre le travail, la famille et les loisirs. Mais elles donnent un aperçu crédible de l'évolution des mouvements du temps. Elles permettent de reconnaître les travailleurs hors normes, ceux dont les heures sont les plus longues, ceux qui sont astreints à des horaires irréguliers et même d'en suivre les traces sur quelques décennies. Elles témoignent des effets de genre sur la composition des vingt-quatre heures de la journée. Elles étayent que le temps de travail représente bien le temps pivot de la vie quotidienne.

Chapitre 4

LE TEMPS PARENTAL SOUS TENSION

Si ce qui dure le plus est ce qui se recommence le mieux, nous devrions ainsi trouver sur notre chemin la notion de rythme comme notion temporelle fondamentale.
(Bachelard, cité dans Gonord, 2001, p. 194)

On a vu au chapitre précédent que les parents qui sont sur le marché du travail et qui ont de jeunes enfants s'avèrent deux fois plus stressés que la moyenne de la population. Malgré leurs limites, les études d'emploi du temps permettent de dresser un portrait significatif à la fois du temps quotidien des parents et de l'évolution du temps parental et du temps familial.

LE TEMPS DES MÈRES ET LE TEMPS DES PÈRES

De toutes les catégories de population, ce sont les parents sur le marché du travail qui subissent le plus fortement les contrecoups de la hausse du temps de travail. Qu'on en juge : les mères actives consacrent environ 42 heures par semaine au travail, temps de déplacement compris ; ce temps s'est accru de deux heures entre 1998 et 2005 et de trois heures depuis lors ; elles jouissent maintenant du plus faible temps de loisir jamais mesuré dans les enquêtes canadiennes. Au tournant du siècle, les gains en temps libre des femmes ont été rayés d'un seul trait, c'est là un retour d'une vingtaine d'années en arrière. Les travaux ménagers prennent moins de temps, mais le temps de loisir aussi ; en fait, les mères actuelles sur le

marché du travail bénéficient de moins de temps de loisir que celles d'il y a une trentaine d'années. Quant aux pères actifs, leur semaine de travail s'est stabilisée à environ 50 heures par semaine (toujours déplacements compris) et eux aussi jouissent du plus faible temps de loisir jamais mesuré. Seule note positive dans leur cas : ils ont réussi à accroître d'une heure par semaine le temps qu'ils consacrent à l'activité sportive. Malgré toutes les contraintes que les parents subissent, on remarquera l'effort récent consenti pour accroître le temps consacré aux enfants, de deux heures pour les pères, d'une heure pour les mères. Une section de ce chapitre y est consacrée.

TABLEAU 4.1
Budget-temps hebdomadaire chez les mères, quelques grands groupes d'activités, population active âgée de 18 à 64 ans* – Québec, 1986-2010

	1986	1992	1998	2005	2010
Travail**	39,8	36,4	37,1	39,3	42,2
Travaux ménagers	17,5	17,0	16,8	17,9	15,2
Soins personnels***	18,0	18,1	14,9	15,4	16,9
Soins aux enfants	5,8	7,1	6,4	6,0	7,1
Loisirs	23,2	23,8	27,8	23,5	22,1

* 15 à 64 ans en 1986
** Travail = toutes activités liées au travail, déplacement compris
*** Soins personnels = hors sommeil

TABLEAU 4.2
Budget-temps hebdomadaire chez les pères, quelques grands groupes d'activités, population active âgée de 18 à 64 ans* – Québec, 1986-2010

	1986	1992	1998	2005	2010
Travail**	52,5	44,3	44,8	50,4	50,5
Travaux ménagers	6,9	9,9	12,0	11,5	10,5
Soins personnels***	16,9	18,1	15,0	15,1	15,1
Soins aux enfants	3,1	4,9	5,3	4,4	6,6
Loisirs	28,5	28,5	29,8	26,5	25,5

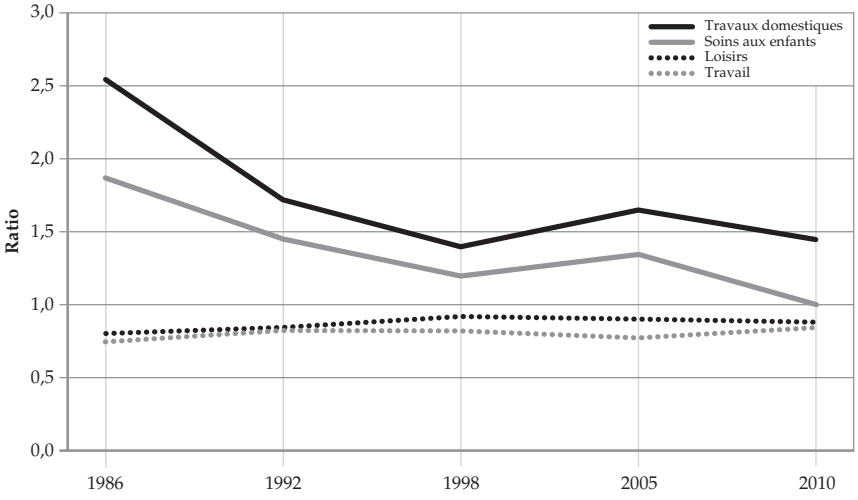
* 15 à 64 ans en 1986
** Travail = toutes activités liées au travail, déplacement compris
*** Soins personnels = hors sommeil

Ces données ne font que confirmer des tendances bien étayées. Plus les femmes sont présentes sur le marché du travail, plus elles doivent composer avec leurs autres temps quotidiens, l'essentiel des contraintes se portant sur une diminution des travaux ménagers et du temps consacré au loisir ; leur temps personnel (soins personnels ou médicaux, sorties, etc.) a aussi été affecté, mais il tend à demeurer stable depuis une dizaine d'années. Quant aux pères, la durée totale du temps qu'ils consacrent au travail a tendance à se stabiliser (autour de 50 heures par semaine, ne l'oublions pas, en incluant les déplacements), mais leur participation aux tâches domestiques a tendance à être toujours inférieure à celle des femmes, même si, dans ce cas, il faut reconnaître certains progrès, puisque l'écart a diminué de moitié… en une vingtaine d'années, encore qu'il se soit contracté récemment.

En serait-on à la parité dans le partage des tâches domestiques, des soins aux enfants et de la durée du travail ? Elle se dessine certes en ce qui concerne les soins aux enfants, une demi-heure sépare les deux parents en 2010, c'était presque trois heures en 1986. Mais depuis une dizaine d'années, c'est le statu quo autour du partage des tâches domestiques, les mères consacrant 50 % de plus de temps que les pères à cette activité, c'était trois fois plus en 1986. Pour ce qui est du temps consacré au travail ou au loisir, on constate une relative constance dans la disparité hommes-femmes, celles-ci y consacrant 80 % du temps des hommes. Cependant, si l'on additionne la charge totale de travail (travail rémunéré, tâches domestiques et soins aux enfants), les hommes ont généralement une charge totale de deux à trois heures de plus, essentiellement parce que leur semaine de travail rémunéré est plus longue et que l'on se dirige vers la parité quant aux soins aux enfants. Autrement dit, la répartition des responsabilités parentales entre les mères et les pères a eu tendance à peu bouger au cours des dernières décennies, le modèle dominant demeurant une présence accrue des hommes sur le marché du travail et un surinvestissement féminin dans les tâches domestiques ; seuls les soins directs aux enfants tendent à échapper à cette disparité stéréotypée.

Un autre regard peut être jeté sur la structure du temps quotidien selon l'âge des enfants dans la famille. Ici, quelques tendances très nettes se dessinent. La durée du temps de travail n'est pas en cause, puisque les différences ne sont pas vraiment majeures quel que soit l'âge des enfants. C'est plutôt à l'extérieur du temps de travail que l'emploi du temps diffère de façon remarquable. La première observation porte sur le temps consacré aux soins aux enfants, lequel diminue de manière constante à mesure que les enfants vieillissent. Ce sont les parents dans la tranche d'âge de 25-34 ans qui consacrent le plus de temps à leurs enfants, ce sont les plus stressés comme on l'a vu au chapitre précédent. Si les enfants prennent

FIGURE 4.1
Rapport femmes/hommes des parents sur le marché du travail, âgés de 18 à 64 ans, pour certains groupes d'activités – Québec, 1986-2010



Note : En 2010, les pères consacraient 93 % du temps que les mères consacrent aux soins aux enfants, rapport de 1,1 alors qu'en 1986 les mères y consacraient presque deux fois plus de temps, rapport de 1,9. Le temps de loisir ou celui du travail des mères représente 80 % de celui des pères (rapport de 0,8).

de l'âge, le temps de loisir des parents augmente. Or le temps de loisir ne s'accroît pas au même rythme que la décroissance du temps consacré aux enfants avec l'avancée en âge : temps personnels, sommeil, activités éducatives, tout particulièrement, sont également liés à la même tendance. Comme on l'a souvent démontré, le temps parental, tout autant que le temps de travail, représente bien un temps pivot qui influence les autres temps quotidiens.

Des stratégies différentes semblent utilisées, si l'on compare les familles ayant des enfants de 4 ans ou moins à celles qui ont des enfants de 5 à 12 ans : les premières diminuent leurs temps personnels, le temps consacré aux tâches domestiques, à la vie associative et aux activités éducatives, pour consacrer plus de temps à leurs enfants… et au sommeil. Quant aux familles ayant des enfants de 5 à 12 ans, ce sont elles qui travaillent le plus, qui écourtent le plus leur temps de sommeil, renouent avec la vie associative et consacrent le plus de temps aux activités sportives : dans

ces deux derniers cas, la présence des enfants explique sans doute de tels phénomènes. À l'exception des soins aux enfants, la structure des temps sociaux est assez semblable chez les familles ayant des enfants de 5 à 12 ans ou de 13 et 14 ans ; cependant, se dessine déjà ce mouvement d'accroissement du temps de loisir et du temps consacré aux activités culturelles.

Les familles ayant des enfants de 15 ans et plus présentent un emploi du temps peu caractéristique d'une population plus âgée. Elles travaillent presque autant que les familles ayant des enfants plus jeunes, dorment moins, n'accroissent pas le temps consacré aux médias, diminuent même celui consacré aux travaux ménagers. Elles semblent profiter de leur nouvelle situation parentale, essentiellement une diminution marquée des soins aux enfants, pour accroître le temps consacré aux activités culturelles, aux repas au restaurant et aux soins personnels ; de plus, elles reprennent le temps qu'elles avaient dû diminuer pour les achats et services et la vie associative ; libérées de certaines contraintes familiales, elles en profitent pour mener une vie culturelle et sociale plus intense.

LE TEMPS PARENTAL ET LE TEMPS FAMILIAL

Les constatations qui précèdent ont également des conséquences sur le temps parental. Aux fins de ce texte, en m'inspirant des travaux menés par Suzanne Bianchi aux États-Unis, j'utilise deux mesures complémentaires. Il y a le temps que les parents consacrent à des soins donnés à leurs enfants (p. ex. pour l'hygiène, l'éducation, le jeu), que l'on peut appeler temps de soins ou temps primaire : en ce cas, on s'occupe directement de l'enfant. Il y a également le temps que l'on passe avec les enfants, dans le cadre d'activités communes (p. ex. prendre un repas, faire des courses, regarder ensemble la télévision ou participer à une activité culturelle ou sportive) : on peut le dénommer « temps interactif » ou « temps secondaire ». L'addition de ces deux mesures donne le « temps parental total ».

En référence au tableau 4.3, après une remontée chez les hommes, au point qu'une certaine convergence se dessinait avec le temps parental des femmes, on a constaté un mouvement de fluctuation en ce début de siècle : un déclin très net du temps consacré aux enfants chez les parents au début du XXIe siècle, sans doute lié à l'accroissement assez important et rapide du temps de travail, suivi d'une remontée depuis lors (au Québec comme au Canada). Cette tendance ne semble pas avérée aux États-Unis, dont les parents seraient davantage présents auprès de leurs enfants, mais il peut y avoir quelques problèmes de mesure pour une comparaison plus

stricte[1] (Bianchi, 2006). Par rapport au temps consacré aux soins, le mouvement est plus accentué en ce qui concerne le temps d'interaction, très souvent des activités de loisir. En d'autres termes, face aux contraintes du travail ou de leurs autres tâches, les parents tendent à résister fortement à la diminution du temps qu'ils consacrent directement aux soins et à l'éducation des enfants, compressant au besoin d'autres activités communes, quitte parfois à recourir à des services spécialisés pour les activités culturelles ou sportives de leurs enfants (cours de toutes sortes, camps de vacances, etc.). Suzanne Bianchi note également que les parents américains ont cherché à transformer certaines activités qu'ils pratiquaient seuls, en couple ou avec d'autres adultes, pour des activités familiales avec les enfants, d'autant plus que leur métier de parent a été l'objet d'un choix explicite et que l'on n'hésite pas à y investir plus de temps (2006, p. 87).

Il en va de même pour la sociabilité familiale (temps total passé en compagnie des enfants et du conjoint). Après s'être contractée au tournant du siècle, elle repart à la hausse depuis 2005, et ce, malgré la pression accrue du temps de travail chez les parents. Certes au total, toutes catégories de population confondues, on passe moins de temps en famille puisqu'il y a de plus en plus de familles sans enfant, plus de personnes seules ou âgées. Mais chez les parents vivant avec leurs enfants, la sociabilité familiale gagne du terrain, s'accroissant en cinq ans de 18 % chez les hommes et 14 % chez les femmes. Tous parents confondus, on passe en moyenne cinq heures par jour en famille, essentiellement autour des repas, d'activités de loisir communes et du temps télévisuel. La sociabilité familiale est essentiellement une sociabilité qui se nourrit du temps de loisir (Lesnard, 2009).

Il va sans dire que le temps parental est le plus élevé lorsque les enfants sont plus jeunes. Les études d'emploi du temps sont très claires à ce sujet ; par exemple, les parents consacrent environ cinq fois plus de temps à leurs enfants âgés de moins de cinq ans qu'à leurs enfants plus vieux et demeurent en leur compagnie deux fois plus longtemps.

On constate encore que les parents québécois sont maintenant plus présents auprès de leurs enfants que leurs homologues canadiens. Ainsi le temps total que les pères québécois consacrent à leurs enfants est maintenant

1. Les mesures américaines faites par Bianchi comprennent également le temps consacré à des activités secondaires avec les enfants, par exemple déclarer comme activité principale que l'on prépare le repas tout en ajoutant converser avec les enfants, mais Statistique Canada n'a pas retenu cette mesure ; en conséquence, les données américaines donnent des résultats plus élevés si l'on additionne le temps pour les soins primaires et les activités secondaires, mais les données canadiennes donnent des résultats plus élevés pour le temps avec les enfants (lequel peut parfois comprendre l'équivalent d'une activité secondaire, par exemple regarder la télévision tout en discutant avec les enfants).

plus élevé que celui observé chez les pères canadiens. Il en est de même pour les mères québécoises, championnes du temps parental. Il faut encore ajouter que ce sont les parents plus scolarisés qui consacrent le plus de temps à leurs enfants ; ce sont pourtant ces parents qui ont vu leur temps de travail s'accroître et s'alourdir leurs responsabilités professionnelles.

Dans un tel contexte, on rappellera que le stress temporel est le plus important chez les mères sur le marché du travail ayant de jeunes enfants elles sont suivies des pères ayant les mêmes caractéristiques (tableau 4.3). Les personnes en mal de temps sont les parents ayant de jeunes enfants, plus nombreux d'ailleurs sur des horaires non standard. On se doute bien que les questions de conciliation famille-travail se trouvent au cœur de leurs préoccupations, et que les stratégies mises en œuvre par les parents s'appuient sur la nature de leur accès au marché du travail et sur un partage des responsabilités professionnelles et familiales en fonction des possibilités de synchronisation ou non de leurs horaires respectifs.

Les tensions entre les temps sociaux ne peuvent être aussi manifestes. Il y a d'abord une tension entre le temps de travail et le temps familial et, à ce jeu, le temps de travail représente une donnée objective contribuant pour l'instant aux fluctuations observées du temps parental, principalement le temps d'interaction avec les enfants dans des activités communes. On observe encore une tension entre la réalité objective du travail et l'éthos du temps libéré ; encore ici, le temps libre a été sacrifié sur l'autel du travail. Autre signe des temps, n'a cessé de croître cette tension entre le temps familial et le temps personnel, entre la réalité des tâches domestiques et des responsabilités familiales et la recherche du temps pour soi, notamment chez les femmes.

On peut s'interroger si la structure familiale influence le temps parental et le temps familial. Y a-t-il des différences notables selon qu'il s'agisse d'une famille biparentale intacte, d'une famille recomposée ou d'une famille monoparentale ? De façon générale, on dira que le temps familial et le temps consacré aux enfants sont généralement deux fois plus élevés dans les familles dites intactes. Des différences apparaissent cependant selon l'âge des enfants. Si ce sont les membres de familles monoparentales qui consacrent le plus de temps à leurs enfants âgés de moins de 5 ans (ce qui peut s'expliquer en partie par le fait que l'on y trouve plus de parents à la maison plutôt qu'au travail), ce sont plutôt les familles intactes qui consacrent le plus de temps à leurs enfants jusqu'à l'adolescence, tant en matière de soins que de présence ; il en est de même pour la mesure du temps familial. On peut donc dire qu'avant la période scolaire, les familles monoparentales semblent être plus présentes auprès de leurs jeunes enfants, mais que si l'on tient compte de la période de l'entrée à

TABLEAU 4.3
Temps parental consacré aux enfants et temps familial en heures par semaine et selon le sexe, population active sur le marché du travail âgée de 18 à 64 ans – Québec, 1986-2010

	Hommes	Femmes
1. Soins aux enfants		
parents 1986	3,1	5,8
parents 1992	4,9	7,1
parents 1998	5,3	6,4
parents 2005	4,4	6,0
parents 2010	6,6	7,1
2. Temps total avec les enfants (temps de soins et temps interactif)		
parents 1986	23,6	27,7
parents 1992	22,7	26,8
parents 1998	22,6	24,1
parents 2005	19,7	23,8
parents 2010	23,2	27,1
3. Temps familial**		
parents 1992	41,3	40,8
parents 1998	42,3	40,2
parents 2005	38,1	38,7
parents 2010	40,0	43,0

* 1986 : population âgée de 15 à 64 ans

** Toute activité quotidienne réalisée en compagnie de l'un ou l'autre membre de la famille sans double compte. Les données de 1986 ne sont pas comparables.

l'école et celle de l'adolescence, les familles intactes maintiennent nettement une présence plus soutenue après de leurs enfants et les familles recomposées le moins. Mais au total, c'est moins la structure familiale elle-même que l'âge des enfants qui explique les écarts ; par exemple, la structure de la famille explique environ 15 % des écarts observés, mais près de 40 % de la variance s'explique simplement par l'âge des enfants. Les études sur la réussite scolaire, les valeurs des jeunes, leurs attitudes à l'égard de l'environnement, le développement des habitudes de lecture confirment ce fait : c'est bien la qualité de la présence parentale qui compte le plus (voir Pronovost 2013a, 2013b). D'ailleurs, les parents valorisent moins la durée totale de leur présence avec leurs enfants que la qualité du temps qu'ils passent ensemble.

QUELS SCÉNARIOS POUR L'AVENIR[2] ?

À l'examen des cinq enquêtes canadiennes disponibles, l'élaboration de scénarios représente un véritable défi, la plupart des tendances passées ayant été souvent inversées, comme on l'a vu pour les deux dernières enquêtes menées en 2005 et 2010. Il faut tenir compte du fait que l'on a ici affaire à des temps longs, qui se modifient lentement. Par exemple, chez les mères sur le marché du travail, leur temps de travail s'accroît d'environ deux heures par semaine tous les cinq ans depuis 1998 alors que le temps consacré aux enfants a décru d'une heure par semaine entre 1992 et 2005 avant de reprendre cette heure en moins de cinq années depuis lors.

Pour les seules fins de discussion, je propose trois futurs possibles, basés sur les hypothèses suivantes :

- Soit l'accélération des tensions entre les temps, marquée notamment par un temps de travail de plus en plus contraignant, qui impose une chute continue du temps libre et du temps parental.
- Soit le réalisme du statu quo, en vertu duquel la situation actuelle se stabilise, les parents doivent composer avec des tensions importantes.
- Soit le refus des nouveaux rythmes imposés par le temps de travail et la volonté de préserver un temps parental ou familial plus important, quitte à diminuer la présence sur le marché du travail ou s'imposer des contraintes personnelles.

Il va sans dire que l'on peut aussi envisager une infinité de scénarios intermédiaires, mais les trois scénarios retenus sont suffisamment explicites pour permettre de songer à toutes les nuances possibles.

Le scénario noir des parents débordés

L'un des scénarios possibles suppose que la durée du temps de travail continuera d'augmenter, dépassant 52-53 heures par semaine chez les pères, et 42-44 heures par semaine chez les mères. Dans une telle situation, la chute du temps parental devient inexorable, les pères pouvant ne consacrer que quelques heures par semaine à leurs enfants. Il demeure incertain si les parents pourront contenir la décroissance de leurs temps libres. Les

2. Version légèrement modifiée de Pronovost, 2008, p. 195-210.

conséquences sont faciles à prévoir : les problèmes de conciliation famille-travail prennent de l'ampleur, le stress parental s'accentue, les parents demeurent insatisfaits, mais impuissants face à leurs responsabilités, la désynchronisation des temps parentaux s'amplifie.

Le scénario gris des parents réalistes

Dans un tel scénario, on fait l'hypothèse que la situation actuelle tend à se stabiliser ; le temps de travail est contenu ; c'est le statu quo sur tous les fronts. Si la durée hebdomadaire du travail bouge peu, les parents pourront en profiter alors pour stabiliser, puis accroître le temps qu'ils consacrent à leurs enfants, sans doute en réduisant le temps qu'ils consacrent aux tâches domestiques. Ils pourront même se permettre de une à deux heures additionnelles de temps libre dans un calendrier serré de leurs activités quotidiennes. Il est possible ici que les jeunes familles soient celles qui résistent le plus fortement au scénario noir évoqué, provoquant un certain confinement dans le statu quo.

Le scénario des parents engagés

Ce troisième scénario, nettement plus optimiste, sans que l'on puisse établir qu'il demeure improbable, repose sur l'hypothèse du refus de la situation actuelle, d'une sorte de révolte des parents face aux contraintes de plus en plus fortes du marché du travail. On n'accepte plus que les responsabilités familiales et que le temps libre soient ainsi sacrifiés sur l'autel du travail. On refuse donc les heures supplémentaires et les longues journées de travail. On exige des mesures accrues de conciliation famille-travail, on cherche à éroder le temps de déplacement, les parents deviennent de plus en plus insoumis sur les heures de travail désynchronisées et le travail atypique. On parvient à fort prix à inverser la tendance et à accroître le temps consacré aux enfants, tant chez les pères que chez les mères. Les pères parvenant à contenir puis diminuer leur temps de travail, le partage des tâches domestiques devient progressivement plus égalitaire entre les hommes et les femmes. Le temps libre recommence à croître et, encore ici, on vise une certaine parité entre les parents.

CONCLUSION

L'évolution des temps sociaux représente un indicateur très significatif des grandes tendances des sociétés contemporaines. Elle nous renseigne sur le poids du travail comme temps pivot des autres temps. Elle nous indique combien le temps parental est tributaire du temps de travail et de son contenu. Elle représente une véritable mesure des difficultés de

synchronisation et d'harmonisation des horaires des membres d'une même famille. Si l'entreprise représente un acteur-clé dans la possibilité ou non d'atténuer les tensions actuelles qui se portent sur les parents, par exemple par des mesures plus ou moins audacieuses de conciliation famille-travail, l'attitude des futurs parents, dans les nouvelles jeunes familles peut s'avérer déterminante. Avec la pénurie annoncée de main-d'œuvre à l'horizon, les parents relativement scolarisés détiennent une partie de la clé du futur de la société québécoise.

Mais ces parents sont aux prises avec des défis importants : concilier travail, vie familiale, vie personnelle et loisirs. Les jeunes parents sont les plus stressés d'entre les stressés. Ils troquent les loisirs et le temps personnel pour du temps parental. Ils assistent moins à des spectacles et voient leur univers social se rétrécir. Il est donc naturel qu'ils évoquent explicitement les compromis à faire. Ceux-ci portent sur une restriction des activités et des sorties ; cela est vécu avec regret. Il leur arrive de troquer les sorties en salle pour du cinéma maison, ou encore de se permettre une sortie pendant le temps où les enfants sont à la garderie plutôt qu'en soirée. Nombreux sont ceux qui déclarent limiter, voire abandonner les activités auxquelles ils étaient habitués. Généralement, on souhaiterait être plus actif, aller plus souvent au musée ou au cinéma par exemple, mais les responsabilités parentales ont raison de telles aspirations. Cela va jusqu'à délaisser des activités pratiquées de longue date. Il est aussi question des restrictions associées au coût des activités ; ces jeunes familles sont en début de carrière et très consciemment se privent de certains plaisirs pour faire face à leurs responsabilités financières accrues (voiture, logement, frais occasionnés par la venue des enfants, etc.). La majorité des parents sont soucieux de pratiquer des activités avec leurs enfants.

Indéniablement, les responsabilités parentales et professionnelles infléchissent les choix d'activités de même que les motivations qui leur sont associées. Si la génération actuelle de jeunes parents a moins de temps de loisir que les couples sans enfants ou les aînés, cela n'est pas nécessairement vécu de manière négative, plutôt comme une salutaire nécessité en regard de leur rôle de parents soucieux de bien éduquer les enfants en tenant compte de leurs intérêts de loisir et de participer avec eux à leurs premières incursions dans le champ sportif et culturel.

Mais cela n'est pas toujours vécu de manière positive par certains parents. Les nécessaires compromissions, certaines difficultés financières, l'importance de la tâche éducative peuvent devenir difficiles à supporter. Ce n'est pas un hasard si les premières ruptures familiales s'observent chez les couples avec de jeunes enfants. Sans la présence de solidarités familiales, communautaires ou intergénérationnelles, des drames peuvent se jouer.

Chapitre 5

UNE PAUSE DANS L'ÉVOLUTION DU TEMPS DE LOISIR

En forçant un peu les choses, les Grecs avaient la morale de leurs loisirs comme nous avons celle de nos journées de huit heures.
(Camus, 1964, p. 85)

De bons esprits raisonnent sur la société comme si la notion de loisir n'existait pas.
(Dumazedier, 1962, p. 17)

L'une des approches les plus classiques qu'ait empruntée la sociologie du loisir pour traiter de la spécificité de son champ d'études a été par la notion de temps, mais surtout de temps libre. Sommairement, on peut distinguer deux grandes approches : une perspective sociohistorique de longue durée ; une approche mettant l'accent sur les caractéristiques propres du temps présent consacré au loisir.

La première perspective s'appuie sur une approche sociohistorique de plus ou moins longue durée qui veut expliquer la formation du loisir moderne par un processus de différenciation structurelle des temps sociaux. L'hypothèse centrale est en effet que le temps de loisir a été l'objet d'une différenciation progressive depuis la révolution industrielle. Le temps de loisir, le temps libre serait ainsi une catégorie de temps social résultant du réaménagement progressif des temps hors travail en fonction de la centralité croissante du temps industriel. On reconnaît ici l'importance

des thèses de E.P. Thompson (voir le chapitre 1). L'introduction progressive du temps industriel (avec ses corollaires : régularisation du temps de travail, division du travail, discipline du temps de travail) a fait en sorte que des conceptions marchandes du temps ont mené à restructurer autour du temps pivot du travail l'ensemble du rythme de la vie en société, à tel point que la vie religieuse et familiale, le sommeil même en seront profondément affectés. La mesure du temps de travail a eu comme contrepartie de départager plus formellement le temps pour l'employeur et le reste du temps quotidien affecté aux soins personnels ou aux activités familiales par exemple. Le temps libre est progressivement devenu un temps résiduel, à la marge du temps de travail, résultant d'une simple opération de soustraction. Une telle catégorie de temps a été indistinctement associée au début de l'industrialisation au repos, à la récupération physique, au divertissement et à l'éducation. Cela est très clair dans les premières revendications ouvrières autour de la réduction du temps de travail. Le droit à la paresse a même été invoqué par Lafargue dès la fin du XIX^e siècle. Mais, au dire de Georges Friedman (1971), jusque dans la décennie de 1960, le travail en miettes ne produisait que des loisirs de compensation, voire de récupération. Sa dépendance par rapport au temps de travail était davantage synonyme d'aliénation que de liberté.

Une deuxième perspective s'est progressivement développée, surtout à partir de la deuxième moitié du XX^e siècle, ce temps libre a fait l'objet de valorisations, disons positives. Plutôt que d'en faire un simple dérivé du travail, on a cherché à en étudier la nature, le contenu et la signification. Il faut citer ici les travaux pionniers de Joffre Dumazedier. Prenant appui précisément sur les études d'emploi du temps qui illustraient la diminution régulière du temps consacré au travail, nouveau temps disponible se reportant presque exclusivement sur des activités sociales, personnelles, familiales, Dumazedier a tenté de décrire les caractéristiques et les fonctions du temps de loisir (caractères libératoires, désintéressés, hédonistiques et personnels, 1966). Plus encore, il a affirmé que la production de nouvelles valeurs tenait davantage de nos jours à l'importance accordée au loisir qu'à la place du travail dans nos vies (1998).

Naturellement, les situations historiques sont plus complexes et elles varient grandement selon les contextes nationaux. Mais il n'est pas exagéré d'avancer qu'une partie de l'étude du loisir s'est appuyée sur la sociologie des temps sociaux et que ses fondements empiriques étaient trouvés précisément dans les études d'emploi du temps. C'est la discussion autour des rapports empiriques et théoriques entre le temps de travail et le temps libre qui a cependant suscité les plus importants débats, d'autant plus que n'a jamais été véritablement réglée, comme on le verra, l'adéquation fréquente entre ce qui relève du loisir et ce qui relève du temps libre. De

même, quand l'étude du loisir s'est portée sur ses fonctions, finalités, valeurs, significations, le recours aux données empiriques des études d'emploi du temps a vite été délaissé. Peut-être un peu trop rapidement d'ailleurs, car les références aux études d'emploi du temps ont été de plus en plus clairsemées en sociologie du loisir (sauf quand la tendance à l'accroissement du temps de loisir se poursuivait), alors que de profondes inégalités perduraient entre les générations et les âges de la vie, que la demande de temps personnel et familial s'affirmait de plus en plus clairement et qu'avec la révolution numérique la porosité des temps sociaux devenait presque la norme.

LA MESURE DU TEMPS DE LOISIR DANS LES ÉTUDES D'EMPLOI DU TEMPS

Le temps consacré au loisir n'a pas toujours fait l'objet d'une mesure uniforme dans les études d'emploi du temps. De nombreuses ambigüités s'y sont manifestées dès le départ. Reprenant à son compte des distinctions en usage depuis longtemps, John Robinson (Robinson et Godbey, 1999) écrit qu'il « est important de distinguer entre le temps libre (*free time*) et le loisir (*leisure*), car, de nos jours, le terme "loisir" renvoie à une période de temps consacrée à des activités de nature volontaire et agréable ; alors que le temps libre (*free time*) consiste en des activités considérées comme moins essentielles à la survie quotidienne » (p. 123-124). En fait, ajoute-t-on, l'industrialisation a fait du travail une activité structurée et contrainte, le reste a été considéré comme libre. Les auteurs reprennent ici une distinction typique des *recreation studies* américaines. En référence à une longue tradition de recherche remontant jusqu'au début du xx^{e} siècle, on cible d'abord une catégorie de temps résiduel, le *free time*, dont la consonance avec l'évolution de la société américaine était très forte (progrès technologique, créations de parcs naturels, etc.). Puis on ajoute, comme le fait Robinson, que l'ensemble du *free time* n'est pas réductible au loisir : seul le temps consacré à des activités expressives, culturelles ou autres, permettant l'épanouissement individuel et le développement des collectivités est ici associé au loisir dont le terme premier a été celui de *recreation*. D'où cette notion importante de *recreation movement*, renvoyant au mouvement historique de création de parcs urbains ou nationaux, de centres communautaires, de centres pour jeunes, etc. (Pronovost, 1983, p. 107-116).

Ce genre de distinctions, fortement inspirées de la tradition américaine des études du loisir, parcourt les études d'emploi du temps, mais sans vraiment faire l'objet de considérations approfondies ni de véritables retours critiques.

L'ouvrage classique de Szalai (1972) en représente une illustration. Dans cette aventure internationale, il fallait bien en arriver à un certain consensus pratique sur le libellé des activités quotidiennes et leur regroupement en grandes catégories. On y voit à l'œuvre déjà un regroupement des vingt-quatre heures de la journée en dix grandes catégories (travail, tâches domestiques, etc.). De ces dix catégories, le *free time* regroupe la moitié des rubriques : celles portant respectivement sur l'éducation, la vie associative, l'assistance à des spectacles (« *Spectacles* », « *Entertainment* », « *Social life* »), le sport (« *Sport and active leisure* », qui est dénommé « *Recreation* » dans les publications de John Robinson), les communications (qualifiées de « *Passive leisure* » chez Szalai). Robinson rappelle que Szalai a aussi parfois fait appel à une définition encore plus large comprenant quelques codes renvoyant tout particulièrement à certaines activités avec les enfants (lecture, jeux) ainsi qu'aux repos durant la journée (Robinson *et al.*, 1988, p. 60).

Quel que soit leur label, ce regroupement en grands groupes d'activités quotidiennes fait partie de la culture scientifique des études d'emploi du temps. Le *free time* se décline en une multitude de sous-catégories, parfois relativement neutres, parfois renvoyant nettement à des jugements de valeur (notamment sur la nature active ou passive de l'activité). Dans la tradition anglo-saxonne, peu de travaux y échappent.

On prendra encore l'exemple des travaux bien connus de Jonathan Gershuny (2000). Étant donné la diversité des enquêtes regroupées dans la base de données de la Multinational Time Use Study, et en raison du fait que cette base de données comprend des enquêtes aux codes moins sophistiqués remontant jusqu'aux années 1960, on s'est employé à regrouper les activités quotidiennes de loisir sous de grandes rubriques du genre « *Out-of-home leisure* », « *TV and radio* », « *Other home leisure* »[1]. À titre informatif, on mentionnera également les propositions d'Eurostat et des Nations unies[2], quoique ces propositions reprennent souvent de manière quelque peu différente des labels que l'on retrouve ailleurs (*hobbies, social life, entertainment*, etc.) et se soucient bien entendu d'y ajouter des codes renvoyant à des activités nouvelles (comme les jeux vidéo).

On constate ainsi que la codification de ce qu'il faut entendre par loisir, *recreation*, *free time* a fait l'objet de nombreuses propositions dans les différentes enquêtes. Par-delà certaines dénominations faisant nettement appel à des jugements de valeur (du genre passif, actif), on constate de nombreux va-et-vient, même si – on en conviendra – les mots pour le dire

1. Le site de la MTUS propose un regroupement en 69 activités, dont encore la moitié renvoie à des activités de loisir.
2. Site de l'Eurostat : <https://www.h2.scb.se/tus/tus/>. Site des Nations unies : <http://unstats.un.org/unsd/cr/registry/regcst.asp?Cl=231&Lg=1>.

sont parfois très diversifiés : aux États-Unis, les activités culturelles sont regroupées dans la catégorie *Socializing, Relaxing and Leisure* et l'activité sportive se situe dans la catégorie *Recreation* ; la lecture est régulièrement associée à une activité purement passive. Les enquêtes françaises, pour leur part, distinguent entre temps de loisir, temps de sociabilité et temps libre (loisirs et sociabilité) (Ricroch et Roumier, 2011). Plus récemment, les enquêtes américaines distinguent *Socializing Relaxing and Leisure* et *Sport, Exercise and Recreation* (Horrigan et Herz, 2004) ; le grand soin apporté à rendre opérationnelles les enquêtes récentes – il aura fallu douze ans – a conduit les responsables à reconnaître que « les comparaisons internationales à des niveaux trop détaillés n'est pas possible » (*ibid.*, p. 14). On devra donc s'en tenir à quelques rubriques plus générales suscitant le moins de difficultés de comparaisons.

Sans trop forcer la note, on peut conclure de ce très bref survol que les études d'emploi du temps se sont attachées à bien mesurer les vingt-quatre heures de la journée, y compris le temps consacré au loisir, en diversifiant ou raffinant de plus en plus leur nomenclature, mais sans véritable cadre sociologique du loisir, sinon une opposition binaire entre travail (contraint) et activités libres ; la distinction entre le *free time* et le loisir n'est pas toujours très nette, les deux étant facilement assimilés, la première renvoyant au cadre temporel des activités de loisir. Même si on les retrouve, encore de nos jours, les nomenclatures faisant appel à divers qualificatifs ne résistent pas à une analyse sociologique élémentaire. Ce n'est donc pas du côté de ce qui est défini ou non comme loisir qu'il faut reconnaître l'apport décisif des études d'emploi du temps à l'étude du loisir (on se serait bien passé des qualificatifs associés), les taxonomies utilisées ne pouvant prétendre au statut de catégories sociologiques. On doit plutôt mettre l'accent sur les qualités méthodologiques de la mesure du temps quotidien : on a ici affaire à une très longue et très forte tradition internationale de recherche, alimentée de travaux empiriques et critiques de grande qualité, que plusieurs pays ont intégrés dans leurs sondages nationaux (Chenu et Lesnard, 2006), le plus récent en date étant leur prise en charge par le Bureau of Labor Statistics aux États-Unis.

Si donc il faut être prudent dans l'analyse des données tirées des études d'emploi du temps en ce qui concerne la nature et la signification des activités quotidiennes, leur libellé plus ou moins crédible, la place réelle de ce qui est libre ou pas, contraint ou personnel, actif ou passif, simple divertissement ou non, on dispose de mesures relativement objectives de l'évolution de la structure des temps sociaux, à l'échelle de la journée et de la semaine. Dans certains cas, près d'un demi-siècle sépare des enquêtes relativement comparables, permettant de mesurer par exemple la part changeante ou non du temps consacré au sport, à la culture,

à la consommation des médias dans l'ensemble des activités quotidiennes, de même que la part relative accordée à des activités de loisir en fonction de l'évolution du temps de travail. Gagnants, perdants, rapports hommes-femmes peuvent aussi être assez facilement mesurés. Rappelons à nouveau que l'expérience internationale démontre que si les comparaisons trop fines entre diverses sous-catégories d'activités s'avèrent difficiles, sinon impossibles, l'appel à de grandes rubriques plus syncrétiques, sans qualificatifs, peut être d'une grande pertinence.

L'ÉVOLUTION DU TEMPS CONSACRÉ AU LOISIR : ESSAI DE COMPARAISON INTERNATIONALE

Après avoir procédé à quelques vérifications d'usage, j'en suis arrivé à la conclusion que, étant donné la référence assez comparable à un très grand nombre d'activités quotidiennes usuelles, il est possible d'obtenir des grandes classes d'activités qui portent sensiblement sur le même champ dans les enquêtes sur l'emploi du temps menées en France, au Canada et aux États-Unis. Les remarques précédentes n'autorisent certes pas des comparaisons internationales entre activités passives ou actives, entre ce qui relève ou non du divertissement. Le terme *recreation* ne fait pas consensus. Les distinctions entre activités culturelles ou activités de sociabilité posent également problème, puisqu'elles ne font pas toujours l'objet d'un code spécifique ou renvoient parfois à un certain syncrétisme ; les activités extérieures ou domestiques ne sont pas toujours expressément identifiées.

Pour l'étude du loisir dans son ensemble, on passera sous silence les termes spécifiques utilisés dans chacune des enquêtes pour retenir de manière purement empirique deux rubriques générales :

- le temps consacré à des associations et au bénévolat, faisant régulièrement l'objet d'une grande catégorie spécifique ;
- l'ensemble du temps consacré au loisir, hors associations, regroupant toutes les rubriques renvoyant aux sorties de toutes sortes, aux activités sociales, sportives et culturelles, de même qu'à la consommation des médias.

Le chapitre suivant (chapitre 6) sera exclusivement consacré à l'évolution du temps consacré à la culture au sein du temps libre ; il reprendra plus en détail cette catégorie d'activités.

Précisons encore, comme cela a été fait dans le cas du temps de travail, que l'analyse des résultats retiendra principalement la situation de la population âgée entre 18 et 64 ans sur le marché du travail, de manière à éviter la trop grande variabilité induite par la présence de jeunes et de retraités dans les échantillons.

LA VIE ASSOCIATIVE : UNE PARTITION ANGLOPHONES-FRANCOPHONES, UNE MESURE SANS DOUTE IMPRÉCISE

Chaque jour au Québec, environ 12 % de la population est engagée dans la vie associative ; c'est 5 % de plus au Canada. Rappelons que le temps consacré à la vie associative et au bénévolat fait l'objet d'une codification détaillée et relativement précise dans les enquêtes canadiennes et américaines, mais est un peu moins détaillé dans les enquêtes françaises ; on notera que cette rubrique regroupe la participation à des activités religieuses. Le Québec partage avec la France ce mouvement de déclin continu de la vie associative alors que, dans les deux autres cas, on constate une certaine remontée. En fait, on peut souligner que les populations francophones (France et Québec) connaissent un réel déclin du temps associatif alors que le mouvement inverse s'observe dans les populations anglophones (Canada et États-Unis) tant dans le budget-temps général que pour la seule population âgée de 18 à 64 ans sur le marché du travail. On retrouve ici un trait de la culture anglo-saxonne : la participation communautaire est généralement plus forte et plus prononcée que dans les pays francophones, elle met un fort accent sur des activités caritatives associées aux mouvements religieux.

Mais on entrevoit déjà une limite à la mesure ainsi obtenue. En premier lieu, comme la participation religieuse est beaucoup plus détaillée aux États-Unis (dans ce dernier cas, on en fait même une rubrique distincte), il est possible que l'on soit en présence d'un biais culturel et méthodologique dans la mesure de la vie associative. Par exemple, aux États-Unis en 2010 le temps religieux représentait 50 % de l'ensemble du temps associatif, mais à peine 15 % au Canada anglais et 12 % au Québec (environ 32 % en France). En second lieu, si le temps associatif total décline, stagne, voire connaît une légère remontée, ce n'est en aucun cas une mesure des modalités changeantes de la participation ; comme l'a rappelé récemment Jacques Ion (2012), la moindre emprise de la sphère politique sur l'engagement associatif, le bouleversement des priorités (vers la santé, l'écologie, par exemple), l'« idéalisme pragmatique » font en sorte que l'on s'engage encore tout autant, mais de manière plus ponctuelle et autonome.

TABLEAU 5.1
Temps hebdomadaire consacré à la vie associative, en heures et fractions d'heure, population active âgée de 18 à 64 ans – Canada, Québec, États-Unis, France, diverses années

	1986	1998	2003	2005	2010
Canada (hors Québec)	1,5	1,9		2,0	2,2
Québec	1,3	1,8		1,8	1,2
États-Unis			1,6	1,5	1,7
France	0,7	0,9			0,7

LE DÉCLIN DU TEMPS DE LOISIR HEBDOMADAIRE PARMI LA POPULATION ACTIVE

Je m'en suis tenu à une mesure relativement classique du temps consacré à des activités de loisir, en le distinguant par exemple du temps associatif, des siestes, du repos et du sommeil. Des analyses faisant état d'un plus grand nombre de catégories ont démontré que les tendances demeuraient les mêmes que celles qui seront ici présentées (Aguiar et Hurst, 2009). En d'autres termes, par-delà les résultats auxquels on en arrive selon les regroupements utilisés, l'important est de retenir plutôt les mouvements du temps qui en résultent sur plusieurs décennies. L'ajout ou non d'une activité modifie peu les grandes tendances générales, d'autant plus qu'elles s'étendent sur plusieurs décennies. Rappelons à nouveau que l'analyse porte exclusivement sur la population âgée entre 18 et 64 ans et déclarant occuper un emploi le jour de l'enquête.

Le Québec et le Canada affichent les scores les plus élevés, il s'agit d'une tendance assez lourde qui dure depuis une vingtaine d'années. Un écart pratiquement constant de deux heures, et même parfois de trois heures, distingue la population canadienne et québécoise des populations française et américaine. Ces données cachent cependant des disparités importantes. Dans le cas de la France, on doit d'abord noter que c'est le pays où le temps libre au total était le plus faible au milieu de la décennie de 1980 ; il n'a donc pu que croître durant la décennie suivante et atteindre le sommet auquel on a accédé une décennie plus tôt en Amérique. Mais sans doute sous l'effet de la diminution du temps consacré à la plupart des composantes du loisir (notamment le sport et les activités culturelles), le temps total de loisir a commencé à décliner dès la fin du siècle dernier. L'importance accordée au sommeil, aux tâches domestiques et aux repas explique cette différence de deux heures de moins consacrée au loisir en

France. Dans le cas de la population américaine, malgré presque quatre heures de plus par semaine consacrées à regarder la télévision (voir le chapitre suivant), il semble que le temps passé au travail, aux activités personnelles et familiales soit plutôt en cause.

De plus, le déclin très net du temps de loisir amorcé en France et au Canada depuis la fin du siècle dernier, dont le mouvement semble s'être ralenti depuis lors, est observé plus tôt aux États-Unis. Les études américaines s'appuyant sur les enquêtes menées depuis 1965 ont clairement démontré que l'essentiel de la croissance du temps consacré au loisir est le fait des années antérieures à 1985 (Aguiar et Hurst, 2009) et que, depuis lors, cette stabilité au regard des enquêtes récentes menées dans les années 2000 masque en fait un déclin qui s'est dessiné plus rapidement qu'ailleurs. En d'autres termes, si le temps consacré au loisir a régulièrement progressé parmi la population américaine active dans les années 1970 et 1980, son déclin s'est dessiné dès la décennie de 1980, notamment en raison de la progression du travail féminin, ce qui est bien documenté. Un tel mouvement s'est amorcé environ une décennie plus tard au Canada et en France.

Cependant, comme Gershuny (2000) l'a déjà souligné, on observe une relative convergence entre les pays occidentaux, autour de plus ou moins 35 heures de temps de loisir par semaine pour l'ensemble de la population, et autour de 27-28 heures pour la seule population sur le marché du travail. Mais la progression du travail féminin n'est pas seule en cause. Comme l'avaient déjà noté Chenu et Herpin (2002) dès l'analyse de l'enquête française menée en 1998-1999, et tel que cela a bien été confirmé par les enquêtes américaines, ce sont les populations les plus scolarisées qui ont fait les frais de la réduction de leur temps de loisir, puisque l'accroissement du temps de travail s'est surtout porté vers elles. Comme l'écrit Gershuny (2011, p. 209 ; traduction libre), « dans les différentes enquêtes nationales, ce sont majoritairement les catégories présentant

TABLEAU 5.2
Temps hebdomadaire consacré au loisir, hors vie associative, en heures et fractions d'heure, population active âgée de 18 à 64 ans – Canada, Québec, États-Unis, France, diverses années

	1986	1998	2003	2005	2010
Canada (hors Québec)	30,3	30,9		29,0	29,3
Québec	28,2	32,3		29,9	28,2
États-Unis			27,6	27,6	27,6
France	26,2	27,4			26,4

une formation de niveau universitaire qui ont vu s'accroître la durée de leur temps de travail », ajoutant qu'il s'agit là d'une des principales tendances de nature socioéconomique observable dans comparaisons internationales (2011, p. 209).

En d'autres termes, il semble bien que l'âge d'or du loisir ait été la deuxième moitié du XX^e siècle, avec une croissance soutenue. Depuis lors, la tendance de fond semble être un léger déclin qui s'apparente plutôt à une certaine stabilité de la plupart des pays occidentaux autour de 27-28 heures par semaine parmi la population active, le Québec et le Canada hors Québec se situant légèrement au-delà de la moyenne, les autres pays légèrement en deçà. Mais s'agit-il d'une tendance de long terme ou simplement de nature conjoncturelle ? Jonathan Gershuny, dans le texte cité, rappelle que l'accroissement du niveau général d'éducation signifie également des journées de travail plus longues ; de plus, une présence accrue des femmes sur le marché du travail ne peut que forcer à la baisse le temps qu'elles consacrent au loisir et, bien entendu, la moyenne qui en résulte pour l'ensemble de la population active ; on serait donc en présence d'un phénomène plus ou moins durable, dont les processus fondamentaux sous-jacents nous échappent encore : des sociétés de plus en plus polarisées entre des catégories de population dépendantes (étudiants, chômeurs, retraités, etc.) et une population de plus en plus occupée par son travail. On y reviendra en conclusion.

On a bien étayé une certaine convergence hommes-femmes dans le temps consacré au travail. Ce que l'on a appelé le *gender gap* n'a cessé de se rétrécir au point où John Robinson parle de la montée d'une société androgyne (1999, chapitre 13). Qu'en est-il réellement ? Au vu des données ici analysées, un différentiel relativement constant d'environ 3,5 heures par semaine sépare la durée du temps de loisir des femmes sur le marché du travail par rapport à celui des hommes ; le temps de loisir des femmes représentait approximativement 85 % du temps masculin en 2010 dans les trois enquêtes étudiées, ce rapport n'a pratiquement pas bougé depuis deux décennies ; au jeu du loisir, les femmes ont toujours été perdantes. Si l'on prend l'exemple du Québec, le temps consacré au travail s'est bien accru de quatre à cinq heures chez les hommes, comme chez les femmes, avec comme contrepartie une réduction quasi équivalente du temps consacré au loisir. Les gains en temps libre obtenus depuis la décennie de 1980 ont pratiquement été effacés au passage du XXI^e siècle, de manière encore plus marquée chez les femmes sur le marché du travail. Autrement dit, le travail féminin représente approximativement de 80 % à 85 % du travail masculin, mais il en est de même du temps de loisir et cela a peu bougé depuis quelques décennies. Cette durée moindre du temps consacré au loisir, chez les femmes, malgré un temps de travail moindre, s'explique

en grande partie du fait d'une structure différente de leurs temps sociaux, fondée sur les rapports de genre : plus de temps consacré aux tâches domestiques, aux soins aux enfants et aux soins personnels. Certes on assiste à quelques avancées : au Québec en 2010, les hommes consacraient un peu plus de temps aux tâches domestiques, le rapport est de 75 % du temps domestique féminin comparativement à moins de 69 % il y a une dizaine d'années ; la parité est presque atteinte en ce qui concerne les soins aux enfants. Mais dans l'ensemble, il y a bien de profondes différences de genre qui persistent dans la plupart des pays occidentaux.

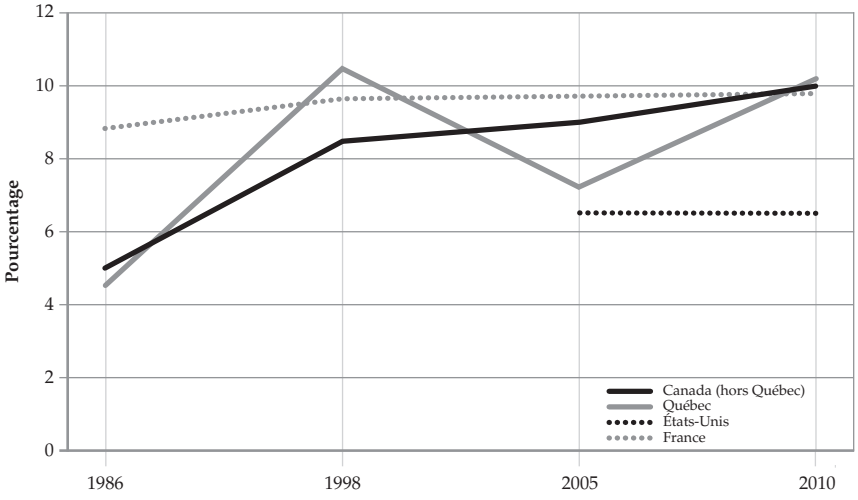
LA PART RELATIVE DU TEMPS CONSACRÉ À LA PARTICIPATION SPORTIVE

La mesure qui a été retenue pour la pratique sportive porte sur la participation à un sport ou une activité physique, en est exclue l'assistance à des matchs sportifs. Un tel temps s'est accru jusqu'à la fin du XX^e^ siècle et s'est stabilisé par la suite. Par exemple, pour la population sur le marché du travail, on constate que l'accroissement du temps sportif a épousé l'accroissement du temps de loisir jusque vers la fin des années 2000 (période où le temps de loisir a atteint son sommet) avant de se stabiliser à ce niveau par la suite. À l'exception des États-Unis, le temps total que l'on consacre au sport s'est accru dans l'ensemble du temps libre disponible, et a atteint environ 10 % de celui-ci, ce qui signifie que le déclin du temps consacré au loisir au XXI^e^ siècle n'a pas nécessairement induit une diminution équivalente du temps sportif. En d'autres termes, le temps sportif a été peu affecté par des déplacements de temps sociaux ; quelle que soit la durée de son temps de loisir disponible, la population active a réussi à maintenir une part relativement constante de ce temps affectée aux activités physiques ; l'importance accordée au corps, aux valeurs de santé, en est sans doute l'un des facteurs explicatifs.

TABLEAU 5.3
Temps hebdomadaire consacré à l'activité physique, en heures et fractions d'heure, population active âgée de 18 à 64 ans – Canada, Québec, États-Unis, France, diverses années

	1986	1998	2003	2005	2010
Canada (hors Québec)	1,4	2,7		2,7	2,8
Québec	1,34	3,2		3,1	3,0
États-Unis			1,9	1,8	1,8
France	2,3	2,5			2,5

FIGURE 5.1
Part du temps consacrée à l'activité physique dans l'ensemble du temps de loisir (hors vie associative), population sur le marché du travail âgée de 18 à 64 ans



Note : En 2010 au Québec, le temps consacré à l'activité physique représentait 10,2 % du temps total de loisirs (hors association).

LE LOISIR ET LE TRAVAIL : UNE ÉQUATION CONSTANTE

Les paragraphes qui précèdent indiquent qu'au sein du temps libre, des mouvements se dessinent qui peuvent varier selon les situations nationales. Mais comment expliquer les différences marquées du temps total de loisir entre la France, le Canada et les États-Unis, soit pour l'ensemble de la population, soit dans le cas de la seule population active ? Une analyse multivariée sommaire permet de constater que c'est d'abord le rapport entre la population active et la population inactive qui explique la plus importante partie de ces variations. Par exemple, au Canada tout comme Québec en 2010, si l'on tient compte des variations induites par l'effet de l'âge, de l'éducation, du sexe et du statut d'emploi, c'est ce dernier facteur qui explique la plus grande variance (environ 20 %), suivi du groupe d'âge du répondant (environ 16 %). La même hiérarchie s'observe au États-Unis et en France dans l'enquête de 2010, mais les effets sont encore plus prononcés en ce qui concerne la variance induite par le statut d'activité (elle

est de l'ordre de 27 % aux États-Unis et de 30 % en France). L'écart ajusté pour tenir compte de ces variables est de plus de 10 heures de plus de temps total de loisir chez les inactifs par rapport aux actifs, entre six et huit heures de plus en France, au Québec et au Canada. La variabilité avant l'entrée sur le marché du travail est plus prononcée au Canada, celle à la sortie du marché du travail l'est davantage aux États-Unis et en France. Une fois sur le marché du travail, les Américains et les Français voient leur écart demeurer relativement stable entre 25 et 64 ans, alors que les fluctuations sont plus prononcées au Canada et encore davantage au Québec. Autrement dit, au Canada et au Québec, les jeunes jouissent déjà de plus de temps de loisir que leurs homologues américains et français ; une fois sur le marché du travail, le temps de loisir des Américains a tendance à demeurer relativement stable, contrairement aux variations plus grandes observées au Canada. Les personnes âgées de 65 ans ou plus ont une situation relativement identique dans les cas considérés.

Or, comme je l'ai montré dans un article récent (Pronovost, 2013), même si la durée hebdomadaire du temps de travail est moins élevée aux États-Unis, par rapport au Canada, et plus élevée par rapport à la France, elle est relativement stable en sol américain depuis une dizaine d'années, alors qu'on observe d'importantes variations à la baisse et à la hausse ailleurs. De plus, le taux d'activité (pourcentage de la population sur le marché du travail) est de 10 % plus élevé aux États-Unis. En d'autres termes, dans la structure des temps sociaux aux États-Unis, la constance de la durée du travail, temps pivot des activités quotidiennes, de même que l'importance du taux d'accès au marché du travail induisent une plus grande stabilité du budget-temps de loisir, puisque la moyenne obtenue reflète le fait que les deux tiers de la population américaine sont sur le marché du travail ; mais une fois sortie du marché du travail, c'est comme si la population américaine cherchait à profiter davantage d'un temps de loisir dont elle a été privée. Alors qu'ailleurs les importantes variations du taux d'emploi, tout autant à l'entrée et à la sortie qu'une fois sur le marché du travail, donnent un poids nettement plus grand à la population inactive, ce qui entraîne une plus grande variabilité générale de la structure des temps sociaux, ce qui n'est pas le cas aux États-Unis, où on observe une plus grande stabilité du temps de travail entre 18 et 64 ans.

C'est bien le total du temps de loisir qui est en jeu. Le statut d'emploi n'explique que peu la variance du temps consacré à la vie associative, au sport, à la lecture puisque cette fois les variables liées à l'âge, à l'éducation ou au genre prennent plus d'importance ; une nuance doit être apportée dans le cas du temps télévisuel puisque, dans ce cas, ce sont l'âge et le statut qui prennent à peu près la même importance, dans des directions

opposées comme on peut s'en douter. Notons au passage que cette analyse de variance confirme que ce sont les plus scolarisés qui bénéficient le moins de temps total de loisir et que les différences de genre sont les moins prononcées en France et au Canada. En revanche, elles le sont davantage aux États-Unis.

CONCLUSION

Les analyses qui précèdent laissent entrevoir l'intérêt des enquêtes d'emploi du temps pour l'étude du loisir. La variabilité observée dans les cas étudiés ne doit pas occulter le fait que des mouvements significatifs du temps se sont produits autour du temps de loisir. Des données relativement objectives, sur une longue période, confirment une tendance à long terme de l'augmentation du temps total consacré aux activités de loisir puis de sa relative stabilisation, sinon son déclin. Par-delà des variations induites par l'inclusion ou non de telle ou telle activité, le mouvement général est bien étayé. Mais le paradoxe de la sociologie du loisir est d'avoir connu ses heures de gloire (par exemple, avec les travaux de Joffre Dumazedier en France et l'essor des *leisure studies* aux États-Unis) au moment où un tel mouvement commençait à s'atténuer, et ce, dès la décennie de 1980 aux États-Unis. Il semble bien que l'on assiste, depuis au moins une décennie, à une relative stabilisation du temps de loisir ou à une certaine diminution, dont le temps culturel fait les frais, mais non le temps consacré au petit écran. De toutes les variables explicatives, c'est le statut d'emploi qui a la plus forte influence causale sur la durée du temps de loisir disponible, confirmant, si besoin en est, l'importance du temps de travail comme temps pivot des temps sociaux. Les études d'emploi du temps confirment sans l'ombre d'un doute que les différences perdurent dans l'accès au temps de loisir entre les hommes et les femmes ; la remontée du temps de travail parmi les plus scolarisés est également bien étayée.

Chapitre 6

LE DÉCLIN DU TEMPS CONSACRÉ À LA CULTURE ?

La culture est d'abord un ensemble de genres de vie.
En effet, la culture concerne l'existence quotidienne de tous.
(Gouvernement du Québec, 1978, p. 151)

On dispose de nombreuses enquêtes dites de participation culturelle. Des sondages réguliers ont été réalisés afin de mesurer les taux déclarés de participation à telle ou telle activité (à titre informatif, l'enquête récente réalisée en France, Donnat 2009 ; aux États-Unis, l'enquête réalisée en 2012 par la National Endowment for the Arts). On peut s'étonner que l'on n'ait pas vraiment fait appel aux études d'emploi du temps pour une mesure plus objective du temps réellement consacré aux activités culturelles. Car les études de participation font appel à la mémoire des répondants et soulèvent une difficulté manifeste qui est celle de l'écart entre les déclarations des répondants et les pratiques effectives. Sans compter que certaines activités, plus valorisées que d'autres, peuvent être surestimées. Si on peut considérer comme une information valable le fait de répondre que l'on est allé au moins une fois au musée au cours des derniers mois, le nombre total déclaré de visites reste fort aléatoire. La période de référence peut être fixe pour le sondage (généralement les douze derniers mois), mais pas nécessairement pour l'informateur dont la mémoire peut fléchir ou se reporter inconsciemment sur une période plus courte ou plus longue. Il n'est pas indifférent d'ailleurs que l'enquête s'étende sur une année entière (ce qui est rarement le cas), ou se déroule

sur une courte période de temps, généralement deux à trois semaines ; il n'est pas indifférent non plus que la période de sondage soit située au printemps, à l'été ou à l'automne.

Dans les études d'emploi du temps, a priori plus objectives et portant sur une année entière, les diverses nomenclatures nationales sont cependant difficiles à comparer, tout particulièrement en ce qui concerne les pratiques en amateur ; les sorties culturelles ne sont pas toujours très détaillées et ne permettent pas toujours de distinguer entre la visite d'un musée et l'assistance à un spectacle. Il s'agit d'un chantier sur lequel tôt ou tard il faudra revenir. Mais quelques activités relativement bien identifiées permettent une mesure plus précise de l'ensemble du temps culturel ; c'est tout particulièrement le cas de la lecture. L'assistance au cinéma et la fréquentation des bibliothèques constituent également des activités relativement comparables. Même si l'énumération des spectacles ou des institutions culturelles diffère selon les enquêtes, le regroupement global des codes d'activités pour une mesure du temps culturel peut raisonnablement faire l'objet de comparaisons significatives. Et il va sans dire que la consommation des médias, codée de manière relativement uniforme dans la plupart des enquêtes, permet à son tour des comparaisons intéressantes. De sorte que, dans les paragraphes qui suivent, on s'attardera à quelques champs d'activité relativement bien ciblés et comparables, de même qu'à une mesure globale de l'ensemble du temps consacré à la culture[1].

CHAQUE JOUR…

Comme une enquête sur l'emploi du temps porte chaque fois sur une seule journée entière, on peut dégager une autre image de la même réalité que celle que nous offrent les études de participation culturelle. On ne s'adonne pas à la lecture nécessairement tous les jours, et on ne va au théâtre tous les jours. En raison de leur méthodologie, les études d'emploi du temps permettent de préciser ce qui se passe en matière de participation culturelle un jour typique de la semaine. Elles nous apprennent ainsi qu'au Québec, en 2010, chaque jour environ le tiers de la population âgée de 15 ans et plus s'adonnent à une quelconque activité culturelle pour un total de près de deux heures par jour, 14 heures par semaine ; plus de

1. Je renvoie au site Web qui accompagne cet ouvrage pour la description de la nomenclature détaillée sur laquelle s'appuie ce chapitre, avec les correspondances établies entre les enquêtes canadiennes, américaines et françaises. De nombreux tableaux et figures additionnels y ont aussi ajoutés.

2 200 000 personnes se révèlent être ainsi actives culturellement tous les jours. Entre le cinquième et le quart de la population consacrent du temps à la lecture pour près d'une heure et demie par jour ; il s'agit de l'activité culturelle quotidienne qui mobilise le plus de personnes. On se doute bien que les activités culturelles les plus gourmandes de temps sont l'assistance à des spectacles et tous genres de sorties, mais l'institution culturelle qui mobilise le plus son public est le musée : quand on y va, c'est généralement pour plus de quatre heures. Les pratiques en amateur durent aussi longtemps qu'une sortie au cinéma ; la lecture en ligne, même si elle demeure encore une pratique minoritaire, approche 50 minutes par jour parmi ceux qui s'y adonnent.

À titre de comparaison, en France, à peu près le même pourcentage de la population se consacre quotidiennement à au moins une activité culturelle mentionnée dans l'enquête, mais pour des durées moindres[2].

TABLEAU 6.1
Chaque jour au Québec en 2010…

Activité	Nombre (en milliers)	% de la population	Temps quotidien consacré à l'activité
Spectacles*	276	4,2	1 h 18 min
Cinéma	94	1,4	2 h 32 min
Lieux culturels**	106	1,6	1 h 43 min
Dont musées	6	0,1	4 h 43 min
Tous genres de sorties***	295	4,5	3 h 1 min
Pratiques en amateur	584	8,9	3 h 1 min
Lecture	1540	23,5	1 h 20 min
Dont lecture en ligne	104	1,6	48 min
Fréquentation d'une bibliothèque	52	0,8	1 h 38 min
Au moins une activité culturelle****	2201	33,5	2 h 5 min

* Spectacles = concerts de musique populaire ou classique, foires, cirques, opéras, ballets, pièces de théâtre

** Lieux culturels = musées, galeries d'art, sites historiques, zoos, jardins, planétariums

*** Tous genres de sorties = spectacles, lieux culturels et cinéma

**** Au moins une activité culturelle parmi celles mentionnées ci-dessus

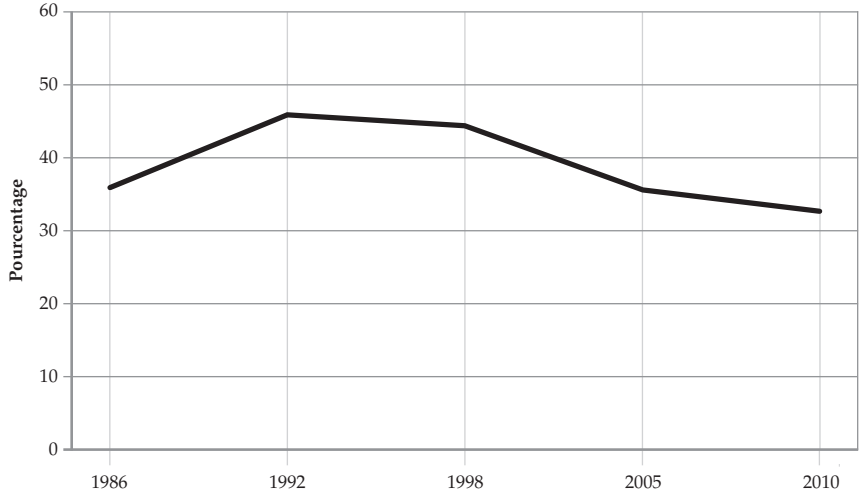
2. La nomenclature française est beaucoup moins détaillée et il se peut que cela se reflète dans les durées obtenues.

L'INDÉNIABLE DÉCLIN DU TEMPS CONSACRÉ À LA CULTURE

En analysant les résultats globaux sur environ deux décennies, les études d'emploi du temps permettent de conclure à un indéniable déclin du temps quotidien (et hebdomadaire) consacré à la culture. Rappelons que les catégories sont relativement comparables dans le temps pour ce qui est de chacune des enquêtes menées dans l'un ou l'autre cas. Et même si les comparaisons entre le Québec, la France et les États-Unis ne permettent pas des analyses trop fines, la tendance générale est la même.

Deux données permettent d'étayer un tel constat. La première porte sur le déclin de la participation quotidienne à la culture. Si, en 2010, environ 33,5 % de la population québécoise pratiquait une quelconque activité culturelle, le rapport était de 12 % de plus il y a une vingtaine d'années (au vu des données tirées de l'enquête réalisée en 1992). Depuis cette époque, le pourcentage ne cesse de diminuer, avec une chute très prononcée au tournant du siècle.

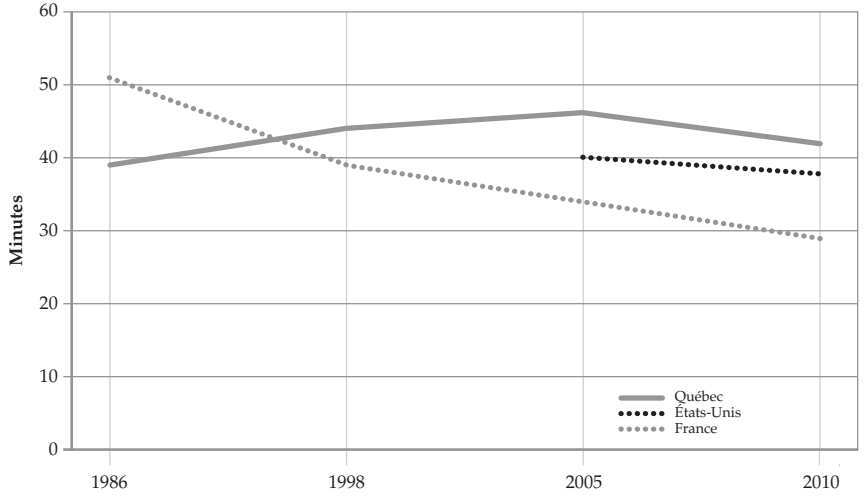
FIGURE 6.1
Pourcentage de la population âgée de 15 ans et plus participant quotidiennement à au moins une activité culturelle – Québec, 1986-2010



L'autre donnée a trait au temps quotidien total consacré à la culture. En rapportant le total des heures consacrées à la culture sur l'ensemble de la population, on peut en conclure que le budget-temps culturel oscille autour de 40 minutes par jour au Québec et aux États-Unis, mais qu'indéniablement ce budget-temps a amorcé son déclin au tournant du siècle dernier (en phase d'ailleurs avec le déclin de l'ensemble des pratiques culturelles et des taux de participation quotidienne). Le temps culturel représente environ 13 % du temps total de loisir ; hors télévision, il en représente environ le quart. C'est en France que la chute est la plus sévère puisque si on y détenait le championnat du temps consacré à la culture dans les années 1980 (près d'une heure par jour), on y consacre présentement environ les deux tiers du temps observé ailleurs.

Comme on l'a vu au tableau 6.1, les seuls participants à l'activité le jour de l'enquête consacraient, au Québec en 2010, environ deux heures et cinq minutes à la culture. C'est une quinzaine de minutes de plus qu'aux États-Unis. En fait, la comparaison est favorable au Québec puisque tant le budget-temps culturel moyen que le temps des seuls participants sont

FIGURE 6.2
Temps quotidien consacré à la culture, ensemble de la population âgée de 15 ans et plus – Québec, France, États-Unis, diverses années



les plus élevés. Or ce temps des participants se maintient remarquablement. Cette minorité culturellement active (environ le tiers de la population) n'a pas cessé de l'être au fil du temps ; on ne peut parler de déclin dans son cas. Autrement dit, la participation culturelle est le fait d'une minorité de la population, mais qui demeure fort active et contribue sans doute à la vitalité de nombreuses institutions culturelles. Cependant, cette minorité active a entamé depuis peu le temps qu'elle consacre aux spectacles et au cinéma (comme le démontrent d'une autre manière les enquêtes de participation culturelle) ; elle maintient cependant son temps de lecture et de fréquentation des institutions culturelles. Elle demeure encore plus active qu'autrefois dans le domaine des pratiques culturelles en amateur (même si ce domaine est très mal mesuré) essentiellement du fait de l'inclusion des jeux vidéo dans cette catégorie, pratique jeune s'il en est une et qui contribue à cette hausse récente chez les seuls participants.

LE TEMPS CONSACRÉ À LA LECTURE[3]

Au vu des données disponibles, un autre constat s'impose : l'inexorable déclin du temps total consacré à la lecture pour l'ensemble de la population. Pire encore, la part du temps de lecture dans le temps total de loisir, qui était équivalent au rapport activité physique/loisir dans la décennie de 1980 (soit près de 10 %) a chuté de moitié depuis lors ; la lecture ne représente plus qu'à peine 5 % du temps total consacré au loisir, médias compris. Ajoutons que, en 2010, la lecture en ligne ne représentait que 5 % du temps total de lecture, mais 60 % chez les seuls lecteurs.

Si les données des enquêtes d'emploi du temps permettent d'étayer l'hypothèse du déclin des forts lecteurs (hypothèse relayée par Donnat, 2009), elles permettent aussi d'en nuancer le mouvement : en effet, si chaque jour environ le quart de la population déclarent lire, et ce, autant en France qu'aux États-Unis et au Québec, le temps que les seuls participants à cette activité y consacrent quotidiennement n'a pas véritablement fléchi depuis une dizaine d'années, il a même tendance à demeurer relativement stable en France et aux États-Unis et même au Québec sur une période de près de 20 ans. Par ailleurs, si on ne s'intéresse qu'aux forts lecteurs[4], le

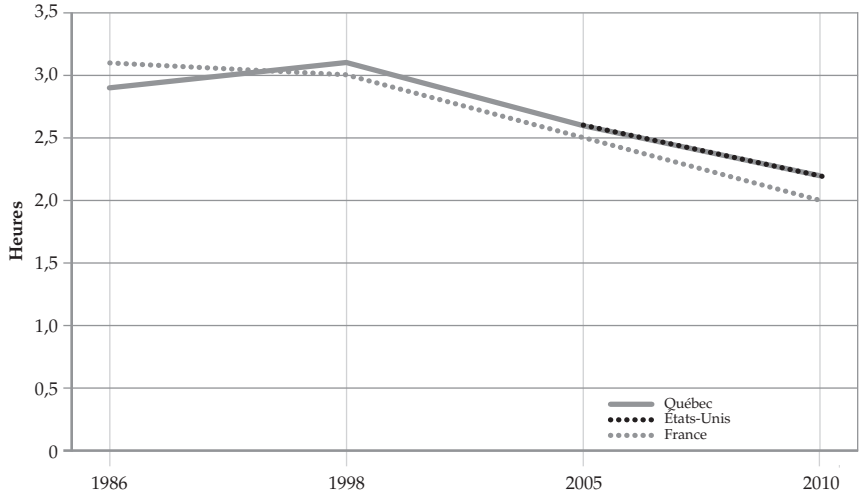
3. En France, on distingue la lecture de livres, de journaux ou « sans autre indication » ; aux États-Unis, on a retenu une catégorie *reading for personal interest*, ainsi que la lecture faite aux enfants ; c'est au Canada que les catégories sont les plus détaillées et permettent de distinguer le type de support (livre, magazines, journaux) ainsi que la lecture en ligne.

4. En répartissant les seuls lecteurs en trois groupes approximativement égaux et en ne retenant que le groupe à la plus forte moyenne.

pourcentage de ceux-ci a chuté d'à peine 2 % entre 1986 et 2010, mais on lit deux heures de moins par semaine. Autrement dit, la lecture est l'affaire d'habitués, dont le temps de lecture est remarquablement constant, les forts lecteurs lisent moins longtemps, le public lecteur n'a pas tendance à se renouveler et tient toujours aux mêmes catégories de population.

On peut estimer que la lecture représente la part la plus importante du temps culturel quotidien ; hors radio et télévision, il s'agit du poste culturel le plus populaire. En 2010, il représentait approximativement la moitié du temps total consacré à la culture aux États-Unis et même un peu plus en France, environ 45 % au Québec (toujours hors radio et télévision). L'assistance à des spectacles, les visites dans des établissements culturels demandent certes plus de temps quand un participant s'y adonne, mais elles sont le fait d'un petit pourcentage quotidien de la population, de sorte que le budget-temps musée, par exemple, rapporté à l'ensemble de la population, fait à peine quelques minutes par jour. On peut en déduire que la chute du temps consacré à la lecture ne peut que renvoyer à une chute du temps culturel dans l'ensemble du temps de loisir.

FIGURE 6.3
Temps hebdomadaire consacré à la lecture, en heures et fractions d'heure, ensemble de la population âgée de 15 ans et plus – Québec, France, États-Unis, diverses années



LA TÉLÉVISION TOUJOURS OMNIPRÉSENTE

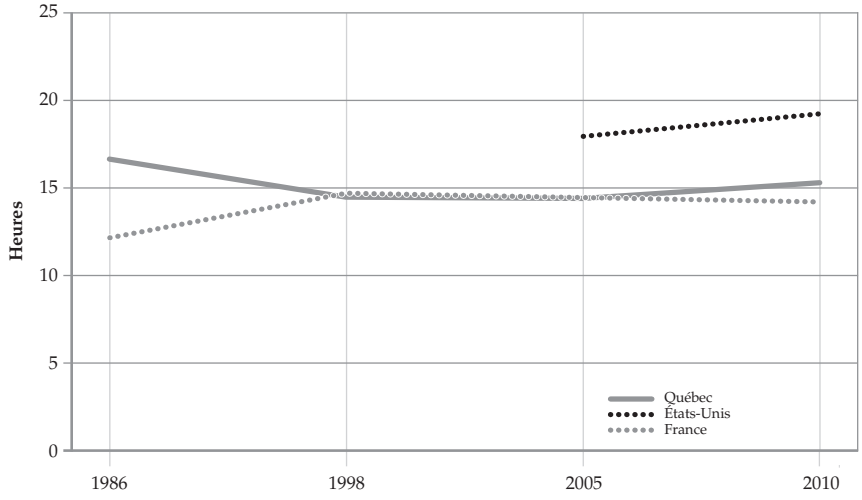
On peut discuter du fait d'inclure ou non la télévision (et la radio) dans le champ culturel, mais non d'y voir une activité de loisir dominante. Dans la décennie de 1980, la télévision accaparait environ la moitié de chaque heure additionnelle de temps libre dont bénéficiait la population. Au fil du temps, ce rapport s'est abaissé et a atteint à peine le tiers du temps libre vers la fin du XX^{e} siècle, essentiellement au profit d'activités de socialisation (rencontres, repas entre amis ou parents, etc.). Mais depuis lors, on assiste à une remontée de la place de la télévision dans le temps libre : le temps total télévisuel s'est accru de deux heures par semaine entre 2005 et 2010 alors que le temps consacré à d'autres modes d'écoute (enregistrements, location de films) demeurait stable et n'occupait que moins de 10 % de l'ensemble du temps passé devant le petit écran, il tend à se stabiliser.

Dans l'ensemble, les Français sont les moins télévores. Mais c'est bien la population américaine qui consacre le plus de temps à regarder la télévision, à savoir quatre heures de plus par semaine que les autres cas étudiés ; le cas américain est constant et bien étayé. On note encore ici une convergence autour de 14-15 heures par semaine consacrées au petit écran dans la plupart des pays occidentaux, avec l'exception notable de la population américaine, nettement plus attirée par la télévision.

Pour la seule population sur le marché du travail, le mouvement est différent : on n'observe pas vraiment de hausse du temps télévisuel, la tendance est même à une relative stabilité depuis une décennie. La conclusion à tirer est relativement claire : le temps télévisuel suit de très près la courbe ascendante ou descendante du temps de loisir, chez les inactifs, mais résiste à ce mouvement du temps parmi la population sur le marché du travail. Il représente environ 40 % du temps libre total, 15 % de plus aux États-Unis.

Sommes-nous autant télévores que le laissent entendre certains sondages et de nombreux médias ? Pour fixer les idées, en 2010 au Québec, le budget-temps quotidien de la télévision était d'environ deux heures et 11 minutes, environ une demi-heure de moins parmi la population active ; pour les seuls participants, il était de près de trois heures. Ces résultats sont constamment inférieurs à ceux des sondages réalisés par des firmes spécialisées ; la surestimation vient en grande partie du fait que l'on mesure le temps total pendant lequel la télévision est ouverte alors que, dans certains cas, il s'agit d'une activité complémentaire à une activité principale (prendre un repas, converser avec les enfants, et même faire ses travaux scolaires dans certains cas). Les études d'emploi du temps mesurent le

FIGURE 6.4
Temps hebdomadaire consacré à la télévision, à titre d'activité principale, en heures et fractions d'heure, ensemble de la population âgée de 15 ans et plus – Québec, France, États-Unis, diverses années



fait de regarder la télévision comme activité principale. Certaines mesures par audimètre ont même pu établir qu'il n'y a personne devant le téléviseur pendant un pourcentage minime, mais significatif du temps télévisuel.

Au vu des données sur l'importance du petit écran, on peut sans doute nuancer le déclin annoncé du temps culturel tel qu'on peut l'entrevoir par la diminution du temps consacré à la lecture, puisqu'une partie du contenu télévisuel est de nature culturelle, de l'ordre du documentaire et de l'information. C'est là une autre limite des études sur l'emploi du temps.

LES DIFFÉRENCES SELON L'ÂGE ET LE GENRE

Les études de participation culturelle ont permis de bien étayer ce fait de la féminisation de la culture : toutes proportions gardées, il y plus de lectrices déclarées que de lecteurs et la plupart des pratiques culturelles sont davantage le fait des femmes que des hommes. De plus, on a constaté un net vieillissement de la population tout particulièrement en ce qui concerne la lecture, la présence au théâtre ou dans les musées. Quel regard complémentaire nous offrent les études d'emploi du temps sur ces mêmes questions ?

Une féminisation en demi-teinte

En ce qui concerne les différences hommes-femmes, il y a bien féminisation de la lecture, mais le taux de lecture est en décroissance ; il l'est d'ailleurs de manière encore plus prononcée chez les hommes, d'autant plus qu'il était supérieur chez ceux-ci il y a une vingtaine d'années. Pourtant, parmi les seuls lecteurs au quotidien, au Québec à peine quatre minutes séparent les femmes des hommes et ceci a peu varié depuis une vingtaine d'années ; la lecture en ligne est presque deux fois plus importante chez les hommes. En d'autres termes, si le budget-temps lecture indique bien une féminisation de ce champ culturel, tel n'est pas le cas parmi le quart de la population qui lisent au quotidien ; ajoutons que le fort taux masculin de lecture en ligne contribue à diminuer les écarts, il en est de même d'ailleurs chez les jeunes du primaire et du secondaire (Pronovost, 2013a, p. 39-40). Il y a plus de femmes que d'hommes qui lisent, mais quand ils s'adonnent à cette activité, lecteurs et lectrices lisent tout autant.

En ce qui concerne l'ensemble du temps consacré à la culture, toutes activités culturelles confondues, les hommes y sont maintenant plus présents, avec une hausse très marquée depuis environ une décennie principalement en raison d'une présence plus marquée dans la lecture en ligne, les pratiques en amateur (en raison de l'importance des jeux vidéo chez les jeunes hommes) et dans les lieux culturels. Le temps des femmes est nettement plus élevé seulement dans l'assistance aux spectacles (mais pas aux États-Unis, où ce sont les hommes qui dominent assez nettement). Le temps consacré au cinéma, autrefois davantage investi par les hommes, est maintenant du même ordre pour l'un et l'autre sexe.

TABLEAU 6.2
Temps quotidien consacré à diverses activités culturelles, selon le genre, en minutes, participants à l'activité seulement – Québec, 2010

	Femmes	Hommes
Lecture	82	78
Dont : lecture en ligne	37	51
Pratiques en amateur	153	168
Spectacles	95	65
Cinéma	153	152
Lieux culturels	155	171
Temps culturel total	122	129

Que plus de femmes que d'hommes soient présentes dans le champ culturel ne doit donc pas masquer le fait que les différences ne sont pas aussi nettes en ce qui concerne le temps quotidien qu'y consacrent les seuls participants de l'un et l'autre sexe. Une fois qu'une personne s'est investie dans une activité, le fait d'être un homme ou une femme y change moins de choses qu'il n'y paraît à première vue en ce qui concerne l'investissement quotidien.

Vérifications faites, on constate les mêmes tendances aux États-Unis : durée moyenne pratiquement identique du temps consacré à la lecture ou au cinéma, temps plus important dans les pratiques en amateur chez les hommes, investissement encore plus prononcé des hommes dans les lieux culturels, temps culturel global plus important chez ceux-ci. Les données françaises n'échappent pas à cette règle (temps de lecture identique, temps culturel global plus important chez les hommes, etc.), à l'exception d'un investissement féminin plus marqué dans les lieux culturels et moindre dans le cinéma.

L'importance de l'âge et de la scolarité

En réalité, les analyses de variance indiquent que l'effet de l'âge sur le temps culturel est de huit à dix fois plus important que l'effet engendré par le genre. Il est bien étayé que la scolarité des répondants joue également un rôle très important ; ainsi une plus grande scolarité infléchit à la hausse les taux de lecture, des sorties et de la présence dans les lieux culturels, une plus faible scolarité est synonyme de plus forte consommation de télévision. Ici, les tendances observées par la seule mesure du temps quotidien consacré à la culture rejoignent les conclusions tirées des enquêtes de participation. Le temps de lecture, par exemple, décroît avec l'âge, mais reprend sa croissance une fois la quarantaine atteinte. L'assistance à des spectacles et la présence dans les lieux culturels diminuent régulièrement, mais le temps qui leur est consacré connaît un regain certain dans la tranche des personnes âgées entre 55 et 64 ans ; il en est de même d'ailleurs pour les pratiques culturelles en amateur. L'assistance au cinéma est tout particulièrement populaire chez les plus jeunes et connaît à son tour une certaine remontée parmi les 55-64 ans.

CONCLUSION

Enquêtes de participation culturelle et études d'emploi du temps convergent vers la même conclusion : le temps quotidien ou hebdomadaire que l'on consacre à la culture est en déclin. Le rapport par personnes âgées de 15 ans

et plus est d'à peine trois quarts d'heure par jour consacré à la culture. Hors radio et télévision, c'est la lecture qui domine le temps culturel quotidien. Malgré tout, le temps consacré au petit écran est en hausse ; à ce chapitre, ce sont les Américains qui sont les plus grands télévores.

Comment expliquer une telle tendance à la décroissance du temps culturel quotidien ? Deux effets conjugués peuvent être rappelés. Le premier est celui du déclin du temps de loisir total, tel qu'il en a été fait état au chapitre précédent. Avoir moins de temps libre induit une part moins importante consacrée à la culture pratiquement dans les mêmes proportions, d'autant plus que la télévision a accru malgré tout son poids dans le temps quotidien. Et cette diminution du temps libre total s'explique elle-même en grande partie par l'accroissement du temps consacré au travail et par le pourcentage plus important de la population sur le marché du travail. L'autre effet est celui du vieillissement de la population, induisant notamment une diminution des loisirs hors domicile, dont les spectacles et les institutions culturelles font les frais.

L'univers quotidien de la culture demeure le fait d'une minorité de la population, environ le tiers en 2010 selon les études d'emploi du temps. Mais cette minorité est très active puisqu'elle consacre à la culture presque trois fois plus de temps que la moyenne de la population et qu'elle n'a pas vraiment diminué en intensité. Lieux, spectacles, institutions culturelles, pratique de la lecture sont ainsi en grande partie soutenus par une minorité fort active dont l'intérêt ne s'est pas vraiment démenti depuis une vingtaine d'années. Cette minorité est cependant elle-même en décroissance puisque si elle comptait quotidiennement environ 45 % de la population dans les années 1990, elle est maintenant le fait, comme on l'a vu, d'environ le tiers de la population, soit 10 % de moins qu'il y a 10 ans. En d'autres termes, on ne le répétera jamais assez, une minorité active en déclin supporte pratiquement à elle seule l'ensemble du temps consacré à la culture et, par ricochet, la plupart des institutions culturelles.

Certes, pourrait-on dire, n'y a-t-il pas maintenant une participation culturelle par médias interposés qui s'impose ? Les études de la National Endowment for the Arts indiquent en effet que la télévision, les mobiles et Internet jouent un rôle significatif dans l'accroissement observé de la consommation culturelle. Mais il faut aussitôt faire remarquer que c'est principalement l'écoute de la musique qui est ainsi considérablement amplifiée et, dans une moindre mesure, la consommation en différé de

spectacles ou de séries télévisées. La lecture en ligne est le fait d'environ 10 % du temps de lecture, mais d'à peine 2 % de la population québécoise (16 % de participation déclarée aux États-Unis en 2012) ; on peut s'attendre cependant à ce que cette activité aille en croissant. Comme on le verra au chapitre suivant, les trois quarts de l'utilisation d'Internet pendant le temps libre est consacré à la navigation et au courrier électronique, très faiblement à la culture.

Il faut reconnaître cependant que les études d'emploi du temps mesurent plutôt mal à la fois le rôle des médias dans la participation culturelle directe et leur importance comme activité complémentaire à d'autres activités principales. S'informer, lire, écouter de la musique, regarder un spectacle, consulter les pages d'un musée font en sorte qu'il n'est plus possible de ne restreindre la participation culturelle à la seule présence sur des lieux culturels, par exemple. Au-delà des déclarations difficilement vérifiables des répondants aux sondages, et parfois même peu crédibles, il est cependant difficile d'évaluer le temps réellement consacré à la participation culturelle par médias interposés. Un tel temps médiatisé peut être intense, mais aussi de surface ou complémentaire à une activité principale ; il peut d'ailleurs avoir des connotations autres que culturelles renvoyant par exemple à la sociabilité, à la communication, au passe-temps.

Chapitre 7

LE NUMÉRIQUE CHANGE-T-IL LA DONNE ?

Avec l'arrivée du numérique et la généralisation de l'utilisation d'Internet, on s'est demandé quelles en étaient les conséquences dans la vie de tous les jours. On a souvent accusé les réseaux sociaux et les jeux vidéo d'être des générateurs de solitude et d'isolement. Ils accentueraient l'analphabétisme des jeunes ou encore seraient à l'origine de la chute de la lecture de livres, de journaux et d'imprimés de toutes sortes. Les études d'emploi du temps permettent de jeter un autre regard sur cette question. Comme le nombre d'heures par jour demeure incompressible, il va de soi que des déplacements de temps peuvent être provoqués par la montée en flèche d'une activité particulière, ou encore par des usages infléchis par le numérique.

L'une des premières études canadiennes à s'être penchée sur cette question en faisant appel aux études d'emploi du temps est celle de Veenhoff (2006). À partir des données de l'enquête réalisée en 2005, celui-ci en concluait :

> Les grands utilisateurs – définis comme étant les personnes ayant passé plus d'une heure sur Internet à des fins personnelles pendant la journée de référence – ont un style de vie qui diffère considérablement de celui

> des non-utilisateurs, voire des utilisateurs modérés. La plus grande différence réside dans le fait qu'ils passent nettement moins de temps à occuper un travail rémunéré. Ils passent aussi moins de temps aux tâches ménagères et aux soins personnels tels que le sommeil et la relaxation. Les étudiants et les chômeurs sont les plus susceptibles d'être de grands utilisateurs. De plus, ils sont généralement jeunes, et une proportion considérable est masculine (Veenhof, 2006, p. 5).

Mais l'utilisation d'Internet s'est accélérée depuis 2005 et on peut se demander comment la situation a pu évoluer depuis ce temps, d'autant plus, comme on le verra, que des mesures plus fines ont été introduites dans l'enquête de 2010.

Comme l'utilisation d'Internet est un phénomène récent, ce sont surtout les deux dernières enquêtes, menées en 2005 et 2010, qui permettent de suivre son évolution. Quant aux jeux vidéo, ils sont l'objet de mesures depuis les quatre dernières enquêtes.

UN ACCÈS GÉNÉRALISÉ À INTERNET ET UNE UTILISATION MOINDRE DANS LE TEMPS LIBRE

Dans le cas de l'utilisation d'Internet, la codification renvoie à son utilisation essentiellement dans le temps de loisir. Il faut avoir à l'esprit qu'en 1998 et en 2005 une seule rubrique était affectée à la mesure d'Internet (naviguer sur Internet), alors qu'en 2010 on compte 16 rubriques différentes. On peut présumer que les données de 2010 reflètent en partie cette mesure plus détaillée et ainsi qu'une proportion difficile à évaluer de l'augmentation du temps consacré au numérique en résulte. En 2010, à quelques exceptions, les rubriques consacrées à cette activité sont situées dans le domaine du divertissement, ou encore dans les activités liées aux médias (lecture en ligne, radio et télévision en ligne, courrier électronique, etc.). On peut y ajouter de petites rubriques telles « Recherche de recettes sur Internet », « Achats de produits et services sur Internet », « Utilisation d'Internet pour des travaux scolaires ». L'utilisation générale de l'ordinateur, hors navigation, est exclue. De même, l'utilisation d'Internet dans le cadre du travail est codée comme une activité liée au travail.

Dans les études d'emploi du temps, la mesure qui est faite de l'utilisation d'Internet ne peut en aucun cas être considérée comme une mesure de la pénétration d'Internet. En effet, seules les personnes ayant utilisé Internet le jour de l'enquête sont retenues, alors qu'elles peuvent l'avoir fait ou non d'autres jours de la semaine. Il en résulte que ce qui est mesuré

dans les études d'emploi du temps, c'est bien le temps total que l'on consacre à Internet dans la société québécoise parmi la population âgée de 15 ans et plus, en tenant compte de l'ensemble de cette population, que certaines personnes aient utilisé ou non Internet un jour donné, comme il en est pour le budget-temps général pour toute autre activité. Cependant, si l'on ne tient compte que des usagers d'Internet, nous avons bien là une mesure du temps effectif, *et* non estimé, consacré au numérique.

En dépit d'une mesure certainement sous-estimée puisqu'elle n'inclut pas son utilisation pendant le temps de travail, les études d'emploi du temps permettent d'étayer la progression de l'utilisation d'Internet dans la population. Il s'agit d'une activité dont la progression est fulgurante : sur une période de douze années, trois fois plus de temps y est consacré. Cependant, on constate un phénomène sans doute significatif de tassement, puisque si l'on ne tient compte que des seuls usagers, ceux-ci y consacrent trois heures de moins qu'il y a cinq ans en dépit d'une mesure beaucoup plus fine en 2010. Rappelons à nouveau que cette mesure ne tient pas compte de l'utilisation d'Internet pendant le temps de travail ou à l'école, par exemple. Les trois quarts de l'utilisation d'Internet pendant le temps libre sont consacrés à la navigation et au courrier électronique. Les médias en ligne (télévision en ligne, livres ou journaux en ligne) ne représentaient que 7 % du temps total consacré à Internet en 2010.

Parmi les seuls utilisateurs d'Internet, on sera peut-être surpris de constater que les plus grands internautes sont ceux qui s'y adonnent à des fins de travaux scolaires (les résultats sont sujets à caution, car l'échantillon est petit). Achats de produits et services, téléchargements radio et télévision en ligne occupent pour leur part plus d'une heure parmi les usagers.

TABLEAU 7.1
Temps hebdomadaire consacré à Internet, en heures et fractions d'heure – Québec, 1998, 2005 et 2010

	1998	2005	2010
Ensemble de la population	0,6	0,7	1,9
Participants seulement	15,9	12,3	9,5
Parmi la population sur le marché du travail			
Ensemble	0,7	0,5	1,5
Participants seulement	16,5	10,9	7,5

L'INCIDENCE DE L'UTILISATION D'INTERNET SUR LE TEMPS LIBRE

On s'est questionné à juste titre sur les conséquences de l'utilisation d'Internet sur le temps quotidien et hebdomadaire. On peut considérer cinq cas de figure :

- il y a déplacement de temps : on consacre moins de temps à une activité quelconque parce que l'on utilise plus souvent Internet ; ce pourrait être le cas de la pratique sportive, de l'assistance à des spectacles, des pratiques de sociabilité, du temps passé devant la télévision, par exemple ;
- il y a substitution de temps : on consacre moins de temps à une activité, mais celle-ci est pratiquée par média interposé : ce pourrait être le cas de la lecture, par exemple, de l'écoute de la musique, du visionnement de films ou de séries télévisées ; ou encore on peut être plus souvent seul, mais grâce à Internet, on peut communiquer davantage ;
- on consacre davantage de temps à certaines activités parce qu'Internet permet de libérer du temps consacré par exemple à des tâches fastidieuses ou répétitives ;
- on consacre davantage de temps à certaines activités parce qu'elles sont complémentaires à une certaine utilisation d'Internet ; ce pourrait être le cas de l'écoute de la musique ou du visionnement de films ;
- il n'y a pas de changement important parce qu'Internet permet une meilleure productivité (au travail, dans la recherche d'information, etc.), de sorte qu'au total son impact serait négligeable.

Rappelons que l'on s'en tient ici qu'aux seules conséquences d'Internet sur le temps libre. Nous n'aborderons pas ses conséquences sur le sommeil ou les tâches ménagères, par exemple. Rappelons également qu'au vu des données disponibles, on constate une diminution du temps libre consacré à Internet, ce qui n'était pas le cas il y a cinq ans à peine. On doit également rappeler la généralisation de l'utilisation d'Internet dans presque toutes les catégories de population, ce qui peut lisser de manière importante son impact sur les activités quotidiennes de l'ensemble de la population.

Pour en arriver à dresser le portrait le plus réaliste possible, les répondants ont été regroupés selon trois catégories :

- les non-utilisateurs d'Internet le jour de l'enquête (lesquels peuvent cependant avoir été des utilisateurs les jours précédents ou l'être les jours suivants) ;
- les utilisateurs modérés, qui utilisent Internet jusqu'à sept heures par semaine (jusqu'à une heure par jour) ;
- les grands utilisateurs, lesquels utilisent Internet sept heures (et une fraction de minute) et plus par semaine[1].

Or, comme le faisait déjà remarquer Veenhoff, déjà cité, certaines caractéristiques départagent ces trois groupes de répondants, ce qui a des conséquences sur leur emploi du temps. Ainsi il y a deux fois plus d'hommes que de femmes parmi les grands utilisateurs ; les personnes plus jeunes ont tendance à se retrouver davantage parmi les grands utilisateurs, les plus âgées, parmi les non-utilisateurs ; les plus grands utilisateurs se retrouvent davantage parmi les chômeurs et les étudiants, les non-utilisateurs parmi la population active ou parmi les retraités ; les plus scolarisés utilisent davantage Internet. C'est en ayant ces données à l'esprit que l'on peut dresser le portrait général qui ressort de la relation entre le temps consacré à Internet et celui consacré à d'autres activités de loisir.

La vie associative, les pratiques en amateur, les sorties de toutes sortes (spectacles, visites d'établissements) et, dans une moindre mesure, les visites et la pratique sportive, sont les catégories d'activités pour lesquelles on observe une diminution régulière du temps qui leur est consacré à mesure que s'accroît le temps passé sur Internet. Pour ces catégories, les non-utilisateurs ont constamment des temps de pratique plus élevés. Une fois certaines variables démographiques contrôlées (âge, sexe, activité principale, niveau d'éducation) la césure la plus importante se situe entre l'utilisation et la non-utilisation d'Internet le jour de l'enquête ; c'est moins le temps d'utilisation d'Internet que le fait d'y accéder ou pas qui infléchit les plus grandes différences dans les autres activités de temps libre. Cependant, il faut nuancer cette observation générale, puisque le poids de l'âge est plus déterminant qu'Internet pour expliquer la chute des sorties et des pratiques en amateur, alors que celui d'Internet s'accroît pour expliquer la chute de l'activité physique et du temps consacré à la vie associative. Un phénomène de déplacement de temps vers Internet est ainsi observable assez nettement dans le cas du sport et de la vie associative : si, au cours d'une journée, on fait peu ou pas d'utilisation d'Internet, on observe que

1. Cette classification s'inspire de l'étude de Veenhof déjà citée, 2006.

TABLEAU 7.2
Temps hebdomadaire consacré à certaines activités selon la durée d'utilisation d'Internet – Québec, 2010

	Association	Visites	Sport	Amateur	Sorties
Aucune utilisation	2,4	8,7	4,0	1,5	0,9
Utilisation modérée*	1,6	7,1	2,5	0,8	0,8
Grande utilisation**	1,9	7,2	2,7	0,4	0,6

* Utilisation modérée = sept heures ou moins par semaine

** Grande utilisation = plus de sept heures par semaine

plus de temps leur est consacré. À l'inverse, une journée particulièrement dense en temps consacré à Internet est souvent synonyme d'un temps moindre accordé au sport et au bénévolat.

Quant à la télévision, les grands utilisateurs diffèrent peu des non-utilisateurs pour ce qui est du temps qui lui est consacré, les différences s'amenuisent même quand on contrôle certaines variables démographiques. Comme l'écrit Veenhof (2006, p. 16), « les résultats indiquent que les grands utilisateurs sont en fait des téléspectateurs normaux qui trouvent le moyen de consacrer du temps au média classique que constitue la télévision malgré qu'ils choisissent de passer du temps en ligne ». Ce sont les utilisateurs modérés qui passent le moins de temps à regarder la télévision.

Un cas intéressant est celui des habitudes de lecture. On s'est souvent inquiété du fait que la diminution du temps de lecture, comme le confirment les données sur l'emploi du temps, pouvait être en partie causée par la fréquentation d'Internet. Or c'est le contraire qui est observé. Le temps

TABLEAU 7.3
Temps hebdomadaire consacré à la télévision et à la lecture, en heures et fractions d'heure, selon la durée d'utilisation d'Internet – Québec, 2010

	Télévision	Lecture
Aucune utilisation	15,5	2,0
Utilisation modérée*	13,2	2,4
Grande utilisation**	16,1	3,2

* Utilisation modérée = sept heures ou moins par semaine

** Grande utilisation = plus de sept heures par semaine

consacré à la lecture s'accroît avec l'augmentation du temps passé sur Internet, il est 60 % plus élevé chez les grands utilisateurs en comparaison des non-utilisateurs. Une telle relation a été maintes fois observée. C'est qu'avec le contrôle des variables démographiques, la lecture devient moins dépendante de l'activité du répondant et de son âge, davantage de sa scolarité et de l'utilisation d'Internet.

L'une des différences les plus fortes que l'on observe porte sur les pratiques de sociabilité. On a vu (tableau 7.2) que les grands utilisateurs faisaient moins de visites et de sorties (même si, dans le cas des visites, les différences s'observent surtout entre utilisateurs et non-utilisateurs). Mais ce qui distingue vraiment les grands utilisateurs à ce chapitre, c'est l'importance du temps passé seul (six heures de plus que les non-utilisateurs) de même que le temps plus réduit passé avec des membres de la famille. Les données brutes indiquent un temps plus grand passé avec des amis chez les grands utilisateurs, mais une fois les variables démographiques contrôlées, ces différences s'estompent, car il s'agit d'une situation davantage influencée par l'âge des répondants que par leur utilisation d'Internet. L'influence d'Internet sur la sociabilité est donc en grande partie modulée par l'âge même des utilisateurs, les deux variables interfèrent grandement, de sorte qu'au total, c'est moins le temps passé sur Internet qui est la variable la plus fondamentale, mais le fait que les jeunes internautes délaissent la sociabilité familiale pour celle de leurs amis et que les absents des réseaux sociaux sont aussi les plus isolés.

Comme on peut s'en douter, les grands utilisateurs passent plus de temps à leur résidence.

TABLEAU 7.4
Temps hebdomadaire passé seul, en famille ou entre amis, en heures et fractions d'heure, selon la durée d'utilisation d'Internet – Québec, 2010

	Seul	Famille	Amis
Aucune utilisation	41,4	35,7	8,4
Utilisation modérée*	41,6	34,4	8,1
Grande utilisation**	54,3	29,3	9,2

* Utilisation modérée = sept heures ou moins par semaine

** Grande utilisation = plus de sept heures par semaine

LES JEUX VIDÉO ET INTERNET

Une question de mesure

Rappelons tout d'abord comment les études d'emploi du temps mesurent les jeux vidéo. Depuis la deuxième enquête réalisée en 1992, un code spécifique est consacré à cette activité renvoyant à des jeux vidéo et à des jeux sur ordinateur ; en 2010, on y a ajouté un code additionnel référant à des jeux vidéo basés sur l'exercice (consoles Wii, etc.). On peut présumer que la codification de cette activité est demeurée relativement stable.

Dans le temps libre total, Internet et jeux vidéo n'occupent pas une place très significative. Leur durée respective est inférieure au temps consacré au sport ou à la sociabilité, elle est loin derrière l'importance du temps télévisuel.

Les jeux vidéo : après l'engouement, une certaine stabilité

Les études d'emploi du temps permettent d'étayer un phénomène largement documenté par d'autres méthodes : le temps consacré à des jeux vidéo s'est accru de manière importante depuis une dizaine d'années, tant dans la population en général que parmi la population des usagers, ou encore parmi la seule population active. Mais depuis le début du XXIe siècle, on peut parler de stabilisation du temps consacré à de tels jeux, que la popularité des consoles (à des fins d'exercice ou autre) n'a pas véritablement entamée. Cependant, cet engouement ne se dément pas parmi la population active, les amateurs de vidéo se retrouvant sans doute parmi la première génération du numérique qui est maintenant sur le marché du travail.

TABLEAU 7.5
Temps hebdomadaire consacré à des jeux vidéo*, en heures et fractions d'heure – Québec, 1992, 1998, 2005 et 2010

	1992	1998	2005	2010
Ensemble de la population	0,1	0,3	0,8	1,1
Participants seulement	9,0	12,8	16,6	16,7
Parmi la population active				
Ensemble de la population	0,2	0,1	0,5	0,9
Participants seulement	10,5	10,5	14,5	15,7

* Jeux vidéo, jeux sur ordinateur

Les jeux vidéo et le temps libre

Pour mesurer l'impact des jeux vidéo, on doit tenir compte du faible temps hebdomadaire qui leur est consacré (environ une heure par semaine). Cependant, les amateurs y consacrent un temps considérable, deux fois plus que les utilisateurs d'Internet. Une analyse sommaire permet de conclure que les jeux vidéo sont surtout le fait de jeunes hommes ou encore de chômeurs, moins scolarisés. C'est pourquoi on doit se concentrer sur les utilisateurs seulement (mais qui ne représentent, ne l'oublions pas, qu'une petite fraction de la population, moins de 10 %), en répartissant la population des amateurs en trois groupes d'importance relativement égale. Sommairement, les résultats indiquent que les grands amateurs de jeux vidéo participent moins à des activités sportives (environ une heure de moins par semaine que les utilisateurs modérés), vont plus souvent au cinéma, regardent beaucoup moins la télévision et lisent beaucoup moins. Ils passent plus de temps seuls, mais se retrouvent plus souvent que la moyenne avec des amis. On a donc ici des exemples de déplacement de temps induit par une forte consommation de jeux vidéo : la pratique sportive et la télévision en font tout particulièrement les frais ; d'ailleurs, c'est le sport qui est le plus nettement affecté par ce véritable déplacement de temps. Quant à la lecture, étant donné l'importance de la variable de scolarité, la chute est moins directement affectée par les jeux vidéo qu'il n'y paraît à première vue. Mais il y a aussi les cas d'activités complémentaires ou qui font partie du même univers : sorties, cinéma, par exemple. Une plus grande solitude, mais aussi de plus importantes rencontres avec les amis caractérisent à la fois les forts amateurs d'Internet et de jeux vidéo.

TABLEAU 7.6
Temps hebdomadaire consacré à diverses activités, en heures et fractions d'heure, par les seuls amateurs de jeux vidéo, selon leur durée d'utilisation – Québec, 2010

	Sport	Sorties	Cinéma	Lecture	Télévision
Utilisation modérée*	3,8	ND	ND	2,8	15,6
Utilisation moyenne**	3,7	0,3	ND	1,1	15,9
Grande utilisation***	2,2	0,6	0,4	0,7	9,8

* Utilisation modérée = jusqu'à huit heures par semaine consacrées aux jeux vidéo

** Utilisation moyenne = entre huit et dix-sept heures par semaine

*** Grande utilisation = plus de dix-sept heures par semaine

CONCLUSION

Au total, donc, l'utilisation d'Internet et des jeux vidéo compose fortement avec des variables démographiques associées que sont l'âge, le sexe, le niveau d'éducation et l'activité principale du répondant (en emploi, chômeur, étudiant, retraité, etc.). Les effets directs de déplacement de temps de certaines activités vers Internet (ou les jeux vidéo) sont moins fréquents qu'il n'y paraît, mais on peut déjà conclure que le sport et la participation à des associations semblent les deux catégories d'activités qui sont les plus affectées par une utilisation forte d'Internet ou de jeux vidéo. Dans certains cas, la diminution de temps n'est pas uniquement imputable à une consommation accrue, mais doit composer avec l'influence des variables démographiques, comme on l'observe nettement dans le cas de la lecture, qui résiste au poids d'Internet ou des jeux vidéo sous l'effet de l'importance de la scolarité du répondant. Dans d'autres cas, les déplacements de temps sont modérés par d'autres variables tels l'âge et le sexe. Ainsi, dans le cas de la télévision, le poids de l'âge est le plus important (plus on vieillit, plus on passe de temps devant le petit écran), celui de l'utilisation d'Internet, à peine significatif, ce qui tend à inverser la tendance à la décroissance du temps télévisuel avec l'augmentation du temps consacré au numérique. Alors que, dans le cas des jeux vidéo, comme il s'agit d'une pratique jeune, l'effet de l'âge est plus important et s'ajoute au temps de jeux pour pousser à la baisse le temps télévisuel.

Ces résultats reproduisent très fidèlement ce qui a été observé par les chercheurs qui ont utilisé les données américaines (voir Robinson et Won Lee, 2014). On ne peut donc parler de bouleversement important, voire très significatif. Les nouvelles technologies de l'information ont certes modifié nos modes de communication, elles ont permis de les intensifier ; mais si être plus longtemps seul rime avec une forte consommation d'Internet, c'est parce que l'on est jeune et que l'on a beaucoup d'amis ou parce que l'on est véritablement isolé. Nos rapports au travail en ont été en partie bouleversés sans que l'accroissement observé de la durée du temps de travail ne résulte vraiment des usages d'Internet. Le temps de lecture est en déclin, mais on ne peut l'imputer aux seuls usages du numérique. Les usages du numérique se sont calqués sur les grands déterminants sociodémographiques classiques, qu'ils reproduisent en grande partie. La structure des temps sociaux n'a pas été fondamentalement changée.

On mesure ici les limites des études d'emploi du temps. Si elles permettent d'infirmer quelque révolution des temps sociaux induite par Internet, elles ne permettent pas d'offrir un portrait plus significatif des changements sociaux que les nouvelles technologies ont certainement produits depuis quelques décennies.

Chapitre 8

CE QUE NOUS FAISONS VRAIMENT DE NOTRE TEMPS

Nous contestons au temps toute prétention à une réalité absolue, comme s'il en était une condition ou une propriété. Si l'on fait abstraction des conditions subjectives de l'intuition sensible, le temps n'est rien et il ne peut être attribué aux objets en soi, ni en qualité de substance ni en qualité d'accident
(Kant, cité dans Gonord, 2001, p. 100)

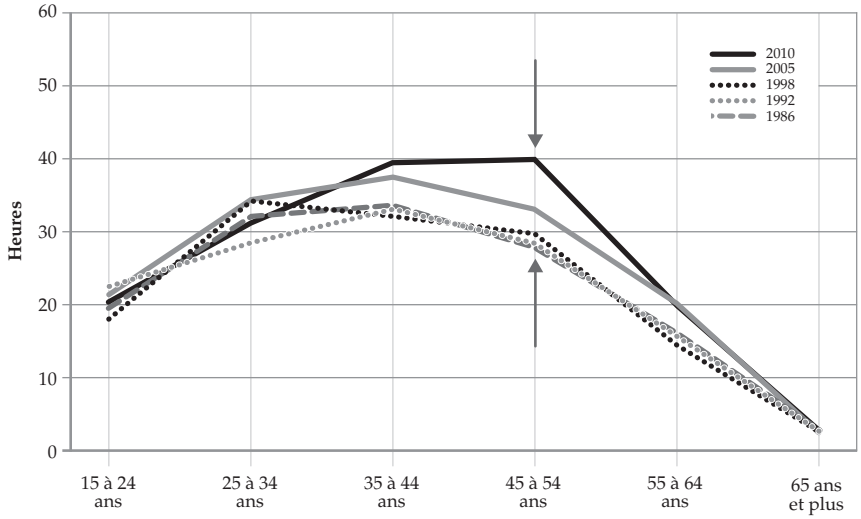
Il est temps maintenant de présenter une vue d'ensemble des grandes tendances de l'emploi du temps au Québec sur une période de près de 25 ans. Car les 24 heures de la journée ne sont pas faites que de travail, de loisir et de culture. Nous vaquons à diverses tâches quotidiennes et nous devons consacrer plusieurs heures au sommeil. Nous nous déplaçons, nous demeurons plus ou moins longtemps à la maison. Cependant, contrairement à des effets de mode qui peuvent influencer certaines activités, les mouvements du temps doivent s'analyser sur une longue durée ; souvent les changements n'affectent à court terme qu'une faible proportion de la journée ou de la semaine. On a vu, par exemple, que le temps de travail évolue lentement, de quelques heures à peine sur une décennie. Il faut donc prendre un certain recul historique.

LA FLÈCHE DU TEMPS

La flèche du temps de travail

Sur une longue durée, on constate un phénomène qui a été maintes fois évoqué : c'est bien au mitan de la vie que la durée du temps consacré au travail s'est fortement allongée depuis deux décennies. Qu'on en juge : la population âgée entre 35 et 44 ans travaille maintenant six heures de plus en moyenne que la même tranche d'âge en 1986, et celle âgée entre 45 et 54 ans, 12 heures de plus, signe indéniable d'un pourcentage de plus en plus important de ces catégories d'âge sur le marché du travail et de l'accroissement général du temps que la société québécoise consacre au travail. Les données indiquent clairement que l'on entre plus tardivement sur le marché du travail, qu'on y demeure à un âge plus avancé et que la charge de travail est plus lourde. Même au seuil de la retraite, les personnes âgées entre 55 et 64 ans travaillent maintenant cinq heures de plus que

FIGURE 8.1
La flèche du temps de travail – Québec, 1986-2010



Note : En 2010, l'ensemble de la population âgée entre 45 et 54 ans travaillait en moyenne tout près de 40 heures par semaine, comparativement au même groupe d'âge en 1986 qui travaillait environ 28 heures par semaine.

celles d'il y a une vingtaine d'années. Une analyse plus fine montre que si le temps de travail des 65-74 ans est demeuré stable, les travailleurs âgés de 75 ans et plus y consacrent maintenant plus de temps (même s'il faut immédiatement faire remarquer que les durées sont de moins d'une heure par semaine).

La flèche du temps de loisir

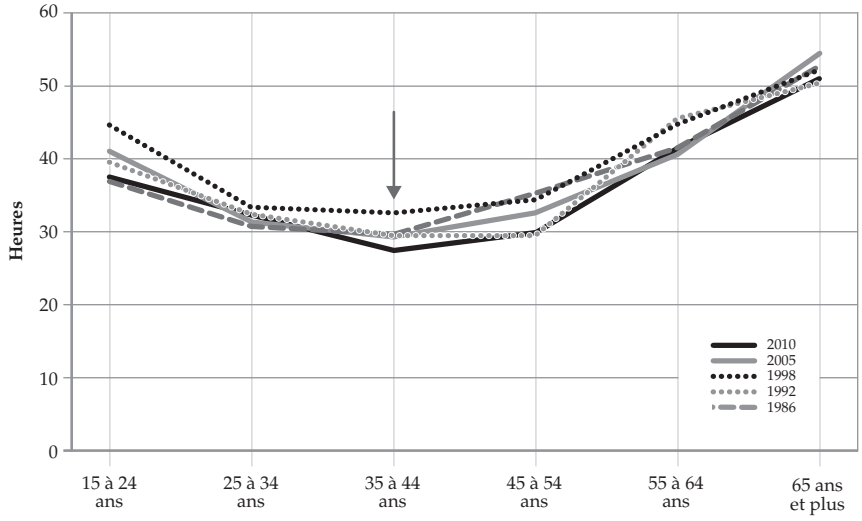
Pour traiter de la question des âges, on peut distinguer deux aspects :

- l'évolution selon l'âge dans les cinq enquêtes ; cette analyse succincte permettra de déceler si, à mesure que l'on vieillit, la structure du temps libre s'est transformée entre 1986 et 2010 ; par exemple, durant la période couverte par les enquêtes, la diminution du temps libre à mesure que l'on s'insère sur le marché du travail est-elle différente ou la même, comment a-t-elle évolué sur une vingtaine d'années ?
- l'évolution par tranche d'âge à travers les cinq enquêtes ; dans ce cas, il s'agira de vérifier sommairement si chacune des tranches d'âge a vu son profil se modifier au cours du temps : par exemple, est-ce que la population actuellement âgée de 25 à 34 ans a maintenant une structure de temps libre différente de celle de la même population du même âge il y a une vingtaine d'années ?

La durée du temps de loisir tend à épouser une structure semblable selon les âges de la vie, quelle que soit la période. En raison de la grande sensibilité du temps de loisir par rapport au temps de travail, le temps de loisir disponible tend à décroître à mesure que l'on s'insère dans la vie active, son point le plus bas se retrouvant toujours chez les personnes âgées de 35 à 44 ans, la courbe ascendante débutant vers 45 ans, mais s'affirmant plus clairement parmi la population âgée de 55 à 64 ans. Au vu des tendances actuelles, on peut présumer que cette chute dans le temps de loisir se déplacera vers des âges de plus en plus avancés.

Cependant, une analyse plus fine permet de déceler que c'est vers la fin du XX^{e} siècle que le temps de loisir, alors à son apogée au Québec, a amorcé une pente descendante très forte, mais décalée de quelques années pour les personnes âgées de 65 ans et plus. Comme je l'ai déjà écrit, la chute dans le temps a été brutale au tournant du siècle, elle a été vécue fortement par toutes les catégories d'âge, y compris les plus jeunes.

FIGURE 8.2
La flèche du temps de loisir – Québec, 1986-2010

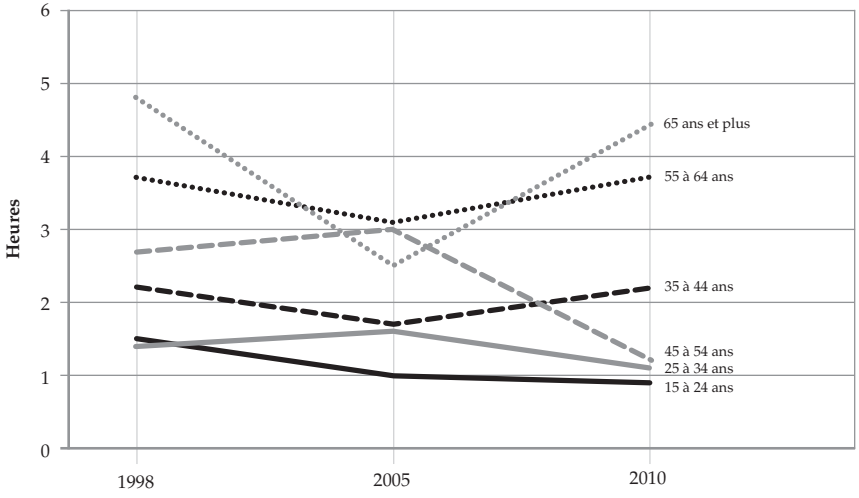


D'ailleurs, on observe qu'entre 1998 et 2010, sur une période d'une douzaine d'années, ceux qui ont payé le plus lourd tribut à cette chute du temps de loisir sont les personnes âgées entre 15 et 24 ans (sept heures de moins) et entre 35 et 54 ans (environ quatre heures de moins).

Le temps consacré à la vie associative, pour sa part, a connu son apogée en 1992, en grande partie à cause des personnes âgées de 55 ans et plus, chez qui il a chuté de 50 % en dix ans, mais il est reparti à la hausse depuis quelques années, sauf parmi la population active.

Les données générales sur l'emploi du temps indiquent nettement que le temps consacré à la vie associative a été le plus haut dans les années 1990, qu'il a chuté par la suite, mais que l'on observe une légère tendance à la hausse depuis 2005. Cependant, au vu des données selon l'âge, on peut conclure que ces mouvements du temps consacré au bénévolat sont essentiellement le fait des personnes âgées de 55 ans et plus. En effet, à une exception près, seules les personnes âgées entre 55 ans et 64 ans, et celles âgées de 65 ans et plus ont accru leur temps consacré aux associations depuis une douzaine d'années. De plus, le temps associatif poursuit sa chute parmi la population active.

FIGURE 8.3
Évolution du temps consacré aux associations, selon l'âge – Québec, 1998-2010



SOMMEIL, QUAND TU NOUS TIENS

Près de la moitié de notre journée est consacrée à dormir, manger et à des soins personnels. Le Québécois moyen dort entre huit heures et huit heures trente minutes par jour. La population sur le marché du travail dort environ trois heures de moins par semaine que la moyenne de la population. Naturellement, on dort moins en semaine que pendant les week-ends. Ce sont les plus jeunes et les plus âgés qui dorment le plus. Le fait d'avoir des enfants induit à son tour une diminution du temps consacré au sommeil. Nous dormons un peu plus longtemps que les Canadiens, moins que les Américains. On s'est souvent interrogé si le rythme de la vie actuelle influençait nos heures de sommeil ; au vu des études d'emploi du temps, la durée du sommeil des Québécois est demeurée relativement stable, ce qui contredit une assertion courante d'une vie nocturne en ébullition, car celle-ci n'est sans doute le fait que d'une minorité.

En France toutefois, la durée du temps de sommeil, qui était d'une demi-heure de plus qu'au Québec il y a une dizaine d'années, s'est mise à décliner au point de se situer maintenant sous la moyenne québécoise et l'ensemble des moyennes nord-américaines.

LES TÂCHES DOMESTIQUES : LES INÉGALITÉS RÉDUITES, MAIS PERSISTANTES

Le chapitre 4, portant sur le temps parental, décrivait comment les inégalités entre les femmes et les hommes perdurent en ce qui concerne le temps consacré aux tâches ménagères. Les mères sur le marché du travail consacrent encore 50 % de plus de temps à de telles tâches que leur conjoint. Cependant, alors que, dans les années 1980, l'ensemble de la population masculine, présente ou non sur le marché du travail, y consacrait à peine 40 % du temps des femmes, le rapport est maintenant de près de 70 %, en raison du fait que les femmes tendent à diminuer ce temps et les hommes à l'augmenter même si, lors de la dernière enquête, on constate un certain ressac masculin induit en partie par leur charge accrue de travail rémunéré. Tous les indices concordent pour conclure que c'est la pression du travail féminin qui tend à obliger les hommes en quelque sorte à faire une plus grande part aux tâches ménagères. Au rythme actuel, il faudra attendre sans doute un quart à un demi-siècle avant que la parité ne s'installe…

LES SOINS AUX ENFANTS : UNE PARITÉ SOUS TENSION

Le temps que les parents consacrent à leurs enfants a eu tendance à fortement fluctuer au cours des années. Les pressions exercées par l'accroissement du taux d'activité, particulièrement chez les femmes, expliquent en grande partie qu'au tournant du siècle, les indices étaient à la baisse. Pères et mères sur le marché du travail ne trouvaient plus le temps de s'occuper de leurs enfants comme ils l'auraient souhaité. Ainsi, lors de l'enquête menée en 2005, jamais le temps consacré aux enfants n'avait-il été aussi faible. Pendant environ deux décennies, très nettement, une partie du temps parental a été sacrifiée sur l'autel du travail. Mais depuis quelques années, malgré l'accroissement du temps de travail, la tendance a été inversée : une heure de plus chez les femmes, deux fois plus chez les hommes, au prix – faut-il le rappeler ? – de tâches domestiques moins longues et d'un temps de loisir restreint.

Dans l'ensemble des temps sociaux, c'est sans doute l'un des temps les plus fragiles, ballotté au gré des contraintes économiques, fortement influencé par la présence ou non de politiques familiales progressistes, sous tension des ambitions parentales croissantes pour la réussite scolaire de leurs enfants. Le prochain sondage sur l'emploi du temps indiquera si la tendance se maintient ou si l'effort observé il y a quelques années n'était qu'un sursaut passager.

LA CHUTE MARQUÉE DES ACTIVITÉS DE SOCIALISATION : ÊTRE DE PLUS EN PLUS SEUL

Il existe une catégorie d'activités que l'on peut classer dans les activités de socialisation. Elles rassemblent des activités telles que socialiser dans une résidence privée (avec ou sans repas), rencontres dans un restaurant, etc. Dans les tableaux 8.3 et 8.4, elles sont décrites sous le label « Soirées, visites ». Or on constate indéniablement une chute marquée du temps consacré à de telles activités. Leur poids dans le temps quotidien diminue régulièrement depuis une dizaine d'années, de manière deux fois plus importante que la diminution observée du temps consacré au loisir. Au sein du temps libre, ce type d'activités n'obéit donc pas à la même logique que la plupart des autres catégories : elles ne sont pas nécessairement affectées de la même manière par l'augmentation du temps de travail, elles décroissent plus rapidement que le temps libre, elles n'obéissent sans doute pas à la dialectique échange de temps, comme on l'a observé pour les tâches domestiques, la vie associative ou les soins aux enfants. Il faut en rechercher la cause dans l'évolution de la sociabilité elle-même, sensible aux facteurs démographiques. De fait, en dépit de certaines fluctuations sans doute liées à la mesure ainsi qu'à l'absence d'information pour

TABLEAU 8.1
Emploi du temps quotidien, selon le type de rapports sociaux – Québec, 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010

	1986	1992	1998	2005	2010
SEUL	**4 h 24 min**	**5 h 55 min**	**5 h 22 min**	**6 h 6 min**	**6 h 4 min**
Conjoint ou partenaire	3 h 30 min	3 h 19 min	3 h 32 min	3 h 42 min	3 h 43 min
Enfants du ménage	2 h 6 min	1 h 42 min	1 h 46 min	1 h 24 min	1 h 28 min
Autres membres famille	1 h 27 min	1 h 29 min	2 h 6 min	1 h 42 min	2 h 10 min
TOTAL FAMILLE*	**5 h 28 min**	**5 h 7 min**	**4 h 55 min**	**5 h 54 min**	**5 h**
Amis, amies	1 h 44 min	1 h 24 min	1 h 42 min	1 h 24 min	1 h 12 min
Autres personnes	3 h 25 min	2 h 56 min	3 h 7 min	3 h 30 min	2 h 29 min
Non déclaré, refusé	49 min	1 min			3 min
Activités personnelles**	9 h 5 min	9 h 14 min			9 h 7 min
Non déclarées		3 min	3 min		1 min

* Conjoint, enfants, autres membres, sans double compte, c'est-à-dire en ne comptant pas plus d'une fois une activité impliquant plus de deux partenaires familiaux.

** Sommeil, etc.

certaines activités personnelles (hygiène, sommeil, etc.), on observe une tendance à long terme pour des activités plus fréquentes en solitaire, une stagnation ou une diminution d'activités en famille ou avec des amis. Par exemple, entre 1986 et 2010, on passe une heure quarante minutes de plus par jour en solitaire. Il n'est donc pas étonnant que les activités de socialisation en subissent le contrecoup.

OÙ SOMMES-NOUS PENDANT TOUT CE TEMPS ?

En raison de l'importance des soins personnels et du sommeil, il va de soi que le principal lieu des activités quotidiennes et hebdomadaires est la maisonnée : les actifs y passent près des deux tiers de leur temps, c'est près de 70 % pour l'ensemble de la population. L'accroissement du temps de travail a fait en sorte que les actifs déclarent près de deux heures de plus par semaine sur les lieux de cette activité. En matière de déplacement, les transports publics n'ont pas connu de hausse de fréquentation, c'est plutôt la voiture qui a accru son importance. De même, on constate une certaine stagnation, sinon un léger déclin du temps total passé à pied, à bicyclette ou en plein air. On ne sera pas surpris de constater que ce sont les moins de 35 ans qui se retrouvent plus souvent à pied, à vélo ou en plein air, dans une proportion de presque deux pour un ; ainsi les personnes âgées entre 25 et 34 ans passent environ quatre heures par semaine à pied, à bicyclette ou en plein air (alors que la moyenne est de 2,7 heures par semaine) ; ce temps diminue graduellement puis remonte à partir de 55 ans en raison de l'importance du temps passé en plein air.

Notons au passage que nous demeurons environ 6,5 heures par semaine dans une voiture. Nous sommes plus d'une heure par jour en déplacement quelconque, en tout près de huit heures par semaine, les trois quarts des déplacements étant le fait des allers et retours au travail… et au magasinage.

CONCLUSION

Telles sont les grandes tendances que l'on peut tirer d'une comparaison sommaire des données sur l'emploi du temps recueillies au Québec sur vingt-quatre ans, entre 1986 et 2010. Elles interpellent certainement les responsables politiques dans la mesure où, même si le temps de loisir tend à diminuer, il n'en demeure pas moins une norme de vie, comme je l'ai

TABLEAU 8.2
Emploi du temps selon le lieu, en heures et fractions d'heure par semaine – Québec, 2005 et 2010

	2005	2010
À la maison	117,7	117,5
Au travail	20,3	20,6
Dans un domicile privé	6,6	6,6
En voiture (conducteur)	5,0	5,2
Autre endroit	5,5	4,5
À l'école	2,4	2,6
Au restaurant	2,1	2,1
Dans un magasin	2,0	2,1
En plein air	2,1	2,1
En voiture (passager)	1,2	1,3
À l'épicerie	0,8	0,8
En autobus	0,7	0,7
Marche à pied	0,5	0,5
Dans un lieu de culte	0,2	0,3
Métro	0,4	0,3
À la bibliothèque	0,1	0,1
Avion	0,03	0,04
À bicyclette	0,08	0,03
Bateau	0,0	0,03
Taxi	0,02	0,01
Non déclaré, manquant	0,2	0,6
Tous transports publics	1,1	1,0
Toutes voitures	6,2	6,6
Marche à pied, bicyclette et plein air	2,7	2,7

bien étayé dans mes recherches antérieures portant sur les significations du loisir au Québec (Pronovost, 2012). Le loisir est présenté comme favorisant un certain équilibre de chacun, tant sur le plan physique que mental. En d'autres termes, le loisir a été intégré au sein d'une compréhension de la société qui fait place à une multitude d'activités présentées comme naturelles sinon essentielles, et qui contribuent de manière significative, sinon fort active, au développement et à l'expression de soi, ce à quoi renvoie justement cette notion courante de besoin largement retrouvée dans le discours populaire.

TABLEAU 8.3
Budget-temps hebdomadaire, en heures et fractions d'heure, population âgée de 15 ans et plus – Québec, 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010

	1986	1992	1998	2005	2010
TRAVAIL (y compris les déplacements)	23,7	23,5	23,5	25,6	25,9
dont déplacements	2,3	1,9	2,0	2,3	2,6
ÉDUCATION	5,9	4,0	3,7	3,5	3,9
TRAVAUX MÉNAGERS	12,8	13,3	14,7	14,3	13,0
ACHATS ET SERVICES	4,8	5,1	5,4	5,9	5,0
SOINS PERSONNELS	77,2	78,2	75,6	76,2	77,5
dont sommeil et sieste	58,7	59,3	59,1	59,6	59,3
SOINS AUX ENFANTS	5,5	3,0	3,2	2,6	3,6
ASSOCIATIONS	1,8	3,4	2,6	2,2	2,3
LOISIR	36,3	37,5	39,3	37,7	36,5
dont télé	16,7	14,7	14,5	14,4	15,3
activités culturelles	6,0	5,9	5,2	5,4	4,9
dont lecture	2,9	3,5	3,1	2,5	2,2
sport	2,0	3,8	4,0	3,9	3,7
soirées, visites	5,2	6,2	10,8	9,8	8,4

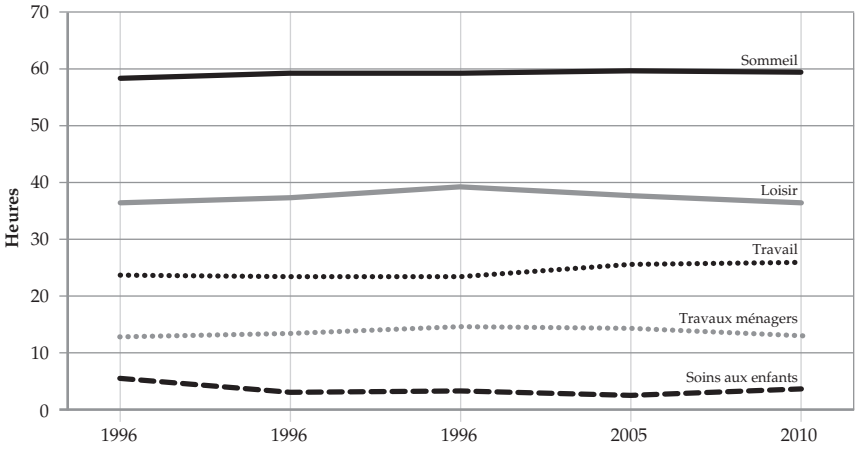
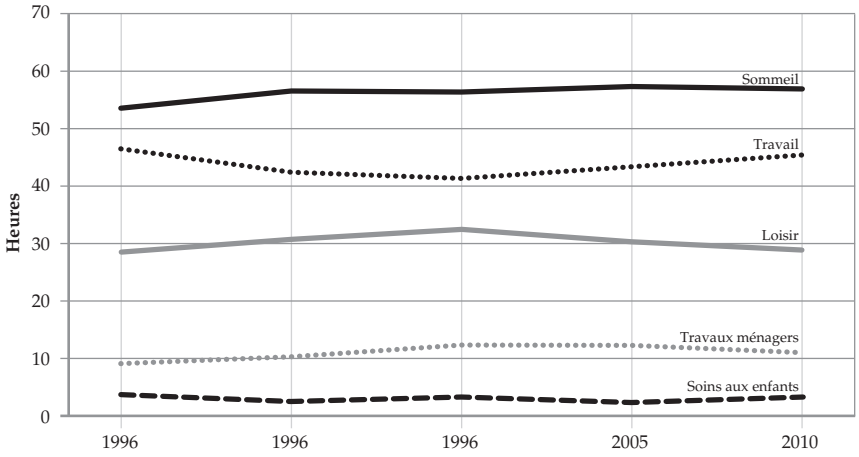


TABLEAU 8.4
Budget-temps hebdomadaire, population active âgée de 15 ans et plus, en heures et fractions d'heure – Québec, 1986, 1992, 1998, 2005 et 2010

	1986	1992	1998	2005	2010
TRAVAIL (y compris les déplacements)	46,4	42,5	41,3	43,2	45,2
dont déplacements	4,2	3,4	3,4	3,8	4,4
ÉDUCATION	1,4	1,0	0,7	0,6	0,8
TRAVAUX MÉNAGERS	9,1	10,3	12,3	12,3	11,0
ACHATS ET SERVICES	3,9	4,4	4,9	4,7	4,2
SOINS PERSONNELS	73,9	74,3	71,4	72,7	73,1
dont sommeil	56,3	56,6	56,4	57,2	56,9
SOINS AUX ENFANTS	3,8	2,6	3,1	2,4	3,2
ASSOCIATIONS	1,3	2,1	1,8	1,8	1,3
LOISIR	28,3	30,9	32,5	30,3	28,9
dont télé	12,9	12,5	11,3	10,9	12,0
activités culturelles	4,5	4,4	3,9	3,6	3,1
dont lecture	2,1	2,7	2,1	1,5	1,2
sport	2,1	3,1	3,9	3,5	3,4
soirées, visites	5,5	7,6	9,5	8,8	7,0



CONCLUSION

Les grandes études portant sur l'emploi du temps procurent une information significative sur la manière dont nous occupons les vingt-quatre heures de la journée. Les données sont relativement robustes, les tendances sont bien étayées. Dans tous les cas étudiés, les informations sont recueillies par des organismes dont la crédibilité ne peut être mise en doute. Elles ont l'avantage de ne pas faire appel à des évaluations subjectives, car nous avons vu comment nos perceptions du temps s'avèrent souvent peu fiables. Elles portent sur ce que, réellement, nous faisons du temps à notre disposition. Elles ne sont pas tributaires des saisons ou d'une journée particulière puisqu'elles s'étendent généralement sur une année entière. Elles portent sur des échantillons de très grande taille. Elles s'appuient sur une tradition méthodologique presque centenaire et qui a été peaufinée au fil du temps.

Certes elles ont leurs limites. Par exemple, certaines activités quotidiennes sont encore mal mesurées : c'est tout particulièrement le cas du temps consacré à la culture et aux usages du numérique. De plus, comme la « multiactivité » (faire plusieurs choses en même temps) semble de plus en plus la norme, il va de soi que nous échappe en partie tout ce qui ne relève pas d'une activité principale. La hiérarchie est parfois incertaine : mangeons-nous en regardant la télévision, ou regardons-nous la télévision en mangeant ? Prend-on soin d'un enfant en préparant le repas ou

prépare-t-on un repas en prenant soin en même temps de son enfant ? (On peut même se demander : « Tel élève étudie-t-il en écoutant sa musique préférée ou n'écoute-t-il pas sa musique tout en étudiant ? »…)

Quoi qu'il en soit, de telles études s'avèrent très utiles pour décrire les comportements quotidiens. En matière de travail ou de culture, par exemple, elles offrent une information complémentaire et souvent pertinente par rapport à d'autres types de sondages ou d'autres types de relevés d'information. Par exemple, le centre de sondage Pew Research Center, responsable notamment des grandes études américaines (sinon les principales) sur l'utilisation des nouvelles technologies, n'hésitait pas à conclure : « Nous en sommes venus à la conclusion que la mesure des usages du numérique passe principalement 1) par l'appel à des grandes bases de données 2) ainsi que par les études d'emploi du temps » (National Endowment for the Arts, 2014, p. 16 ; traduction libre).

Quoi qu'on en dise, nous apprenons ainsi que le temps de travail est bien reparti à la hausse depuis environ une décennie. Ce sont principalement les professionnels, les gestionnaires, les plus scolarisés, les travailleurs dans le domaine de l'éducation, de la santé et des services sociaux qui en font les frais. C'est bien au mitan de la vie que l'on travaille le plus et que l'on dispose de moins de temps de loisir. Ce sont les parents avec de jeunes enfants qui subissent les plus forts stress temporels, leur semaine de travail, en incluant le temps de déplacement, approche 50 heures. Les actifs âgés entre 45 et 54 ans travaillent maintenant 12 heures de plus que leurs homologues des années 1980, ceux âgés entre 55 et 64 ans, cinq heures de plus.

Le principal temps affecté par cette hausse du temps de travail est celui consacré au loisir. Chaque heure additionnelle consacrée au travail induit une diminution pratiquement équivalente de temps consacré à des activités de loisir. En font principalement les frais le temps consacré à l'activité physique, à la culture et à la vie associative.

Mais les parents résistent ! Après une période disons d'ajustement, pères et mères ont trouvé le moyen de consacrer malgré tout à leurs jeunes enfants plus de temps qu'il y a une dizaine d'années, au détriment, il faut le dire, de temps libre et de temps personnel moindres et en coupant dans les tâches domestiques. Pour les soins directs aux enfants, la parité hommes-femmes est pratiquement atteinte. Il n'en est pas de même pour la répartition des tâches domestiques… puisque les études d'emploi du temps étayent sans l'ombre d'un doute la disparité constante selon le genre et que l'on ne voit pas l'horizon temporel de rapports plus égalitaires.

Contre toute attente, l'utilisation des nouvelles technologies ne modifie pas substantiellement les vingt-quatre heures de la journée. Elles peuvent faire abondamment partie de la tâche de travail, mais elles n'induisent

pas nécessairement une diminution du temps qui lui est consacré, c'est même l'inverse qui se produit, mais il est difficile de leur attribuer un rôle majeur, la situation économique, la libéralisation du marché du travail pouvant être davantage en cause. Elles meublent abondamment les temps de loisir sans le pousser à la hausse, car il est en décroissance comme on l'a vu, mais elles se calquent sur les effets des variables sociodémographiques classiques que sont l'âge, le sexe, le statut d'emploi et la scolarité ; elles semblent cependant avoir un effet certain sur la consommation de spectacles et les pratiques en amateur ainsi que sur l'ensemble des pratiques culturelles à l'exception de la lecture, davantage liée à la scolarité des répondants. Seul gagnant à ces jeux du temps libre : une légère remontée du temps télévisuel, la variable explicative la plus décisive étant ici le vieillissement de la population.

Les tendances révélées par les études d'emploi du temps soulèvent des questions très importantes. Elles permettent peut-être de préfigurer la société de demain. Comment s'adapter au déclin du temps de loisir disponible parmi la population active ? On pense ici tout particulièrement aux politiques municipales, aux services culturels et communautaires, confrontés au manque de temps. Comment adapter les services municipaux aux exigences des parents et à leur stress temporel ? Comment mettre en œuvre des programmes et des politiques qui tiennent compte des contraintes liées au travail et aux responsabilités parentales ? Quelle culture numérique est à prendre corps chez les jeunes et quelles en seront les conséquences sur leurs habitudes de vie ? Le déclin du temps culturel est-il durable ? Induit-il des pratiques culturelles en mutation ? Comment en ce contexte penser les politiques culturelles ? Quelles stratégies adopter pour assurer le maintien du bénévolat, en nette décroissance ? Au regard du déclin du temps consacré à la vie associative, le bénévolat de demain est-il devenu mission impossible ? Comment les associations volontaires vont-elles assurer leur survie ?

Les études portant sur l'emploi du temps ne permettent évidemment pas de répondre à de telles questions. Mais elles ont le mérite d'étayer, d'une manière que je n'hésite pas à qualifier de robuste, des tendances dans l'évolution des temps sociaux dont on peine à mesurer les conséquences. Toute réflexion sur l'avenir de nos sociétés passe inéluctablement par un diagnostic appuyé sur des données probantes. La mise en œuvre de politiques, de programmes, voire de scénarios d'avenir ne peut faire l'économie des éclairages qu'apportent les études d'emploi du temps sur la conjoncture du moment et sur les conséquences que l'on peut en tirer.

BIBLIOGRAPHIE

ALAIN, É.C. (1963). *Éléments de philosophie*, Paris, Gallimard.

AMSELLEM, Norbert (2013). *Le travail et ses dehors. Porosité des temps, pluralité des vies*, Paris, L'Harmattan, 246 p.

AQUIART, Mark et Erik HURST (2009). « A summary of trends in American time allocation : 1965-2005 », *Social Indicators Research*, n° 93, p. 57-64.

BIANCHI, S.M., J.P. ROBINSON et M.A. MILKIE (dir.) (2006). *Changing Rhythms of American Family Life*, New York, Russell Sage, 249 p.

BOUDON, Raymond (2012). *Croire et savoir. Penser le politique, le moral et le religieux*, Paris, Presses universitaires de France, 319 p.

BOUFFARTIGUE, Paul et Jacques BOUTEILLER (2012). *Temps de travail et temps de vie. Les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 231 p.

CAMUS, Albert (1964). *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, 169 p.

CANADA (2011). *Guide de l'Enquête sur la population active*, Ottawa, Statistique Canada, catalogue 71-543-G, 43 p.

CHENU, Alain et Nicolas HERPIN (2002). « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs ? », *Économie et statistique*, nos 352-353, p. 15-37.

CHENU, Alain et Laurent LESNARD (2006). « Time use surveys : A review of their aims, methods and results », *European Journal of Sociology*, vol. 47, n° 3, p. 335-359.

DE GRAZIA, S. (1962). *Of Time, Work and Leisure*, New York, The Twentieth Culture Fund, 559 p.

DONNAT, Olivier (2009). *Les pratiques culturelles des Français à l'heure numérique*, Paris, La Découverte, 282 p.

DUMAZEDIER, Joffre (1962). *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Seuil, 317 p.

DUMAZEDIER, Joffre (1991). *La révolution culturelle du temps libre*, Paris, Méridiens Klincksieck, 312 p.

DURKHEIM, Émile (1960). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses universitaires de France, 647 p.

ELIAS, Norbert (1992). *Time : An Essay*, New York/Oxford, Basic Blackwell, 216 p.

FRIEDMANN, Georges (1957). *Le travail en miettes*, Paris, Gallimard, 374 p.

FRIEDMANN, Georges (1967). *Où va le travail humain ?*, Paris Gallimard, 385 p.

GERSHUNY, Jonathan (2000). *Changing Times. Work and Leisure in Postindustrial Society*, Oxford, Oxford University Press, 304 p.

GERSHUNY, Jonathan (2011). « Increasing paid work time ? A new puzzle for multinational time-diary research », *Social Indicators Research*, n° 101, p. 207-213.

GONORD, Alain (2001). *Le temps*, Paris, Garnier Flammarion, 250 p.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC (1978). *La politique québécoise du développement culturel*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 169 p.

GROSSIN, William (1969). *Le travail et le temps : horaires, durées, rythmes*, Paris, Éditions Anthropos, 248 p.

GROSSIN, William (1974). *Les temps de la vie quotidienne*, Paris, Mouton, 416 p.

HORRIGAN, Michael et Diane HERZ (2004). « Planning, designing and executing the BLS American Time-Use Survey », Washington, D.C., *Monthly Labor Review*, octobre, p. 3-19.

ION, Jacques (2012). *S'engager dans une société d'individus*, Paris, Armand Colin, 220 p.

JUSTER, F.T. et F.P. STAFFORD (dir.) (1985). *Time, Good and Well-Being*, Ann Harbor, Michigan University Survey Research Center, 542 p.

LE GOFF, Jacques (1977). « Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps des marchands », dans *Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, p. 46-65.

LE GOFF, Jacques (1999). « L'Occident médiéval et le temps », dans *Un autre Moyen Âge*, Paris Gallimard, p. 401-420.

LESNARD, Laurent (2009). *La famille désarticulée*, Paris, Presses universitaires de France, 213 p.

LUNDBERG, Georges A., M. KOMAROVKY et M.A. McINERNY (1969 [1934]). *Leisure : A Suburban Study*, New York, Agathon Press, 396 p.

MERCURE, Daniel (1995). *Les temporalités sociales*, Paris, L'Harmattan, 175 p.

NATIONAL ENDOWMENT FOR THE ARTS (2013). *How a Nation Engages with Art. Highlights from the 2012 survey of public participation in the arts*, Washington, D.C., National Endowment for the Arts, Research Report #57, 50 p.

NATIONAL ENDOWMENT FOR THE ARTS (2014). *Measuring Cultural Engagement : A Quest for New Terms, Tools and Techniques*, 60 p., <http://arts.endow.gov>.

PARKER, Stanley (1983). *Leisure and Work*, Londres, Allen and Unwin, 157 p.

PRONOVOST, Gilles (1996). *Sociologie du temps*, Bruxelles, De Boeck Université, 181 p.

PRONOVOST, Gilles (1997). *Loisir et société. Traité de sociologie empirique*, 2e éd., Québec, Presses de l'Université du Québec, 401 p.

PRONOVOST, Gilles (2007). *L'univers du temps libre et des valeurs chez les jeunes*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 174 pages.

PRONOVOST, Gilles (2008). « Le temps parental à l'horizon 2020 », dans Gilles Pronovost, Chantale Dumont et Isabelle Bitaudeau (dir.), *La famille à l'horizon 2020*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 195-210.

PRONOVOST, Gilles (2012). « Transformations des significations du loisir au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. LIII, no 3, p. 621-643.

PRONOVOST, Gilles (2013a). *Comprendre les jeunes aujourd'hui*, Québec Presses de l'Université du Québec, 144 p.

PRONOVOST, Gilles (2013b). « Le développement des pratiques culturelles chez les enfants », *Optique culture,* Québec, Institut de la statistique du Québec, Observatoire de la culture et des communications, juillet 2013,12 p.

REZSOHAZY, Rudolf (2006). *Sociologie des valeurs*, Paris, Armand Colin, 184 p.

RICROCH Layla et Benoît ROUMIER (2011). « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet », *Insee première,* Paris, INSEE, no 1377, novembre, <http://www.insee.fr>.

ROBINSON, John, Vladimir G. ANDREYENKOV et Vasily D. PATRUSHEV (1988). *The Rhythm of Everyday Life. How Soviet and American Citizens Use Time*, San Francisco, Westview Press, 148 p.

ROBINSON, John et Geoffrey GODBEY (1999). *Time for Life : The Surprising Ways Americans Use their Time*, 2e éd., University Park, Pennsylvania State University Press, 402 p.

ROBINSON, John et Chang WON LEE (2014). « Society's (Virtually) Time-free transition into the digital age », *Social Indicators Research*, vol. 117, no 3, p. 939-965.

ROBINSON, John *et al*. (2011). « The overstimated workweek revisited », Washington, *Monthly Labor Review*, juin, p. 43-53.

SAINT AUGUSTIN (1960). *Les confessions*, tome deuxième, coll. « Classiques Garnier », 392 p.

SOROKIN, P.A. et C.Q. BERGER (1939). *Time Budget and Human Behavior*, Cambridge, Harvard University Press, 204 p.

SZALAI, Alexander (dir.) (1972). *The Use of Time. Daily Activities of Urban and Suburban Populations in Twelve Countries*, Paris, Mouton, 868 p.

THOMPSON, E.P. (1979). « Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, no 5, p. 50-63.

THOMPSON, E.P. (1988). *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard, 791 p.

VEENHOF, B. (2006). *Internet influence-t-il l'emploi du temps des Canadiens ?*, Ottawa, Statistique Canada, catalogue 56F0004MIF, 29 p.

WEBER, Max (2002). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Flammarion, coll. « Champs classiques », 394 p.

WILENSKY, Harold (1960). « Travail, carrières et intégration sociale », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 12, nº 4, p. 585-607.

WILENSKY, Harold (1964). « Mass society and mass culture : Interdependence or Independence ? », *American Sociological Review*, vol. 29, p. 173-187.

ZUZANEK, Jiri (1980). *Work and Leisure in the Soviet Union : A Time-Budget Analysis*, New York, Praeger, 430 p.

DU MÊME AUTEUR

Comprendre les jeunes aujourd'hui
Trajectoires, temporalités
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2013, 144 p.

Introdução à sociologia do lazer
São Paulo, Editora Senac, 2011, 204 p.

Familles et réussite éducative (*dir.*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2010, 240 p.

La famille à l'horizon 2020
(*Gilles Pronovost, Chantale Dumont et Isabelle Bitaudeau, dir.*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008, 480 p.

L'univers du temps libre et des valeurs chez les jeunes
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, 174 p.

Comprendre la famille
Actes du 8e symposium québécois
de recherche sur la famille
(*Alain Roy et Gilles Pronovost, dir., avec la collaboration d'Élizabeth Coutu*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2006, 202 p.

Temps sociaux et pratiques culturelles
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2005, 180 p.

Les valeurs des jeunes
(*Gilles Pronovost et Chantal Royer, dir.*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004, 252 p.

Comprendre la famille
Actes du 7e symposium québécois
de recherche sur la famille
(*Carl Lacharité et Gilles Pronovost, dir., avec la collaboration d'Élizabeth Coutu*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2004, 292 p.

Comprendre la famille
Actes du 6e symposium québécois
de recherche sur la famille
(*Carl Lacharité et Gilles Pronovost, dir., avec la collaboration d'Élizabeth Coutu*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 2002, 392 p.

The Sociology of Leisure
London/Newburry Park, Sage Publications
Current Sociology, vol. 46, no 3, juillet 1998, 156 p.

Loisir et société
Traité de sociologie empirique
2e éd. revue et augmentée
Québec, Presses de l'Université du Québec, 1997, 401 p.

Médias et pratiques culturelles
Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, 1996, 103 p.

Sociologie du temps
Bruxelles, De Boeck, 1996, 181 p.

Comprendre la famille
Actes du 2e symposium québécois
de recherche sur la famille (*dir.*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 1994, 462 p.

Loisir et société
Traité de sociologie empirique
Québec, Presses de l'Université du Québec, 1993, 347 p.

Temps libre et modernité
Mélanges en l'honneur de Joffre Dumazedier
(*Gilles Pronovost, Claudine Attias-Donfut et Nicole Samuel, dir.*)
Québec/Paris, Presses de l'Université du Québec/L'Harmattan,
1993, 404 p.

Comprendre la famille
Actes du 1er symposium québécois
de recherche sur la famille (*dir.*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 1992, 706 p.

Les comportements des Québécois en matière d'activités culturelles de loisir – 1989
Québec, Les Publications du Québec, 1990, 94 p.

The Sociological Study of Time
London/Newburry Park, Sage Publications
Current Sociology, vol. 37, no 3, décembre 1989, 129 p.

La sociologie et l'anthropologie au Québec
Conjonctures, débats, savoirs et métiers
(*avec la collaboration de Johanne Boisjoly*)
Montréal, Les cahiers de l'ACFAS, no 33, 1985, 238 p.

Temps, culture et société
Québec, Presses de l'Université du Québec, 1983, 333 p.

Cultures populaires et sociétés contemporaines (*dir.*)
Québec, Presses de l'Université du Québec, 1982, 194 p.

Dans la collection

Temps libre et Culture

Enjeux des industries culturelles au Québec
Claude Martin, Michel de la Durantaye, Jacques Lemieux et Jason Luckerhoff
2011, ISBN 978-2-7605-3296-0, 468 pages

Quête identitaire et réussite scolaire
Jacques Roy
2011, ISBN 978-2-7605-2635-8, 114 pages

Public and Civic Leisure in Québec
Dynamic, Democratic, Passion-driven, and Fragile
André Thibault
2008, ISBN 978-2-7605-1575-8, 234 pages

Le loisir public et civil au Québec
Dynamique, démocratique, passionnel et fragile
André Thibault
2008, ISBN 978-2-7605-1574-1, 252 pages

Temps sociaux et pratiques culturelles
Gilles Pronovost
2005, ISBN 2-7605-1310-6, 200 pages

Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail
Fondements théoriques et enjeux sociaux du temps libre, du loisir, du jeu et du sport
Jean-Marie Lafortune
2004, ISBN 2-7605-1308-4, 260 pages

Le loisir contemporain
Essai de philosophie sociale
Michel Bellefleur
2002, ISBN 2-7605-1146-4, 200 pages

Le loisir public au Québec
Une vision moderne
Association québécoise du loisir municipal et Laboratoire en loisir et vie communautaire
2001, ISBN 2-7605-1143-X, 126 pages

Écotourisme et gouvernance participative
Marie Lequin
2001, ISBN 2-7605-1084-0, 254 pages

Planification, aménagement et loisir, 2e édition
Robert Soubrier
2000, ISBN 2-7605-1015-8, 520 pages

Loisir et société
Traité de sociologie empirique, 2e édition
Gilles Pronovost
1997, ISBN 2-7605-0960-5, 428 pages

L'évolution du loisir au Québec
Essai socio-historique
Michel Bellefleur
1997, ISBN 2-7605-0967-2, 432 pages

COLLECTION Temps libre et Culture

Sous la direction
de Chantal Royer
et Michel de la Durantaye

Que faisons-nous de notre temps ? Force est de constater que nous peinons à évaluer le temps consacré à nos diverses activités quotidiennes. Si nous surestimons notre temps de travail, nous sous-estimons celui consacré à la télévision. Nous n'osons pas dire que nous lisons de moins en moins. Nous surestimons le temps que nous consacrons aux tâches domestiques, mais sous-estimons celui qu'y consacre notre partenaire… Bref, nos vingt-quatre heures de la journée gonflent ou rétrécissent au gré de nos perceptions.

Dans un langage accessible et néanmoins rigoureux, tout en respectant les principes méthodologiques usuels, l'auteur de cet ouvrage présente un portrait de ce que font réellement les Québécois des vingt-quatre heures de leur journée ou des sept jours de leur semaine. Pour ce faire, il s'appuie sur cinq enquêtes canadiennes réalisées entre 1986 et 2010. Il propose également des comparaisons avec la France et les États-Unis basées sur des données du même type afin de relativiser certaines tendances.

La génération actuelle travaille-t-elle davantage que la précédente ? Quelle est la véritable ampleur du stress temporel dont un grand nombre se dit affecté et qui en sont les plus touchés ? Les parents consacrent-ils plus de temps ou moins de temps à leurs enfants ? Où en sommes-nous réellement en matière de partage des tâches domestiques ? La civilisation du loisir serait-elle un mythe ? Le temps consacré à la culture est-il oui ou non en diminution ? Les nouvelles technologies ont-elles bouleversé la structure des temps sociaux ? L'auteur répond à toutes ces questions et à bien d'autres encore.

GILLES PRONOVOST est professeur émérite au Département des études en loisir, culture et tourisme de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

9 782760 542891

PUQ.CA

ISBN 978-2-7605-4289-1